Jean Jacob Mirmande 1995

De l'esprit de Jésus

au saint-esprit

I- Les actes des apôtres

1- Jérusalem et la constitution du collège apostolique

2- le cycle de Pierre

3- Antioche et la première mission

4- le cycle de Paul

II- Le dessein de Luc

1- garder vivant le souvenir de Jésus

2- admettre les païens

III- L'esprit de Jésus et l'esprit saint

1- l'esprit de Jésus est l'esprit de l'eudokia

2- l'esprit des actes est l'esprit sacerdotal

Décryptage : Guy Sohier

Présentation : Xavier Huot

En guise d'introduction : comprendre Jésus pour se comprendre soi-même

On vit toujours une relation selon un certain mode, par exemple sous la forme d'une présence encombrante ou d'une absence. Mais l'important est toujours la relation et non le mode, sans dénier au mode son importance. Le mode de relation à Jésus peut donc être très divers. Le témoignage des évangiles le prouve. La manière dont Marc vit Jésus n'est pas celle de Matthieu ni de Luc et l'originalité de Jean a toujours été reconnue, même si elle n'a pas toujours été bien comprise car on s'est souvent ingénié à gommer la différence.

Pour nous, qui vivons dans un monde pluraliste, une telle diversité est plutôt encourageante car nous constatons que le mode de relation à Jésus reste possible, même si ce n'est plus sous le même mode qui a traversé les siècles.

1) ***La pluralité des témoignages est une chance pour nous***

Chacun des évangiles nous parle de la relation à Jésus sous des modes bien personnels.

1- *le mode selon Marc*

Le mode selon Marc est celui de l'attente. Personne ne peut plus vivre la relation à Jésus selon ce mode. Ce n'est la faute de personne mais plus personne n'attend le Seigneur qui vient, ce n'est plus possible. L'attente a réussi pendant 60 ans incontestablement, elle a modulé la relation des disciples et de Jésus, elle les a fait vivre, elle les a rendus généreux, accueillants les uns vis-à-vis des autres. Elle a été vraiment facteur de vie mais elle ne pouvait pas durer indéfiniment. Si quelqu'un ne vient pas alors qu'on l'attend, ça va pendant un an, ça va même pendant 60 ans et puis cela ne va plus.

2- *le mode selon Luc*

La relation avec Jésus, pour Luc, est modulée par une proclamation d'autorité. Ce n'est pas du tout une proclamation des disciples de Jésus, c'est la proclamation des apôtres de Jésus. Les actes ne sont pas les actes des disciples mais bien les actes des apôtres. Ces apôtres sont des gens qui ont estimé à un moment donné qu'il était nécessaire de s'approprier la parole pour qu'elle soit bien dite. A partir de ce moment-là, on est invité à faire bon accueil à leur proclamation. C'est important parce que, si on adhère à la proclamation, on sera sauvé; si on n'y adhère pas, on s'expose à la condamnation : "Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit" (Aa 2,38).

C'est une façon de parler, de présenter les choses qui est traditionnelle; c'est une présentation d'autorité.

C’est la raison de sa réussite. Les actes présentent une hiérarchie sous le mode de l’autorité : c’est le Seigneur, les apôtres, les disciples, dans l’espoir que le monde entier devienne disciple. Notre église n’est pas une démocratie “par la grâce du Seigneur”. Sans la tradition d’autorité, Jésus se serait perdu dans les oubliettes de l’histoire. Or il semble bien que c’est cela même qui a permis de transmettre le souvenir de Jésus qui devient aujourd’hui l’obstacle. Donc il faut en faire le deuil, qu’on le veuille ou non. Ce n’est pas la négation de l’autorité, c’est la négation d’une autorité qui s’impose absolument, de façon monarchique c’est-à-dire christique. Jésus ne doit pas nécessairement être “le christ”. Quand on lui demandait son avis, “il recommandait à ses disciples de ne dire à personne qu’il était le christ” (Mt 16,20), il en était intimement convaincu.

Avant de devenir un peu soi-même, avoir une autorité est nécessaire :”Si quelqu’un vient à moi sans haïr son père, sa mère..., il ne peut être mon disciple” (Lc 14,26). Mais la proclamation d’autorité n’est pas déterminante pour un Marcel Légaut dans sa relation avec Jésus et donc il ne se situe pas dans la tradition de Luc et des actes.

3- *le mode de Matthieu*
La relation vécue avec Jésus dans l’évangile de Matthieu est essentiellement caractérisée par l’exigence. La rencontre de Jésus et la vie à sa suite font surgir dans le coeur du disciple une exigence qui l’appelle à devenir disciple. Au contraire de la tradition d’autorité, la préoccupation de Matthieu n’est pas de dire, par exemple, qui est Jésus, ni de crier : “Seigneur, Seigneur..., car ce n’est pas en me disant :”Seigneur, Seigneur”, qu’on entrera dans le royaume mais c’est en faisant la volonté de mon père” (Mt 7,21), faites ce que vous avez à faire. Cela est typique de Matthieu. Le discernement principal de cette exigence porte sur la qualité de cette exigence. Ce n’est pas une exigence de loi comme avant Jésus ou du type de celle de Jean-Baptiste où l’affectivité joue un grand rôle et comporte une espèce d’intolérance, quelque soit par ailleurs la grandeur de Jean-Baptiste. Jésus a d’abord été sensible à l’exigence de la loi puis il a été très sensible à celle de Jean-Baptiste et enfin il a découvert sa propre exigence du devenir soi. Depuis il n’a rien dit d’autre que sa façon de devenir lui-même. Donc le Jésus selon Matthieu veut partager cette exigence et Matthieu lui a consacré trois chapitres : le discours sur la montagne. Cette exigence, aucune autorité n’est en mesure de la dire.

4- *le mode selon Jean*
La relation avec Jésus selon Jean est aussi intéressante car elle suppose toujours un intermédiaire, un témoin. Jean prend ses distances par rapport à la tradition apostolique. Parce qu’il est un spirituel, il a peur que la vérité puisse être hors de celui qui la dit. Tous les spirituels sont ainsi. Pour cette médiation, il ne va pas proposer des apôtres entre le Seigneur et les disciples mais celui qu’il appelle “l’ami témoin”. Jean-Baptiste en est la figure. La rencontre avec Jésus suppose qu’il y a eu un ami témoin pour faire naître justement la relation. Cet ami témoin est nécessaire, indispensable mais il n’est pas essentiel et, dès que la relation est amorcée, est en train de naître, va prendre vie, sa joie est de se retirer : “Jean était la lampe qui brûle et qui luit et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière” (Jn 5,35), le témoin, c’est une lampe pour une heure.

2) ***Il ne faut jamais séparer Jésus des siens***

La relation avec Jésus montre à quel point il importe souverainement de ne jamais séparer Jésus de celui ou de celle qu'il appelle à être. Il ne faut pas comprendre l'un séparément de l'autre. Dès le début de son aventure avec les siens, qui a commencé à Capharnaüm, Jésus est indissociable de ceux à qui il s'adresse. C'est une histoire commune dont il est l'âme, l'éveilleur mais ils sont indissociables. Donc il importe de ne jamais considérer Jésus indépendamment du devenir qu'il suscite autour de lui et dans lequel il s'inscrit lui-même et dont il dépend à tous moments. Jésus prend des initiatives, parfois il veut les poursuivre, parfois il les interrompt puis il les reprend. Il ne sait pas d'avance ce qu'il va faire. Il commence d'abord tout seul, il n'a pas alors décidé d'y associer d'autres mais, à un moment donné, la relation vécue avec les siens fait qu'ils se mettent ensemble. Leur entreprise a d'abord un certain succès puis il voit surtout les risques d'erreur et il y met un terme. Je ne crois pas qu'il savait à l'avance ce qu'il allait faire. Jésus est un des ces êtres qui ne savent pas très bien ce qu'ils vont faire le lendemain mais il faisait.

Dire qu'il ne faut pas les séparer, ce n'est pas dire : Jésus est comme nous et nous comme Jésus; ce n'est vraiment pas ça; il ne s'agit pas de banaliser par le bas, de chercher un dénominateur commun. Jésus reste l'éveilleur mais l'éveilleur est incompréhensible hors éveillés. Son lieu, c'est les autres; c'est là qu'il est, c'est là qu'il vit; sans eux, on peut même dire qu'il n'y aurait pas de Jésus.

La relation joue à plein entre Jésus et ses disciples comme entre Jésus et chacun de ceux qui se sentent quelque part interpellés par lui. L'un ne se conçoit jamais sans l'autre : ni Jésus seul, ni soi seul, ni l'un sans l'autre, ni l'autre sans l'un. Jésus et chacun des siens, Jésus et ses disciples sont comme indissociablement unis. Dire quelque chose de Jésus, dire que cela concerne Jésus mais non son disciple, semble difficile à comprendre. La rencontre de Jésus est indissociable de la découverte de soi. La question concernant Jésus va de pair avec une question concernant son propre devenir ou appel à être. L'un renvoie à l'autre.
Donc nous avons à recevoir ces témoignages mais nous devons vivre notre relation à Jésus selon notre mode à nous, sans prétendre détenir enfin la vérité.

Ce mode de relation à Jésus peut être un mode hiérarchique, un mode d'autorité, à la suite de Luc. C'est même celui qui a réussi le mieux. Mais nous sommes devant l'impossibilité de continuer à vivre selon ce mode. La relation à Jésus, telle qu'elle se dessine à la lumière du témoignage de Marcel Légaut, n'est sûrement pas une relation d'autorité avec un collège responsable de la parole qui demande, "après s'être informé soigneusement de tout depuis les origines", de les "écouter assidûment".

I- Les Actes des Apôtres

Les actes sont en quatre parties de longueur différente :

- Jérusalem et la mission (1,1 à 8,40),

- Pierre et l'admission des païens (9,32 à 11,1-8 et 12,1-25),

- Antioche et la première mission chez les païens (11,19-30 et 13,1 à 15,35),

- Paul et ses missions (9,1-31 et 15,36 à 28,31).

La première partie est la plus importante pour les auteurs. Nés à Antioche, attachés à leur défenseur qui est Paul, leur point faible est évidemment la première étape car ils n'y étaient pas ni eux ni Paul. Il fallait montrer que le vrai commencement, c'est Jésus. Ils l'ont montré à leur façon : Jésus est le Seigneur mais il a été enlevé au ciel.

Ce qui est en cause est la difficile communion entre deux communautés qui n'ont pratiquement rien en commun, ni culture ni références, puisque les uns sont juifs et les autres non juifs. Leur seul point commun est Jésus qui remet en cause tous leurs points de repère.

Les ministres de ce Seigneur appelés à vivre au nom de ce Seigneur, ce sont les apôtres. Leur situation propre est de se trouver entre un Seigneur qui n'est plus là et un peuple à qui ils doivent parler de ce Seigneur. C'est leur façon de voir qui leur est donnée par le saint esprit. C'est leur situation privilégiée et les disciples sont invités à leur faire confiance. Malheureusement ces médiateurs voudront garder la parole qu'ils ont prise : ils estiment que c'est mieux si eux parlent et que les autres se taisent.

Puis Luc écrit deux discours. Le premier concerne justement le Seigneur et la résurrection comme accès à un trône. Le deuxième est pour dire que cette seigneurerie est une bénédiction pour tout le monde : ce n'est pas un régime qui va faire payer des taxes mais qui veut du bien à tout le monde. La finale de ce discours :"C'est pour vous d'abord que Dieu a ressuscité son fils Jésus et l'a envoyé pour vous bénir" (Aa 3,26), c'est une bénédiction pour les juifs d'abord car les païens ne sont pas encore là, ne sont pas admis.
Ces deux discours vont être à l'origine de la religion qui va absolutiser Jésus le Seigneur et montrer que nous y avons tout bénéfice car c'est une grâce pour nous : absolutisation de Jésus présentée comme une grâce. Tous les actes sont ainsi résumés.

Cette perspective fait que nécessairement il y aura conflit avec l'autorité établie car la seigneurie nouvelle n'est évidemment pas reconnue par l'ancien pouvoir. Donc au dehors, il faut obéir à Dieu et non aux hommes. Après ce conflit d'autorités, la communauté prie pour que le monde reconnaisse son champion et la nouvelle autorité s'impose au dedans : "Ce n'est pas à des hommes que tu as menti, c'est à Dieu".

Des Hellénistes vont s'adresser à des non juifs à Antioche. Ces gens qui sont des disciples de Paul établissent des liens avec les juifs en partant de l'esprit de Jésus. Luc n'a pas choisi Jacques comme porte-parole car il est opposé à l'admission des païens. Il choisit Pierre. Celui-ci, malgré des difficultés énormes, a fini par les admettre mais il n'a jamais dit ce que Luc lui fait dire car il expose l'opinion de Paul;

en face de Jacques, il parle avec aisance de la mission auprès des païens, il reprend ce que dit Paul.

Cette histoire est importante et le reste n'est que la conséquence de ce qui est affirmé ici. Mais ce n'est pas le premier témoignage concernant Jésus, c'est le récit d'une jeune autorité naissante qui, 60 ans après la mort de Jésus, va devenir la rivale d'une religion déjà établie car nous avons désormais deux religions.

A) Jérusalem et la constitution du Collège Apostolique (Aa 1,1 à 8,40)

Les auteurs, et Luc en est le principal, sont des non juifs d'Antioche qui se réfèrent à Paul et non à Pierre et ne cachent pas la difficile communion entre Antioche et Jérusalem, entre Paul et Pierre, la grande difficulté qu'a la deuxième génération, en majorité des non juifs qui n'étaient pas là au départ, à s'entendre avec la première génération, des juifs habitués à vivre entre eux et sans relation profonde avec des païens.
Jérusalem-Pierre, Antioche-Paul, deux communautés, deux générations, deux types d'êtres humains dont les références culturelles sont tout à fait étrangères les unes aux autres. Ils n'ont rien en commun si ce n'est Jésus qui dépasse toutes ces différences et qui sera leur point d'union. Grâce à Jésus qu'ils connaissent et à l'esprit de Jésus, ils seront capables de surmonter leurs différences.

Puisque Jésus a définitivement regagné ses appartements célestes, ses ministres sont libres et prennent les choses en mains. Luc intitule son récit :"Les actes des apôtres". Il n'écrit pas les actes des disciples.
Ni Marc ni Jean ne connaissent le mot "apôtre". Matthieu l'utilise mais, dans les moments importants, il parle soit des "Douze", soit des "disciples" car il sait qu'à Antioche, les disciples non juifs sont en train de créer une institution apostolique qui prend tous les pouvoirs en mains.

La tradition apostolique est purement lucanienne et Luc l'attribue à Jésus lui-même :

> *"Jésus s'en alla dans la montagne et il passa toute la nuit à prier.*
> *"Puis, le jour venu, il appela ses disciples et en choisit douze*
> *"auxquels il donna le nom d'apôtres"* (Lc 6,12-13).

Luc leur donne le nom d'apôtres car les Douze sont en train de devenir une autorité : les actes sont essentiellement la naissance de l'autorité "christienne" qui va se trouver en conflit avec l'autorité établie.

1 : J***ésus n'a pas institué un collège apostolique***

Les Douze ne sont pas des apôtres au départ. Ce point est très important. La constitution du collège apostolique est la conséquence naturelle de l'enlèvement du

Seigneur :"Après avoir donné ses instructions aux apôtres qu'il s'était choisis sous l'action du saint esprit, il fut enlevé au ciel". Traditionnellement pour nous, les Douze sont toujours les douze apôtres tels que Luc les a présentés dans son évangile. Il est donc nécessaire de bien voir ce que Jésus a eu l'intention de faire

1.1 : *au départ, Jésus est le seul messager du royaume*
Jésus commence par se faire baptiser par Jean. Il a reconnu en lui une voix venue de Dieu :"Le baptême de Jean, d'où venait-il ? Du ciel ou des hommes ?" (Mt 21,25), demande-t-il aux responsables de Jérusalem. On retrouve parfois le disciple de Jean-Baptiste, quand Jésus parle de jugement par exemple.
Jésus ne baptise pas et ne demande jamais un engagement public :"Même parmi les notables, un bon nombre crurent en lui; mais, à cause des Pharisiens, ils ne se déclaraient pas" (Jn 12,42). Il préfère que ça ne se voit pas :"Retire-toi dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton père qui est là dans le secret", c'est un secret entre le père et chacun.
Au départ, Jésus est seul messager du royaume. Il s'est mis à parler à la suite de sa découverte. Selon Matthieu, il parle dans les synagogues et proclame le royaume car il avait quelque chose à faire comprendre.
L'origine de sa parole est sa propre expérience :

"Il vit les cieux se déchirer et l'esprit comme une colombe descendre sur lui;
"et des cieux vint une voix :"Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur"

(Mc 1,11).
C'est l'expérience de départ. Puis "l'esprit le chasse au désert" (Mc 1,12). Jésus était très attaché à son maître Jean-Baptiste et il faut un choc intérieur qui le chasse au loin car son expérience de l'eudokia est presque à l'opposé de celle de Jean-Baptiste : la bienveillance a priori au lieu de la colère du Dieu des justes. Il entrevoit un monde nouveau, un royaume qui s'annonce. Il abandonne son maître pour faire confiance à ce qu'il vit. Pendant 40 jours, il est confronté à lui-même. Il fait l'expérience de la précarité : il n'est que Jésus, un être humain dans sa faiblesse comme tous les êtres humains. C'est en tant qu'être de précarité qu'il est reconnu, salué, aimé, objet de bienveillance. Donc il est incapable de changer des pierres en pains. Il n'est capable de rien du tout. Il est la faiblesse même. La grande tentation de tous les spirituels est d'être forts comme Dieu car notre faiblesse met en cause notre propre mystère.

1.2 : *Jésus appelle les Douze pour la mission*
Jésus a invité un jour Pierre et d'autres à faire partie de la mission :"Il en institua douze pour être ses compagnons et pour les envoyer prêcher, avec pouvoir de chasser les démons" (Mc 3,14-15). Ce qu'il dit, ils vont le dire; ce dont il vit, ils vont en vivre; son mystère est aussi leur mystère.

Pour le faire comprendre, il en prend douze. Cela veut dire parmi les juifs : je prends tout le monde. Les Douze ne sont pas "des apôtres qui reçoivent des instructions pour les transmettre aux disciples", une hiérarchie, mais le signe qu'il prend tout le monde et les envoie à tout le monde.
C'est le début de la mission qui va s'achever au moment où des gens plus politisés cherchent à utiliser l'ascendant de Jésus sur le peuple pour fomenter une révolution contre les romains. Jésus se rend compte du malentendu et met fin à la mission car ce serait de nouveau rêver d'un Dieu et de son christ, du champion de Dieu qui l'emporte sur ses ennemis. Pierre ne comprend pas mais Jésus "aussitôt oblige ses disciples à remonter dans la barque, pendant que lui-même renvoie la foule" (Mc

6,45) car il refuse d'être le christ et se trouve en opposition avec les siens qui espéraient être les bénéficiaires de ce sauveur extraordinaire.
Il ne veut pas être le christ mais il accepte d'inspirer un autre regard sur l'être humain : "Recueillez les miettes qui restent, afin que rien ne soit perdu" (Jn 6,12). L'être humain est comme une miette, il est tout juste bon à être piétiné, il a une conscience très forte de sa nullité, de son impuissance. Mais si ces miettes se mettent à s'accueillir, à avoir du respect les unes pour les autres, ce sera le royaume. Jésus devient l'inspirateur, non pas d'un acte de salut qu'il va faire, mais d'un acte de salut qu'il attend de chacun. Il veut insuffler une foi, un espoir pour que ces miettes agissent, se mettent à se rassembler. Au bout du compte, ils remplissent douze couffins : tout Israël est rassemblé.
C'est vraiment le signe qu'il veut donner : l'être humain, en dépit de la conscience aiguë de sa nullité, sous l'effet de l'expérience de l'eudokia que Jésus a faite et que chacun en son temps pourra faire, grâce à la foi en lui qui en est le fruit, découvre le royaume.
Ayant dit cela, il renvoie tout le monde "et s'enfuit dans la montagne, tout seul".

1.3 : *Jésus refuse d'être un christ*
Ce fut l'objet d'une très grande difficulté avec ses propres disciples car "Il y avait bien cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants" (Mt 14,21), prêts à le faire roi. Alors va commencer l'enseignement de Jésus :"Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup..., être mis à mort" (Mt 16,21). Pour lui, il n'est pas question d'être christ, d'être roi, d'être le champion de Dieu qui gagne, ce sont de vieilles idées auxquelles il faut définitivement renoncer mais il ne force personne :"Voulez-vous partir, vous aussi ?" (Jn 6,67).
Les disciples ne sont pas encore capables de renoncer à leurs espérances messianiques. Jésus ne peut pas leur demander plus. Ils sont vraiment dans l'impossibilité de faire un pas de plus. Pendant une semaine, une "semaine biblique" peut durer longtemps, le temps d'une création, Jésus et Pierre ne savent plus se parler en dépit de tout ce qu'ils ont déjà partagé. C'est comme impossible. Ils sont en silence. Ce doit être une expérience extrêmement éprouvante de vivre en présence de Jésus et d'être dans l'impossibilité de lui parler. C'est ce que Marc souligne. Jésus était conscient que, par fidélité, il ne pouvait pas faire autrement et il a maintenu qu'il n'est pas le christ mais bien un être humain livré aux êtres humains et que le "père" n'intervient pas dans ces questions, le Dieu des juifs peut-être mais pas son Dieu. Il saura plus tard, à Gethsémani, le prix que cela coûte mais il gardera confiance :"Je ne boirai jamais plus du fruit de la vigne mais je le boirai, nouveau, dans le royaume" (Mc 14,25).
C'est trop pour Pierre et les évangélistes lui font dire pour atténuer le drame de la situation :"Nous savons que tu es le saint de Dieu". Même Marc qui ne parle jamais du christ lui fait dire ici : "Tu es le christ" (Mc 8,30). C'est une confession en attendant d'avoir le courage d'écouter et de comprendre Jésus. Pierre reste :"A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle". Quand on a rencontré Jésus, il est trop tard pour changer. C'est le fruit de sa relation avec Jésus. Une relation vraie devient de plus en plus forte et amène chacun à sa vérité humaine jusqu'à la dernière limite. Pierre à son tour fera l'expérience paradoxale qu'en dépit de cette élimination, Jésus lui parvient encore.
Pour rompre ce silence, Jésus fait appel à son abba. Il en prend trois dont Pierre, non parce que ce sont les meilleurs mais parce qu'ils sont en recherche sans

parvenir à refaire la relation. Il les prend avec lui dans un moment de prière. Le texte dit simplement que quelque chose s'est passé : Jésus est comme transfiguré. Ce fut un moment d'une intensité étonnante et "il leur recommanda de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu, sinon quand le fils de l'homme serait relevé des morts" (Mc 9,9), ce n'est pas possible d'en parler tant qu'il n'est pas suscité à nouveau. Il sait ce qui lui est réservé :"Le fils de l'homme doit beaucoup souffrir et être méprisé", opposition, échec, élimination mais il sait aussi, par sa relation avec son abba, que ce n'est pas le dernier mot. C'est tout. C'est un moment d'intensité, de lumière, un moment où la précarité triomphe de tous les obstacles, de toutes les destructions, de la mort, de la négation, de la non foi..., ça ne pourra pas mourir. Jésus l'a vécu et ils l'ont vu : "Ils gardèrent la recommandation tout en se demandant ce que cela signifiait", ils ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire.
Ils sont parvenus, après sa mort, à nous communiquer l'expérience de l'inouï : en dépit de son élimination, effectivement il est suscité à nouveau, il leur parvient à nouveau. Donc c'est comme s'il avait dit : je ne veux pas jouer au christ, je suis un être humain en précarité mais cet être humain en précarité est l'objet d'une bienveillance, de l'eudokia. C'est le mystère de l'être humain en Jésus et en Dieu si bien que l'un et l'autre s'éclairent : Jésus éclaire celui qu'il appelle son abba et son abba se trouve "chez lui" dans un être comme Jésus.
Quand on a le courage de suivre Jésus, il faut abandonner tous les rêves de christ, de domination, de religion. Cela ne peut pas se faire en un instant, il faut se donner du temps. Quand Pierre dit : "Je suis prêt à aller avec toi en prison et à la mort" (Lc 22,33), Jésus lui répond : "Quand tu seras revenu, affermis tes frères" moi aujourd'hui, toi plus tard. Il ne dit pas non mais pas tout de suite. Pierre va passer un mauvais quart d'heure et gardera, sa vie durant, ce souvenir douloureux quand il a dit devant une servante : "Je ne le connais pas". Il s'en est remis car Jésus lui avait dit : aujourd'hui, tu ne peux pas être fidèle. C'est l'amour qui précède l'autre, l'amour ne s'obstine pas, même quand on croit qu'on pourrait. L'amour a beaucoup de patience.

2 : *l'**institution apostolique est vraiment l'oeuvre de Luc***

Toute la première partie des actes décrit la façon dont les Douze deviennent des "apôtres", c'est-à-dire des gens qui prennent le pouvoir dans l'église mais, dans l'évangile, Luc attribue à Jésus la création des apôtres. La tradition de Matthieu est absolument étrangère à cette conception apostolique, comme on le voit en comparant l'introduction du discours sur la montagne de Matthieu et celle du discours sur la plaine de Luc.

2.1 : *Matthieu décrit Jésus avec ses disciples* (Mt 4,23 à 5,2)

"Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues,
"proclamant la bonne nouvelle du royaume,
"guérissant toute maladie et toute langueur dans le peuple.
"Sa renommée gagna toute la Syrie
"et on lui amena tous les malheureux atteints de maladie et de tourments divers,
"des démoniaques, des lunatiques, des paralytiques, et il les guérit.
"De grandes foules se mirent à le suivre,

“venues de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée, de Transjordanie.
“Voyant les foules, Jésus gravit la montagne, s’assit
“et ses disciples vinrent auprès de lui”.

Jésus parcourt la Galilée, en bon juif, il parle dans les synagogues, aux siens, il est bien dans sa tradition, bien de chez lui. La nouveauté, c’est de proclamer le royaume et d’être une présence guérissante. Drewermann l’a bien compris : on ne peut pas parler du royaume sans être au courant de la guérison nécessaire des êtres humains. Avant d’offrir la grâce qui maintient l’accusation, il faut accepter l’autre sans condition. Jésus ne confond pas royaume et guérison mais il n’y a pas de royaume sans guérison.
Sa renommée ou la rumeur gagne toute la Syrie. La Syrie est citée en premier lieu car Matthieu, comme Luc, se trouve à Antioche. La renommée d’un Galiléen peut s’apprendre en Syrie. Une Syro-phénicienne, dont la fille est malade, entend parler de Jésus. On comprend la réticence de Jésus dès qu’on l’aborde uniquement dans son rôle de guérisseur car sa mission est de proclamer le royaume avant de guérir. Déjà à Capharnaüm le soir du sabbat, il guérissait et constatait que les gens venaient seulement pour la guérison. Alors il quitte Capharnaüm et Pierre se met à sa recherche :”Tout le monde te cherche” (Mc 1,37) car c’est lui qui ne peut plus se passer de lui et pense que tout le monde doit vivre la même expérience. On lui amène donc tous les malheureux atteints de maladie. Jésus est un prophète et un guérisseur. On ne dit pas que les gens viennent, on dit que les gens sont apportés : ils sont incapables de marcher par eux-mêmes, ils ont encore besoin de médecin. De grandes foules se mettent à le suivre. La description est intéressante car l’auteur décrit le pays à partir d’Antioche, du nord au sud : Galilée, Décapole, Jérusalem, Judée et Transjordanie. Toutes ces régions sont évidemment juives car, avant son élimination, Jésus n’a jamais attiré que des foules juives. Matthieu souligne le fait que Jésus suscite de l’intérêt. Cela le frappe : la rumeur vise l’extraordinaire et non à éveiller les gens à eux-mêmes. L’intérêt ne dure jamais qu’un temps très bref. Jésus provoque un intérêt réel mais qui ne va pas jusqu’à l’éveil. Quand il voit qu’on le cherche par intérêt, il se retire un peu et se met à un niveau un peu plus élevé, sur la montagne. Les disciples le suivent : il ne s’agit plus de la foule mais de personnes qui déjà se sentent concernées par lui et pas seulement intéressées.

L’analyse de Matthieu est remarquable : venue, renommée, intérêt, éveil. Il n’y a aucune hiérarchie, il n’y a pas d’apôtres pour amener les foules à Jésus parce qu’on aurait encore besoin de sauveur. Jésus est prêt à jouer le sauveur mais seulement dans l’espoir d’une vraie rencontre.
2.2 : *Luc apporte une nouvelle dimension : l’apparition des “apôtres”* (Lc 6,12-19).

“En ces jours-là, Jésus s’en alla dans la montagne pour prier,
“il passa toute la nuit à prier Dieu.
“Puis le jour venu, il appela ses disciples et d’entre eux,
“il en choisit douze qu’il nomma aussi apôtres...
“Descendant avec eux, il s’arrêta sur un plateau.
“Il y avait là une foule de disciples
“et une foule immense de gens
“de toute la Judée et de Jérusalem
“et du littoral de Tyr et de Sidon,

“venus pour l’entendre et se faire guérir de leurs maladies”.

Jésus s’en va tout seul dans la montagne pour prier et y passe toute la nuit. Il aimait se retirer seul pour prier. Cette situation le décrit bien mais Luc s’inspire de nouveaux éléments : Jésus est seul en face de son Dieu, comme le jour où il sera enlevé comme Seigneur au ciel.
De la montagne, il appelle les disciples qui deviennent des apôtres et en bas, dans la plaine, les disciples attendent avec la foule. On a exactement le plan des actes : Seigneur, apôtres, disciples.
Jésus a un jour choisi Douze et les a envoyés en mission, c’est incontestable. Mais ce n’était pas des apôtres, c’était douze disciples. Ici Luc précise : “auxquels il donna le nom d’apôtres”. Ce n’est pas très exactement traduit en français, le grec est plus précis :”Il appela ses disciples et, ayant choisi parmi eux, douze, il les nomma aussi apôtres”. Il y a un appel (religion d’appel) et, à l’intérieur de l’appel, l’institution d’une autorité au service de l’appel. Luc relit cet événement selon leur vécu, 60 ans après. Ce récit comporte une petite contradiction : sur la montagne, il appelle ses disciples; parmi eux, il choisit les douze qu’il appelle ses apôtres puis il descend avec eux et trouve ses disciples. Il a repris un récit initial sans se rendre compte de la contradiction.
Jésus descend, non avec ses disciples mais bien avec ses apôtres. Les disciples ne sont pas sur la montagne, ils sont “en bas” et la parole vient d’en haut. En bas, il y a deux foules : la foule des disciples et une foule immense de gens. De nouveau, on retrouve la situation vécue par Luc. Une première foule a suivi Jésus : les disciples. Ensuite, quand la vie et les paroles concernant Jésus ont été racontées parmi les païens, cette “bonne nouvelle” a eu un succès certain à la fin du premier siècle. Paul, malgré beaucoup de difficultés, a eu du succès. Donc une foule immense, à la dimension de l’universel, s’ouvre à la vérité en attendant que tous y participent avec eux.

a) On retrouve la foule et les pays décrits par Matthieu mais selon l’optique de Luc, qui est celui des actes : la situation d’Antioche, avec deux communautés, deux chefs de file :

- la foule immense venue de toute la Judée et de Jérusalem, ce sont les juifs;
- la foule venue du littoral de Tyr et de Sidon, ce sont les païens.

Ce n’est pas du tout la situation du vivant de Jésus mais celle de Luc où il y a plus de païens que de juifs dans les communautés de disciples.
b) Ces gens sont venus pour l’entendre et se faire guérir. C’est tout à fait l’enseignement des actes :
- écouter ce qu’on dit concernant Jésus, c’est le thème du premier discours de Pierre;
- pour être sauvé, c’est le deuxième discours après la guérison d’un impotent à la porte du temple.

La façon de décrire la scène chez Luc n’est pas fausse mais il lui donne une orientation précise :

1- le Seigneur choisit ses intermédiaires qui sont les apôtres,
2- il faut écouter la parole afin d’être guéri.

Cette façon de voir, si elle devient première et essentielle, va au-devant de bien des difficultés. La démarche de Matthieu est plus nuancée et peut être acceptée telle quelle aujourd’hui : venue, rumeur, intérêt, éveil.

3 : ***les apôtres parlent au nom du Seigneur***

Donc Jésus le Seigneur est parti et ses ministres, les apôtres, vont parler au nom du Seigneur et travailler au service du Seigneur. Ils vont dire aux disciples et à tous ceux qui veulent bien les entendre qui est le Seigneur. C'est la façon de parler des disciples non juifs qui n'étaient pas là au départ mais qui maintenant organisent la communauté parce qu'ils savent que Jésus ne viendra plus et que l'histoire va être longue. Ils comprennent qu'ils doivent le faire, ils ont raison de le faire mais leur tort est de dire que c'est Jésus qui le fait car si une autorité est nécessaire dans une société humaine, elle doit faire ce qu'elle estime devoir faire mais sans prétendre le faire au nom de...

3.1 : l*a mission des apôtres est de proclamer la résurrection d'un Seigneur*
Pierre parle de cette résurrection dès le premier discours :

"Dieu l'a ressuscité, ce Jésus; nous en sommes tous témoins.
"Maintenant exalté par la droite de Dieu,
"il a reçu du père, l'esprit saint, objet de la promesse, et l'a répandu...
"Car David, lui, n'est pas monté aux cieux...
"Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude :
"Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié" (Aa 2,32-36).

a) La résurrection devient un tremplin pour un trône car Dieu l'a ressuscité pour montrer qu'il l'a fait Seigneur. Jésus est roi, donc celui à qui on doit obéir. C'est une interprétation d'autorité.
Paul est à l'origine de cette interprétation. Il faut bien comprendre ce qu'il veut dire. Il dit toujours : "Jésus-Christ, oui, mais Christ-Jésus". Jésus est christ : il est roi et Paul a regretté que Jésus ne soit pas un christ, ça l'empêchait de le rejoindre et ça le scandalisait que des gens puissent devenir disciples de quelqu'un qui n'est même pas un roi, au point qu'il les mettait en prison car ça portait atteinte à la gloire de Dieu. Le jour où il le rencontre, il comprend et il ajoute "le christ, c'est Jésus" : ce roi, c'est Jésus et "je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié" (I Cor 2,2), un roi sans trône, sur une croix.
Mais le mot était dangereux car on a retenu seulement Jésus-christ (roi) et on en a fait un roi plus grand que David "car David, lui, n'est pas monté aux cieux".

b) Cette seigneurie est bénéfique : Jésus n'est pas un roi qui écrase mais qui guérit :

"A cet homme que vous voyez et connaissez,
"ce nom même a rendu la force
"et c'est la foi en lui qui, devant vous, l'a rétabli en pleine santé" (Aa 3,16).

Ce Seigneur fait du bien, guérit et donne le salut. Les deux mots clefs des actes qui ont traversé l'histoire, sont : seigneurie de Jésus et salut. Ce n'est plus la rencontre de Jésus pour naître à soi-même, devenir un enfant, accéder au royaume. Tout ça est fini, ce Jésus est passé sous silence. Le christianisme est la religion du Seigneur Jésus qui sauve.

c) Tout passe par les mains des apôtres.
Les apôtres n'y sont pour rien : "Qu'avez-vous à nous regarder, comme si c'était par notre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme ?"

(Aa 3,12). C'est typique de l'autorité. Il ne faut pas lui demander d'être sainte, il faut simplement savoir qu'elle agit au nom de Dieu. C'est par leurs mains que ça passe, ils sont uniquement les intermédiaires inutiles mais leur autorité tient par le seul fait qu'ils parlent au nom de...
Cette théorie a a traversé les siècles. Les apôtres ne parlent jamais d'eux-mêmes, ils parlent des deux bouts de la chaîne : le Seigneur tout-puissant et les bénéficiaires d'un régime de grâce. C'est le fond des deux discours des actes.

3.2 : *les apôtres deviennent la nouvelle autorité*
La rencontre de Jésus était marquée par le regard de bienveillance a priori du père : l'eudokia. Cet "abba" a des yeux un peu particuliers car "il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, tomber la pluie sur les justes et les injustes", il voit chaque fois un être dans son unicité, dans son mystère : "Retire-toi dans ta chambre, ferme la porte sur toi et prie ton père qui te voit dans le secret".
On comprend l'émotion de Jésus, quand, tout à coup, il fait cette expérience et s'entend dire : "Tu es mon enfant bien-aimé; en toi, je me complais" (Mt 3,17). Il prend conscience de celui qu'il appelle son père à partir de ce regard posé sur lui. Il en a été tellement bouleversé qu'il s'est tu pendant 40 jours. Puis il commence à proclamer :"Convertissez-vous, le royaume est proche" (Mt 4,17). Pour Jésus, au départ et d'une façon inconditionnelle, irrévocable, chaque être humain reçoit une bienveillance, une beauté dont un jour il prendra conscience mais "c'est comme un grain de sénevé" (Mc 4,31), c'est tout petit, ça ne se voit pas bien mais, une fois qu'on l'a entrevu, on ne peut plus jamais l'oublier. Jésus ne préfère pas les pauvres aux riches mais il remarque que le chef d'oeuvre est plus menacé chez les petits. Cette femme surprise en flagrant délit d'adultère, c'est d'abord une femme, elle est unique même si, d'après la loi, elle doit être lapidée pour le bien de tous. Tel est le regard de Jésus et il partage le regard de quelqu'un qu'il appelle son "abba".
L'enseignement qui a traversé les siècles a perdu ce regard qui peut nous aider à voir notre grandeur et que les petites gens au bord du lac ont éprouvé lorsqu'ils se sentaient regardés par Jésus. On a un peu oublié la bienveillance dont parlait Jésus, la rencontre de Marie de Béthanie ou de Nicodème. On n'éprouve plus l'émotion du père devant un être humain : "c'est mon fils, c'est ton frère", il a une valeur par lui-même quoi qu'il ait fait, c'est un chef d'oeuvre, même s'il est en péril. Ce regard nous a été à tout jamais dérobé par une conception du Seigneur tout-puissant qui fait grâce.
3.3 : *les apôtres sont chargés du service de la parole*
L'établissement d'une autorité apostolique était un service à rendre afin de conserver à travers les siècles un témoignage sur Jésus. Mais les apôtres s'approprient la parole :"Il ne sied pas que nous délaissions la parole pour le service des tables" (Aa 6,2). Luc et ses compagnons ne se sont pas rendus compte des conséquences. Les communautés sont désormais régentées par des gens qui vont eux-mêmes s'appeler "successeurs des apôtres à qui Jésus a donné ses instructions". Ce sont eux qui le disent et c'est venu dès le départ, non pas dans la communauté de Jérusalem mais dans les communautés non juives.
Leur intention est de rendre service car la fin du monde ne s'est pas produite et il faut témoigner. Luc dit à Théophile : "J'ai décidé d'en écrire l'exposé suivi, afin que tu te rendes bien compte de la solidité de l'enseignement reçu" (Lc 1,3) car 60 ans après, tout le monde parle de Jésus mais on dit n'importe quoi. C'est vrai quand on lit les apocryphes. Il ne peut quand même pas tout laisser dire. Il y a un service de la parole qui est incontestable.

Ce service de la parole se poursuit aujourd'hui mais par le témoignage d'êtres spirituels qui ne demandent à personne de les reconnaître, qui ne se présentent pas comme le salut. Il ne faut plus rêver d'une autorité qui puisse parler au nom de Jésus. Cela appartient à une ère qui est finie et qui s'appelle "l'ère christienne", l'ère d'un Jésus considéré comme un monarque, comme une autorité. Il faut essayer de trouver et de rencontrer des êtres qui sont totalement engagés dans ce qu'ils vivent et qui parlent à la fois de Jésus et d'eux-mêmes avec une très grande honnêteté :"Le témoin, c'est une lumière pour une heure" (Jn 5,35) car "il n'est pas la lumière mais le témoin de la lumière" (Jn 1,8). Nous aurons toujours besoin de témoins mais Jésus présenté, proclamé comme roi, ce qui a traversé les siècles grâce à des structures d'autorité, c'est fini et vouloir y revenir, c'est trop tard. Probablement une nouvelle expérience de Jésus, une nouvelle rencontre, nous est vraiment offerte. Ne cherchons plus des apôtres, cherchons des témoins.

3.4 : *la nouvelle autorité se heurte à l'ancienne*

Présenter Jésus comme un roi entraîne forcément des conflits d'autorité. L'autorité nouvelle veut s'imposer à l'autorité en place. Les actes reflètent sans doute l'histoire des disciples opposés aux communautés juives qui sont dans toutes les villes. Ce sont deux religions qui commencent à s'affronter au nom de Dieu. C'est à ce moment-là qu'on va dire :"Il n'est pas d'autre nom sous le ciel par lequel nous sommes sauvés" (Aa 4,12). Ce n'est plus la religion juive qui sauve.

Pierre et les apôtres se mettent à parler de Jésus, les autorités leur demandent de se taire. (Aa 5,17-21)

"Alors intervint le Grand Prêtre avec tous ceux de son entourage, le parti des Sadducéens.

"Ils mirent la main sur les apôtres et les jetèrent dans la prison publique.

"Mais pendant la nuit, l'ange du seigneur ouvrit les portes de la prison

"et, après les avoir conduits dehors, leur dit :

"Allez annoncer hardiment au peuple, dans le temple,

"tout ce qui concerne cette vie-là" .

"Dociles à ces paroles, ils entrèrent dans le temple dès le point du jour

"et se mirent à enseigner".

Luc nomme le grand prêtre parce que c'est l'ancienne autorité. Or Pierre est la nouvelle autorité. Ils doivent donc se rencontrer. Effectivement, l'histoire va le montrer, l'avènement de Jésus va sortir l'autorité en place. Il y adjoint le parti des prêtres, le parti des Sadducéens, car ce sont des gens attachés au passé, qui ne croient pas à la résurrection. Puisque les apôtres proclament le Seigneur ressuscité, ils sont en conflit deux fois : quant au pouvoir et quant au contenu.

Mais les événements ne se sont pas passé comme Luc les raconte ici. Luc, comme il le fait toujours, va chercher dans la vie de Jésus ou des disciples, un souvenir qui lui permet de faire sa théorie. De temps en temps, Jésus a dû guérir un aveugle, un sourd etc..., et Luc donne de petits résumés : "Au coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades les lui conduisirent et lui, imposant les mains à chacun d'eux, il les guérissait" (Lc 4,40).

Ces petits résumés ne sont pas faux mais ils ne sont vrais que parce qu'ils renvoient à d'autres récits. Ici les apôtres vivent exactement au chapitre 4 ce que Pierre a vécu et que Luc raconte au chapitre 12; c'est un doublet. (Aa 12, 1-17).

"Vers ce temps-là, le roi Hérode mit la main

"sur quelques membres de l'église pour les maltraiter...

"Voyant que c'était agréable aux juifs,

“il fit encore arrêter Pierre...
”Revenant à lui, Pierre se dit :
“Maintenant je sais réellement que le Seigneur a envoyé son ange
“et m’a arraché aux mains d’Hérode
“et à tout ce qu’attendait le peuple juif”.

C’est un récit long et très populaire car on se souvient encore de celle qui il l’a racontée, la servante d’une communauté grecque qui a un prénom grec, Rhodé. Pierre est sorti de prison mais il ne sait pas expliquer comment. Il était endormi, soudain le cachot fut inondé de lumière, les chaînes lui tombèrent des mains et il sortit. Pour Pierre, c’est une étrange aventure qui lui arrive : on l’a mis en prison et il en est sorti; il est bien content et le raconte à tout le monde mais il ne se considère pas comme celui qui détient l’autorité. Luc sait bien que l’autorité des apôtres est contestée par l’autorité juive. Sans le Seigneur, ce n’est vraiment pas possible de lutter. Alors il y a quelque part un ange qui permet de parler.
Quand une autorité religieuse établie met en prison, il faut bien l’intervention d’une autorité supérieure qui vienne de l’au-delà : c’est l’ange du Seigneur ! Gabriel intervient deux fois, incognito, sans dire son nom mais on finit par comprendre que c’est celui dont Luc parle dans la salutation :
- une première fois parce que la parole est menacée : “Il ouvre les portes de la prison”, au chapitre 4;
- la deuxième, pour la rendre universelle : il envoie Philippe sur la route de Jérusalem à Gaza (9,26).

L’ange ne demande pas de proclamer que Jésus est le christ mais “d’annoncer hardiment tout ce qui concerne cette vie-là”, cette vie qu’ils ont vécue avec Jésus, les choses de cette vie, les choses de la vie.

Alors comme l’autorité naissante est encore menacée, on va prier Dieu pour qu’il défende son champion “afin de permettre à ses serviteurs d’annoncer sa parole en toute assurance” car Jésus est un roi mais non encore reconnu : “C’est une ligue qu’Hérode et Ponce Pilate avec les nations païennes et les peuples d’Israël ont formée dans cette ville contre ton saint serviteur, Jésus, que tu as oint”, tous les maîtres du monde s’opposent à celui qui seul doit être chef. On est entré avec les actes dans un conflit à mort.

Luc connaît historiquement très bien la situation : les grands prêtres et les Sadducéens, les Pharisiens et Gamaliel. Il évoque tout cela dans un très beau tableau. Devant le Sanhédrin, Pierre parle au nom de la nouvelle autorité : “S’il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu, jugez vous-mêmes”. Quand on est dans une situation de conflit et qu’on est du côté d’une autorité montante, on conteste l’autorité établie qui ne peut pas être là au nom de Dieu. Il n’est pas possible d’obéir au grand prêtre qui s’oppose à Dieu.

3.5 : *la nouvelle autorité s’impose* (Aa 5,1-11)
Mais à l’intérieur de la communauté, la nouvelle autorité tient la place de Dieu. Après avoir dit qu’il faut obéir à Dieu plutôt qu’aux hommes, mentir à Pierre dans la communauté, c’est mentir à l’esprit saint. C’est le récit d’Ananie et Sapphire. Ils avaient donné beaucoup mais ils ont gardé une partie sans rien dire. Or cela s’apprend. Ananie se trouve devant la nouvelle autorité, Pierre et les apôtres :”Ce n’est pas à des hommes que tu as menti mais à Dieu”. Attaquer l’autorité, c’est attaquer Dieu; médire de l’autorité, c’est médire de Dieu; mentir à l’autorité, c’est

mentir à Dieu. Au dehors, Pierre conteste l'autorité établie; au-dedans, l'autorité est assimilée à Dieu.
La nouvelle autorité est établie: "Une grande crainte s'empara alors de l'église entière".

4 : ***les apôtres vont avoir leurs diacres*** (Aa 6,1 à 8,40)

"Comme le nombre des disciples augmentait", les apôtres instituent les diacres. Luc est lui-même diacre au service de Paul. Dans les actes, on aura donc un diacre pour les juifs et un autre pour les païens car Jésus avait été en dialogue avec Nicodème et avec la Samaritaine.
Etienne est en dialogue avec les juifs mais ses jours sont comptés. Sa façon de témoigner et de comprendre Jésus fait qu'il relativise le temple : qui touche au temple, touche à Dieu !
Philippe s'adresse aux païens en passant par la Samarie :"Philippe qui était descendu dans une ville de Samarie, y proclamait le Christ" et, de là, il va à la rencontre de l'intendant de la reine d'Ethiopie, sur la route de Jérusalem à Gaza.
Ces diacres sont au service de la parole. Les récits sont conflictuels car on est toujours dans un contexte d'autorité et non dans un souci de dialogue : il faut que la seigneurie de Jésus soit reconnue. Etienne est lapidé et, à Samarie, Philippe se heurte à Simon le Magicien, l'affrontement de deux "esprits", le bon et le mauvais.
Luc raconte l'offre de Simon d'acheter le pouvoir de donner le saint esprit "par l'imposition des mains des apôtres", allusion au danger de l'argent dans le domaine spirituel.

B) Le cycle de Pierre (Aa 9,32 à 11,18 et 12,1-25)

Pour les disciples non juifs d'Antioche, le plus important est que Pierre, un de la première génération dont personne ne peut contester qu'il soit vraiment un disciple de Jésus, finisse par accepter un non juif. Luc décrit longuement cette scène de l'accueil de Corneille car elle est lourde de conséquences et source de grande joie : la poursuite de la mission peut se faire avec l'accord des premiers disciples.
Rester fidèle à son passé ne signifie pas renoncer à vivre et à créer du nouveau. La tradition qui le réussit, peut transmettre le relais car elle assure une certaine continuité avec un respect suffisant les uns pour les autres afin de permettre à chacun d'entrer dans le jeu et le jouer à plein.
C'est le rôle que Luc fait jouer à Pierre et il termine son récit : "Pierre sortit et s'en alla dans un autre endroit" (Aa 12,17). Pierre a réalisé ce qui était important pour les non juifs, il peut poursuivre sa propre mission.

5 : ***Pierre continue Jésus et accueille les païens***
Alors Luc peut raconter l'aventure d'Antioche puisque Pierre est le garant de la fidélité au passé. Cependant la relation à Jésus ne sera plus la même. Jusque-là, elle avait été vécue selon le mode juif de l'époque : le mode de l'attente qui permettait le souvenir et la fidélité à Jésus. Maintenant ils vont créer une nouvelle

relation à Jésus : c'est la naissance de ce qu'on appelle "le culte du Seigneur" qui commence avant la rédaction des actes car les premières communautés d'Antioche datent déjà d'une quinzaine d'années après l'élimination de Jésus. Luc part de ce qui est vécu au moment où il écrit. Il retient et raconte les événements du passé lorsqu'ils sont suffisamment forts pour demeurer et nourrir la vie d'aujourd'hui. Ce n'est pas lui qui a commencé ce culte car il énumère toute une série de noms :"Barnabé, Siméon appelé Niger, Lucius de Cyrène, Manaëm, ami d'enfance d'Hérode le tétrarque et Saul" (Aa 13,1) mais il y a coopéré par le récit d'Emmaüs. Le nouveau centre de la vie chrétienne est la célébration du Seigneur et elle peut se vivre.

5.1 : *Pierre est Jésus continué* (9,32-43)
Pierre a dû avoir une certaine importance et on a beaucoup de documents sur lui, même dans les évangiles apocryphes. Ici Luc donne en résumé le portrait de Pierre. Jésus guérissait, Pierre guérit un paralytique à Lydda. Jésus ressuscitait, Pierre ressuscite Tabitha (la Gazelle). Ce qu'on a essayé de tuer dans l'oeuf, Pierre le reprend. Pierre est donc un Jésus continué.

5.2 : *Pierre baptise des païens* (10,1 à 11,18)
Le rôle indispensable qu'il devait jouer, aux yeux de Luc, sera d'admettre un païen. Pierre n'avait jamais vu Jésus admettre un païen et ne voyait pas comment lui-même pourrait le faire. Il a fallu une vision pour l'amener à surmonter ses objections et la venue du saint esprit : "Peut-on refuser le baptême à ceux qui ont reçu l'esprit saint aussi bien que nous ?". C'était difficile car c'était passer à du nouveau, s'ouvrir à une aventure qui n'avait pas été vécue dans le passé mais était bien dans l'esprit de Jésus. Pierre, le premier disciple de Jésus, fait oeuvre de fidélité, ouvre les portes et devient le porte-parole des non juifs. Il ne se rendait pas compte de ce à quoi il s'exposait et doit justifier sa conduite à Jérusalem. Luc va lui donner quelques arguments pauliniens et il obtient gain de cause.

5.3 : *des non juifs sont admis à Antioche* (11,19-30)
Une fois que Pierre a tenu bon, Luc peut raconter l'histoire de l'église d'Antioche et l'admission des païens. Cette ouverture aux non juifs est considérée comme une "grâce" :"Lorsque Barnabé vit la grâce accordée par Dieu". La grâce, c'est le fait d'admettre tout simplement, sans aucune raison, selon l'esprit de Jésus. Barnabé s'en réjouit et va avoir aussi quelques difficultés avec Jérusalem mais Antioche se sent maintenant chez elle : elle n'a plus besoin de Jérusalem et va commencer sa propre histoire.

5.4 : *Pierre sort de prison et peut s'en aller* (12,1-19)
Jésus a été contesté et mis au tombeau mais mystérieusement n'a pas été retenu par la mort. Malgré les forces de destruction, il a fini malgré tout par advenir et c'est vraiment notre mystère : nous sommes de l'impossible en gestation continue; tout est contre l'avènement de l'être humain et pourtant il advient.
Pierre est aussi enfermé mais en prison et mystérieusement en sort. Il raconte "comment le Seigneur l'a tiré de prison... Puis il sortit et s'en alla dans un autre endroit". L'histoire de Pierre est achevée : il part dans un autre endroit, on n'a plus besoin de parler de lui. Pierre est simplement un disciple, un témoin de Jésus sans doute incontournable mais ce n'est pas une autorité. Une fois qu'il a fait le geste

décisif, qu'il a admis les païens, il peut continuer son apostolat, ça ne concerne plus l'histoire.
Les actes vont s'achever de la même façon : Paul se trouve à Rome, "proclame le royaume et enseigne ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec pleine assurance et sans obstacle" (Aa 28,31). Luc ne parle pas de Paul jusqu'à la fin car ce n'est pas Paul en lui-même qui compte, c'est l'histoire qui continue depuis qu'elle a été suscitée par Jésus.

C) Antioche et la première mission (Aa 11,19-31 et 13,1 à 15,35)

6 : *la fondation de l'église d'Antioche et l'admission des païens* (11,19-31)

A la suite de la mort d'Etienne, les Hellénistes quittent Jérusalem et s'installent à Antioche. Jusqu'à présent, le souvenir de Jésus ne semblait intéresser que des Juifs. Pour la première fois, "des Chypriotes et des Cyrénéens s'adressent aussi à des Grecs". Leur situation d'exilés leur donnent l'occasion de rencontrer des non juifs. Ce qu'ils disent de Jésus suscite un intérêt qu'ils ne rencontrent pas dans la communauté juive.
"La nouvelle en vint aux oreilles de l'église de Jérusalem et l'on députa Barnabé à Antioche. Lorsqu'il arriva et qu'il vit la grâce accordée par Dieu, il s'en réjouit et les encouragea à demeurer d'un coeur ferme, fidèles au Seigneur"
Barnabé avait un grand coeur et pouvait les "encourager à rester fidèles au Seigneur" mais il n'était pas de taille à discuter avec des rabbins : "il partit chercher Saul à Tarse. L'ayant trouvé, il l'amena à Antioche".
Saul de Tarse est le meilleur rabbi du monde. Le plus grand défenseur de l'admission des non juifs a commencé par être le grand défenseur de l'observance de la loi, de la perfection, de la fidélité, du sérieux, de l'ascèse et le spécialiste de la mise en prison des disciples, avant sa rencontre avec Jésus. Cet homme est d'une honnêteté, d'un ascétisme, d'une volonté de perfection sans faille. Son idéal, sa religion, son dieu sont des absolus qu'il défend avec un brio exceptionnel. Pour les défendre, il est d'accord avec la lapidation d'Etienne qui est une menace pour la religion. Il a senti qu'il touchait à un point vital et il s'est durci encore plus. Ce visage, il ne l'a plus jamais oublié, un être qui meurt en pardonnant. Etienne est l'être qui l'a le plus marqué. Il s'en souvient toujours, même s'il n'a pas jeté la pierre :"Les témoins avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saul... Saul approuvait ce meurtre" (Aa 8,1), il n'a rien jeté mais il était d'accord et c'est aussi terrible car le plus grand responsable n'est pas toujours celui qui jette la pierre. Depuis, jusqu'à sa rencontre avec Jésus, il a beaucoup souffert car il entrevoyait suffisamment les enjeux. C'est vraiment ce qui arrive pour ceux qui ont compris et qui vivent déjà selon Jésus mais c'est tellement nouveau et s'ouvrir à ça, c'est risqué de voir tout s'écrouler. Un jour, Jésus lui dit : "Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" (Aa 9,4), et il s'écroule. C'est l'écroulement du géant, devenu le grand défenseur de l'admission.

"Toute une année durant, ils vécurent ensemble
"et y instruisirent une foule considérable" (Aa 11,26).

Cette merveilleuse histoire a été vécue à Antioche. C'était une grande ville avec Rome et Alexandrie. Beaucoup de disciples s'y retrouvent. Probablement l'évangile de Matthieu et celui de Luc pour une bonne part, ont été rédigés dans ces communautés,10 ou 15 ans après la destruction de Jérusalem.

Ces non juifs qui suivent Paul, vont prendre conscience d'un enjeu important, décisif : les premières communautés attendaient Jésus mais eux n'attendent plus. Ils vont devoir raconter cette attente et, en même temps, inviter les premiers à revoir leur espérance car cette situation ne peut plus continuer. Les actes commencent donc par raconter l'enlèvement du Seigneur.
Les actes sont le témoignage d'une tension constante entre juifs et "christiens". Ceux-ci vont opposer leur Seigneur à l'ancien Seigneur, leur Jésus au grand prêtre, la nouvelle autorité à l'ancienne. Cela va devenir un combat d'autorité. Dès son premier discours, Pierre dit : "Cet homme, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité" (Aa 2,23). Le petit pêcheur du bord du lac est incapable d'avoir dit une telle horreur à ses coreligionnaires. C'est une théologie agressive, une théologie d'autorité dont les conséquences seront très lourdes dans l'histoire. Ce discours de Pierre est écrit par Luc, 60 ans après, pour raconter ce qui s'est passé selon sa propre perspective qui est : Seigneur, apôtres, disciples; salut si vous reconnaissez le Seigneur; condamnation si vous ne le reconnaissez pas.
Sans les événements de 70, on ne sait pas quelle aurait été l'attitude finale des Juifs par rapport à Jésus. Mais ils n'ont pas eu le temps, les Romains les ont tout simplement rayés de la carte. Ces êtres voient avec douleur la destruction de ce qui était le signe de "Dieu avec eux" : Jérusalem, le temple, des lieux mythiques surtout depuis l'exil. Ils se regroupent pour rester fidèles à ce passé et le sauver de la destruction. Il est difficile à la fois de sauver les meubles et s'ouvrir à la mutation que propose Jésus. La violence qu'ils ont subie n'a pas permis à un grand nombre de juifs, Pharisiens ou autres, de s'interroger sur Jésus.

7 : ***Luc reconnaît dans une parabole la situation vécue à Antioche*** (Lc 15,11 et ss)

La tradition lucanienne a conservé la perle précieuse ou le trésor caché, une parabole qui pourrait s'intituler : "Un homme avait deux fils". Jésus ne dit pas : un père mais "un homme avait deux fils". Lorsque Luc et Matthieu retiennent une parabole, c'est d'abord parce que Jésus l'a dite car ils se réfèrent toujours à lui mais c'est surtout parce qu'ils y retrouvent leur situation, 60 ans après. Cette parabole a particulièrement attiré l'attention de Luc car il y retrouve, comme en figure, les deux traditions présentes à Antioche et qui se réclament de Jésus (celle de Marc a déjà disparu et Luc y est pour quelque chose) : la tradition des disciples juifs (avec Matthieu) et la tradition des disciples non juifs (avec Luc). Elles ne cohabitent pas sans difficulté et semblent, aux yeux de Luc, comme deux frères qui ne s'entendent pas bien. Elles ont de la peine à sauvegarder leur identité tout en veillant à rester ouvertes l'une à l'autre. Elles luttent, depuis 20 ou 30 ans, non pour aboutir à l'unité des communautés et des églises (ce qui ne relève pas de Dieu mais est un désir humain de conformité) mais pour discerner leur identité et essayer de respecter celle de l'autre dans la différence.
Dans la parabole d'un homme avait deux fils, on voit bien le point de départ de Luc : le fils aîné est la tradition de Matthieu, le cadet celle de Luc. Ces deux traditions sont

très différentes mais soucieuses de se comprendre et de se situer dans le même esprit qui vient de Jésus. On comprend tout à fait que Luc se retrouve dans le cadet et Matthieu devait se reconnaître dans l'aîné.

7.1 : *Matthieu n'a pas gardé cette parabole*

Or Matthieu, le fils aîné, n'a pas gardé cette parabole. Il ne l'ignore sûrement pas. Il ne l'a pas retenue parce que si cette histoire est vitale pour le cadet, elle ne l'est pas pour lui. Les évangélistes parlent de ce qui les fait vivre. Si ça ne fait pas vivre, ils n'y attachent pas d'importance, c'est leur principe. Mais l'aîné doit cependant la vivre sinon il ne comprendra pas son cadet. Dans ce but, il va retenir une autre parabole que Luc, à son tour, n'a pas conservée car elle n'est pas vitale pour lui : "les ouvriers de la onzième heure".

> "Ceux de la onzième heure vinrent et touchèrent un denier chacun.
> "Les premiers, venant à leur tour, pensèrent qu'ils allaient toucher davantage;
> "mais c'est un denier chacun qu'ils touchèrent eux aussi" (Mt 20,9-10).

Les non juifs auraient donc part au royaume. Matthieu a fini par accepter, mais avec quelles difficultés, que le principe soit :"Ton oeil serait-il mauvais parce que moi, je suis bon ?". Dieu est bon inconditionnellement et notre destinée ne doit pas s'estimer à partir de nos efforts. Il faut travailler à la vigne mais ce n'est pas ça qui importe. Il faut savoir qu'on n'est jamais à l'origine de son devenir soi, même si cela semble impossible et même si on s'y met au dernier moment.

Matthieu accepte ici l'égalité des chances de tous, juifs ou païens, mais, dans le sermon sur la montagne, il n'ose pas aller aussi loin :"Celui qui violera un des moindres préceptes de la loi et enseignera aux autres à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume" (Mt 5,19). Paul est visé, lui qui a compris que tout le monde était sur le même pied : "Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme; car tous vous ne faites qu'un dans le christ Jésus" (Gal 3,28).

Luc n'a pas de raison de reprendre cette parabole : ils n'ont pas encore travaillé à la vigne et donc ne peuvent pas revendiquer l'égalité avec les juifs mais doivent voir et accepter la différence. On ne peut l'accepter que si on a bu à la source de la bonté : "Ainsi vous serez fils de votre père car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes" (Mt 5,45), il n'y a ni bon ni méchant à ses yeux. Donc ces deux traditions ne s'ignorent pas puisqu'elles parlent l'une de l'autre.

7.2 : *Jésus n'a jamais songé aux païens en racontant cette parabole*

Or la situation de Jésus était très différente de celle de Luc ou de Matthieu. Luc voit dans l'aîné les juifs, dans le cadet les non juifs. Jésus n'a jamais connu cette situation. Il n'a jamais eu des disciples non juifs. Donc il n'a pas pu raconter la parabole en pensant aux juifs et aux païens. Mais il se trouve confronté à une société où le clivage est entre Pharisiens et racas.

Les Pharisiens (qui veut dire "séparé") sont des laïcs qui n'ont plus tellement confiance dans la conduite des prêtres et ne sont plus trop attachés au temple même s'ils y vont toujours. Telle est l'origine première du mot. Au départ, leur l'intention était de vivre selon une plus grande vérité, selon une loi que l'on prend à coeur. Ces juifs laïcs, soucieux de la loi et de la tradition, ne sont pas du tout des gens irréligieux. Ils trouvent que le régime sacerdotal en place n'est plus respectueux de l'humain et prennent eux-mêmes en mains leur passé, leur loi, leur tradition. Ce

faisant, ils ont tendance à se retrouver entre eux et à multiplier les rites, les pratiques et les observances. Ils ont une volonté profonde d'hériter leur passé afin d'en vivre et, en même temps, une sorte d'identité un peu extérieure à laquelle ils tiennent. Par la suite, leur façon de vivre, leur refus de côtoyer ceux qui n'observent pas, les séparent des "racas" mais ce n'est pas le sens originel. Ce mouvement laïc survivra à l'effondrement du régime sacerdotal.
Le mot "raca" est resté car il est presque intraduisible : "Qui dit à son frère "raca", sera passible du Sanhédrin" (Mt 5,22). Raca veut dire "non observant de la loi" dans une tradition juive évidemment. Dans le monde culturel grec, la traduction serait "fou" car le "raca" est celui qui qui n'observe pas la raison, en tant qu'elle est le consensus de la société grecque.
Les "racas" sont des gens qui ne connaissent pas la loi, qui ne font pas la prière avant les repas... Ils ne peuvent donc pas être de bons juifs. Les Pharisiens ne les fréquentent pas à cause de leur manque de conformité. Leur piège, aux yeux de Jésus, n'était pas d'être observants ou de vouloir garder la tradition mais d'exclure ceux qui ne vivent pas comme eux. Jacques, le frère de Jésus, va devenir la figure du fils aîné, le représentant de cette tradition scrupuleusement fidèle à la loi, et l'adversaire le plus coriace de Paul qui s'est mis du côté du cadet tout en restant Pharisien, donc relativise la loi et en dispense les autres selon l'esprit de Jésus. Or Paul était un Pharisien extrémiste avant de rencontrer Jésus.

a) Jésus veut mettre en garde contre l'exclusion
Jésus est un ami des Pharisiens. Quand il sera menacé par Hérode : "Quelques Pharisiens lui dirent :"Pars et va-t-en d'ici car Hérode veut te faire mourir" (Lc 13,31). Jésus ne vit pas du tout en inimitié avec eux, c'est venu plus tard. Sociologiquement, il serait à mettre parmi les Pharisiens plus que parmi les racas mais il ne trouve pas son identité dans cette appartenance, dans la fidélité à la loi car cette fidélité un peu rigide a surtout pour conséquence d'exclure et de condamner celui qui n'observe pas la même loi, les mêmes valeurs. Il met en garde ses disciples : "Méfiez-vous du levain des Pharisiens !" (Lc 12,1), c'est une mentalité diffuse comme le levain : on ne peut pas mettre le doigt dessus, on le voit, on le sent, on le dépiste mais on en est totalement inconscient soi-même. C'est partout et nulle part. Il faut être un Pharisien non Pharisien pour en prendre conscience.

Jésus trouve son identité dans la fidélité à celui qu'il appelle son "abba". Dans la mesure où il le connaît de mieux en mieux et donc s'y conforme, tout Pharisien qu'il soit par ailleurs, il devient totalement autre. Or la volonté première de son abba, c'est que chacun vive. Il ne demande pas "d'être conforme" mais chacun reçoit d'une manière irrévocable, sans repentance, le droit d'exister, droit premier, fondamental, principe irrévocable. La seule loi est celle de devenir soi. Aux yeux de Jésus, en raison de cette volonté qui l'anime, rien ni personne ne pourra jamais porter atteinte à ce droit absolu. Même une femme surprise en flagrant délit d'adultère, si on veut la faire mourir, la loi est comme suspendue, le temps de lui permettre de vivre. C'est vraiment le premier fruit et on le retrouvera dans cette parabole de base de cet "homme qui avait deux fils".
L'attitude de Jésus, sa conduite au quotidien, sa manière de faire et d'être, sa façon de rencontrer tout le monde illustraient sa fidélité à la volonté de celui qu'il appelle son abba. Et il disait volontiers non pas "mon abba" mais "votre abba", même si, le plus souvent, nous sommes encore dans l'ignorance de cette "origine" qui nous veut.

Jésus ne reproche pas à ses coreligionnaires d'observer la loi, d'être fidèles à leur religion, mais il attire l'attention sur le piège possible, quasi inévitable, de l'observance d'une loi, de l'attachement à une religion ou de la poursuite d'une perfection : l'exaltation de soi, l'auto satisfaction ou l'auto assurance qui ont en parallèle le mépris de l'autre, le jugement de l'autre, la condamnation de l'autre. Plus il y a d'auto satisfaction, moins l'autre a de chance d'exister. Jésus va répéter des centaines de fois : "Ne jugez pas !" (Mt 7,1), soyez fidèles mais ne jugez pas !
L'autre est précisément celui qui ne fait pas partie du groupe, celui qui ne partage pas les mêmes valeurs ou du moins qui n'y attache pas la même importance; en un mot, celui qui est différent. Dans ce contexte, Jésus qui aime les Pharisiens et dont il est l'ami, essaie de dialoguer avec Nicodème comme avec Simon qui l'invite à sa table et lui demande de s'expliquer. Puisqu'on l'interroge, il s'efforce de leur faire prendre conscience de leur souci trop grand de perfection et d'observance, et surtout, c'est ce second point auquel il attache une importance extrême, de s'abstenir de leurs jugements sur les autres.
Pour s'abstenir de juger, il faut avoir un très grand discernement : tout n'est pas dans tout. Ne pas juger, ce n'est pas devenir idiot et béat. D'ailleurs les gens qui jugent, ont souvent peu de discernement. Jésus n'est pas éducation à la bêtise mais au discernement.

b) Jésus accueille tout le monde
En racontant la parabole "d'un homme avait deux fils", Jésus essaie de faire accepter aux Pharisiens que Dieu ou son abba peut avoir des enfants différents et les aider à entrevoir le levain dont ils sont imprégnés pour se nourrir du pain Jésus (car, ainsi que le dit Marc :"Les disciples avaient oublié de prendre du pain et ils n'avaient qu'un seul pain dans la barque" (Mc 8,14)). Par son habileté, son ingéniosité ou sa finesse, il amène son interlocuteur à se reconnaître et peut alors lui dire : "Tu n'es pas loin du royaume" (Mc 12,34).
Pour comprendre la parabole, il faut bien voir ce qui se passe. Jésus mange et boit avec tout le monde, au point que c'est scandaleux :"Pourquoi mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ?" (Mc 2,16). Il est à table chez Lévi, un collaborateur qui collecte les impôts pour l'empereur de Rome et que tout le monde traite comme le dernier des derniers. Jésus le voit tel qu'il est :"Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs". Il mange et boit avec les racas comme avec les Pharisiens, cela ne le dérange pas. Au lieu de voir dans cet être qui mange et boit, le signe d'un accueil et d'un amour bienveillant, on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !" (Mt 11,19).
Les titres concernant Jésus ne sont jamais tout à fait adéquats. Il ne voulait pas qu'on l'appelle christ mais il n'a jamais défendu de l'appeler glouton et ivrogne. D'autres disent : "Il expulse les démons par le Beelzébul, chef des démons" (Mt 12,24), c'est un possédé, un esprit démoniaque car il est contre le temple. Il n'est pas contre le temple, il veut montrer que l'être humain est plus que le temple : "Détruisez ce temple; en trois jours, je le relèverai" (Jn 2,19).

c) le "père" de la parabole est à l'image de Jésus et de son "abba"
Jésus répond à une interrogation qui est un peu une objection. Il présente sa défense, il fait son apologie face à des critiques qui émanent d'êtres soucieux de leur tradition, des valeurs transmises par leur tradition, donc d'êtres qu sont dans une relation de père à fils. Il ne parle pas de Dieu et de ses enfants. Il n'affirme pas, il

suggère. Sa défense est la parabole même : si on comprend cette histoire, on verra où et en qui il s'origine, quelle est sa fidélité, pourquoi il fait ce qu'il fait.
Il commence à parler. Ils écoutent. Au début, ça va très bien, le cadet... Tout à coup ils se sentent piégés, ils comprennent, ils se reconnaissent : l'aîné est un homme sérieux, travailleur. Ils partagent les mêmes valeurs.
Le fils aîné, à son retour des champs, entend de la musique et des danses : "C'est ton frère qui est de retour et ton père a tué le veau gras", il est parti depuis quinze ans, il n'a jamais donné de nouvelles, il est de retour et c'est la fête. Ceux qui écoutent retrouvent bien Jésus, sa façon d'être, sa manière de manger et de boire. Ils le retrouvent avec les objections qu'ils lui font. Ils comprennent qu'il essaie de répondre à leurs questions.
La parabole manifeste un amour qui, avec Jésus, est présent, tangible, ingénieusement actif et persuasif. Jésus dévoile sa source, cet "abba" capable de susciter chacun à son droit d'exister, à son mystère. Le seul fait d'être là devrait appeler l'organisation d'une fête : il s'agit d'elle, il s'agit de lui ! C'est le seul motif du festin, du "veau gras"de la parabole, du veau parce qu'on est en milieu juif.
Pour répondre au fils aîné, le père n'a pas d'argument : "Il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie", c'est mon enfant, c'est ton frère. Les objections à cette fête sont nombreuses, sérieuses et souvent humainement valables. Pourtant nonobstant le nombre et la solidité de ces objections à la fête, en présence de Jésus qui nous rend présents à celui qui est finalement à l'origine de la fête mais qui nous est encore si étranger, son"abba", toute objection à cette fête se dissipe ou finira par se dissiper. C'est ce qu'on entrevoit.

La parabole ne dit pas si l'aîné rejoint ou non la fête. Elle laisse l'interlocuteur répondre lui-même. Mais ce qu'elle dit en revanche et qu'elle souligne très fort, c'est l'immense difficulté à faire le pas car la première réaction du fils aîné :"Il se mit en colère et refusa d'entrer", c'est la réaction normale et première. Cette colère, Jésus l'a vue chez son maître, Jean le Baptiste :"Engeance de vipères, qui vous a suggéré de fuir la colère qui vient ?" (Mt 3,7), colère partagée tout normalement par le fils aîné, par les justes, colère réservée évidemment aux autres. Jésus sait très bien que c'est difficile pour le juste, l'observant, l'ascète, le fidèle.
Maintenant Jésus se tait. Il a dialogué, il a amorcé la réflexion, il a suggéré une réponse. Dans le respect souverain de son auditeur, il se retire, laisse un tout petit mot encore mais il ne s'agit plus de lui :"Son père sortit l'en prier". Il ne veut pas être un obstacle dans le dialogue entre le père et l'aîné des deux fils. Le père a appris qu'il refuse d'entrer et fait une nouvelle démarche. A ce moment-là, Jésus part car il n'a plus rien à faire. Il a été celui qui a permis que son abba soit l'abba de l'autre, lui soit présent. Jésus n'a plus rien à faire. Il faut donc qu'il se retire et qu'il les laisse à deux : "A ce moment-là, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton père qui est là, dans le secret" (Mt 6,6), cela ne regarde personne et "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, tout ce qui est à moi est à toi" mais c'est mon enfant, c'est ton frère.

Saul de Tarse, avant de devenir Paul, est le type du "frère aîné", incapable de comprendre qu'on puisse faire la fête pour le retour d'un cadet. En entendant cette fête, la musique et les danses, il est réellement jeté à terre mais il s'est relevé, s'est mis à parler et est devenu le grand défenseur du cadet :

"Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?
"Qui se ferait l'accusateur de ceux que Dieu accueille ?

“Dieu justifie, qui donc condamnera ?
“Qui nous séparera de cet amour ?
“La tribulation, l’angoisse, la nudité...?
“Mais, en tout cela, nous triomphons par celui qui nous a aimés.
“Oui, j’en ai l’assurance, ni mort ni vie, ni anges ni principautés,
“ni présent ni avenir, ni hauteur ni profondeur,
“ni aucune autre créature ou puissance
“ne pourra nous séparer de l’amour de Dieu
“manifesté dans le christ Jésus, notre seigneur”. (Rom 8,31-39).

“Un homme avait deux fils” est la parabole de base de la tradition lucanienne qui s’inscrit dans le sillage de Paul et il serait souhaitable d’oublier un peu Luc diacre des apôtres pour être à l’écoute de Luc disciple de Jésus.

8 : ***l’église d’Antioche comporte deux barques et deux chefs de file***

Luc est très sensible à la situation des non juifs à Antioche et la raconte dès le départ dans l’appel des premiers disciples, comme on le voit bien en comparant Marc et Luc. La situation vécue par Luc est projetée dans la vie même de Jésus. C’est la manière habituelle des juifs de raconter leur histoire : la vie d’Abraham reproduit toute l’histoire juive, l’appel, le don de la terre promise, l’exil, le retour d’exil.
Marc décrit à peu près la situation initiale :

“Comme Jésus longeait la mer de Galilée,
“il aperçut Simon et André, son frère,
“qui jetaient l’épervier dans la mer car c’était des pêcheurs.
“Jésus leur dit: ”Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d’hommes”.
“Et aussitôt laissant leurs filets, ils le suivirent.
“Puis s’avançant un peu, il aperçoit Jacques, fils de Zébédée et Jean, son frère,
“eux aussi dans leur barque à eux en train d’arranger leurs filets.
“Aussitôt il les appelle et, laissant leur père Zébédée
“dans la barque avec les hommes à gages, ils partirent à sa suite”. (Mc 1,16 à 20)

Luc reprend ce récit à sa façon.

“Jésus se tenait sur les bords du lac de Génésareth.
“Les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets.
“Il monta dans l’une des barques, celle de Simon,
“et pria celui-ci de s’éloigner un petit peu du rivage
“et, s’asseyant, de la barque il enseignait les foules.
“Quand il eut fini de parler, il dit à Simon :
”Maintenant tu avances en mer profonde.
“Simon dit : “Maître, nous avons pêché toute une nuit et nous n’avons rien pris
“mais, sur ta parole, je lâche évidemment mes filets”.
“Et donc l’ayant fait, ils prirent une grande quantité de poissons et leurs filets se rompaient.
“Du coup, ils font signe à leurs associés qui étaient dans l’autre barque de venir à leur aide.
“Ceux-ci vinrent et on remplit les deux barques au point qu’elles s’enfonçaient.
“A cette vue, Simon Pierre tomba à genoux devant Jésus et dit :
”Eloigne-toi, Seigneur, je suis un homme pécheur”.
“La stupeur en effet l’avait saisi, lui et tous ceux qui sont avec lui

“à cause du coup de filet qu’ils venaient de faire;
“de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, les compagnons de Simon.
“Mais Jésus lui dit ; “Rassure-toi, désormais ce sont des hommes que tu prendras”.
“Alors ramenant leurs barques à terre, laissant tout, ils le suivirent”. (Lc 5,1 à 11)

8.1 : *les deux barques sont les deux communautés*
Luc reprend le vieux récit de Marc et l’adapte à la situation nouvelle. A Antioche, on connaît Jésus soit parce qu’on est dans une communauté juive, soit parce qu’on a rencontré une communauté non juive. Ce sont deux barques différentes. Historiquement parlant, Jésus n’est jamais monté dans une barque avec des non juifs mais c’est sans importance. Pour que la mission continue, il donne ses ordres et les deux barques se mettent ensemble. Des gens qui ne se connaissaient pas, sont appelés à vivre ensemble et à travailler ensemble à l’invitation de Jésus. Dans l’esprit de Jésus, on est amené à admettre les inconnus d’Antioche.
Nous nous trouvons aujourd’hui encore dans une situation similaire : quitter le rivage pour aller un peu plus loin, s’ouvrir aux autres, laisser chacun dans sa barque faire un peu ce qui lui plaît... Il n’y a pas une seule barque, un seul filet. La tentation est de croire que Jésus doit rester le même, que le Jésus d’hier doit nécessairement être le Jésus d’aujourd’hui. Ce qui est proposé, c’est une découverte commune de Jésus. Changer est toujours source d’insécurité mais cette insécurité ouvre autant à Jésus qu’aux autres, une fois qu’elle est acceptée. La vie avec Jésus est toujours une nouvelle histoire de communion et de difficultés abordées en commun et peu à peu vaincues en commun.

8.2 : *Pierre et Paul sont les deux chefs de file*
Les disciples païens d’Antioche sont dans une situation d’infériorité vis-à-vis de Jérusalem; leur défenseur, le champion de l’admission, Paul, l’est aussi par rapport à Pierre car ils n’ont jamais rencontré Jésus. Luc écrit ce récit pour mettre Pierre et Paul sur un pied d’égalité : les deux barques ne sont pas les mêmes mais elles sont l’une à côté de l’autre et non l’une au-dessus de l’autre. Pierre est le point de référence des juifs et Jésus est dans sa barque, c’est assez normal car il est incontournable, il a pris des initiatives au lendemain de l’élimination de Jésus.
Ces deux communautés ont donc deux points de référence, deux chefs de file. Pierre a vécu ce que j’appelle ‘l’expérience fondatrice” : une vie avec Jésus, la souffrance de l’élimination et l’expérience qu’en dépit de cette élimination, il leur parvient encore. Mais la référence de Luc est Paul et les actes s’inspirent de Paul, relèvent de communautés qui n’avaient pas rencontré Jésus au départ. Donc pour eux la chose la plus difficile sera d’écrire une histoire de Jérusalem qui leur soit favorable. Voilà pourquoi Luc fait dire à Pierre : “C’est pour vous d’abord que Dieu a ressuscité Jésus”, ce “vous d’abord” s’adresse aux juifs et veut dire que c’est aussi pour les non juifs. Tout ce que Pierre dit est téléguidé par l’histoire qui va suivre. Paul n’était pas là et ne peut se fonder sur les deux premières phases de l’expérience fondatrice. Leur point commun incontestable, où tous les deux sont sur le même pied, est la rencontre du ressuscité.
Paul ne peut pas prétendre connaître Jésus comme Pierre et, quand il parle de la résurrection, il est obligé d’évoquer l’expérience de Pierre : “Je vous ai transmis ce que j’ai moi-même reçu, à savoir que Jésus est mort pour nos péchés, selon les

écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois...; ensuite il est apparu à Jacques puis à tous les apôtres. Et en tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton" (I Cor 15,3 à 8). Il est le plus petit des apôtres mais apôtre tout de de même, on le voit à sa façon de se défendre, et le ressuscité devient plus important que Jésus lui-même.

9 : ***à Antioche, les disciples de Jésus reçoivent un nom nouveau*** (Aa 11,26)

Luc est toujours très bien renseigné mais, et c'est normal, il dit l'histoire telle qu'il la voit. Il ajoute ceci qui est lourd de conséquences : "C'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de "christiens". Jésus est présenté déjà selon la perspective de Luc : Jésus est Seigneur et les disciples de Jésus deviennent des "christiens", des adeptes du Christ.

9.1 : *les disciples avaient déjà reçu un nom*
Il connaît pourtant le nom donné aux premiers disciples de Jésus. Dans la mesure où ils forment un petit groupe à part, ils ont un nom. On aurait pu les appeler "les témoins de Jésus" par exemple.
Saul n'a jamais combattu les "christiens" mais "il demande des lettres pour les synagogues de Damas afin que, s'il y trouve quelques "adeptes de la voie", hommes ou femmes, il les amène enchaînés à Jérusalem" (Aa 9,2). Les disciples sont les "adeptes de la voie". Ce n'est pas un titre donné à Jésus, ce sont des disciples qui essaient de vivre comme Jésus a vécu, de marcher comme il a marché.

L'expression se trouve déjà dans Jean : "Je suis la voie..." (Jn 14,6) car c'est sa vision de Jésus. De même, les femmes au tombeau s'entendent dire :"C'est Jésus que vous cherchez ? il est ressuscité, il n'est pas ici. Mais allez dire à ses disciples qu'il vous précède en Galilée " (Mc 16,6), c'est toujours l'image de la voie. C'est une image de maître et de disciple : "Lui qui vient après moi est passé devant moi" (Jn 1,15), Jean-Baptiste marche devant et celui qui marche derrière, finira par marcher devant; cela veut dire que son disciple avait deux longueurs d'avance sur lui. Donc les gens de la voie n'étaient pas les gens du christ mais des gens qui marchent à la suite de Jésus sans nécessairement être partisans du christ, c'est-à-dire "christiens". C'est très important pour la compréhension de Jésus, de ce qu'il dit du royaume et de l'accès à ce royaume. Jésus proposait de trouver l'accès au royaume et ses disciples disent que l'accès, le chemin, c'est Jésus : "Je suis la voie, le chemin". Sans doute, il a donné des indications sur la façon de vivre, d'être, de se comporter qui mettent sur la voie à ce qu'il appelle le royaume, donc à ce qui nous dépasse. Mais il ne s'agit pas répéter ni d'imiter ce que Jésus a fait. D'ailleurs ils en étaient incapables car ils sont affrontés à des situations nouvelles. Pierre n'a jamais vu Jésus parler avec un non juif et, au nom de sa fidélité à Jésus, il va résister de toutes ses forces à l'admission des païens. Il a fallu l'intervention de l'ange. Ce fidèle compagnon a de la peine à comprendre du dedans ce Jésus qu'il ne connaissait encore que du dehors. Sa fidélité extérieure est l'obstacle à sa fidélité intérieure. Les actes montrent bien toutes les difficultés, les tensions de ces débuts.

9.2 : *Jésus reçoit un titre nouveau*
Pour Luc désormais, on ne les appelle plus “disciples du prophète de Galilée qui attendaient le royaume” mais “christiens”, partisans de Jésus-Christ. Mais par le fait même, Jésus reçoit un titre, celui de “christ”. Cette orientation vers le Seigneur, vers le christ, vient de Luc. Il ne parle jamais du fils de l’homme.
Dans l’évangile de Marc, on commence à donner des titres à Jésus quand il a du succès mais “il leur enjoignit sévèrement de ne parler de lui à personne”. Ces gens qui vont être amenés à parler de lui, doivent commencer à se taire. C’est ce qu’on appelle le “secret messianique” : se taire et cheminer à sa suite, aller jusqu’au bout de son chemin qui comprend l’élimination et alors seulement on pourra dire qui est Jésus. Ce dialogue entre Jésus et les siens les invite à partager la destinée du fils de l’homme livré aux mains des fils de l’homme, et se taire en ce qui concerne le christ et autres titres. C’est ça, le secret messianique de Marc.

Cette orientation, christ, Seigneur, autorité, apôtres etc..., a traversé l’histoire. Mais il y a toujours eu des résistances et, aujourd’hui, au bout de cette longue histoire, on doit reprendre l’orientation inverse, vers Jésus, sans commencer par dire qui il est et lui donner des titres, afin de s’engager mieux dans ce qu’on a à vivre selon sa façon de vivre. C’est vraiment une mutation à laquelle nous sommes confrontés.

10: ***le culte chrétien naît à Antioche*** (Aa 13,1-2)

A Antioche, la tradition chrétienne devient une liturgie.

> *”Il y avait dans l’église établie à Antioche des prophètes et des docteurs :*
> *“Barnabé, Siméon appelé Niger, Lucius de Cyrène,*
> *“Manaën, ami d’enfance d’Hérode le tétrarque et Saul.*
> *“Or un jour tandis qu’ils célébraient le culte du Seigneur et jeûnaient”.*

Pierre et les premières générations de disciples n’ont jamais célébré le culte du Seigneur : ils attendaient qu’il vienne et n’avaient aucun besoin d’un culte ou d’une liturgie.

A Antioche, ils célèbrent le culte du Seigneur. Ce culte naît avant ceux qui deviendront les prêtres, choisis pour célébrer et décider qui est admis ou non, ce n’est pas encore un autel. Grâce au récit d’Emmaüs, on sait ce qu’est cette célébration, c’est le discernement d’une présence de Jésus liée au cheminement même des disciples. Luc n’a pas besoin d’en dire plus. L’histoire de Cléophas est étrangère aux Onze car elle est propre aux communautés d’Antioche. Pierre l’a connue mais il n’est pas venu célébrer avec eux car cette célébration est une révolution pour ceux qui attendaient la venue de Jésus et qui l’attendent toujours.

En note, la bible de Jérusalem écrit :”L’usage de ce terme assimile les prières communes des chrétiens au culte sacrificiel de l’ancienne loi”, c’est dire qu’on ne sait pas bien ce qu’est ce culte du Seigneur.

11 : ***la première mission part d'Antioche*** (Aa 13,3 à 14,28)

Le culte, la table eucharistique du Seigneur, est le point de départ et le point d'arrivée, tout le monde y va, il n'y a pas d'exclus. A partir de ce culte, il y aura une première mission : "Mettez-moi à part Barnabé et Saul en vue de l'oeuvre à laquelle je les ai appelés". L'oeuvre commence, l'expérience missionnaire de Paul et Barnabé, Paul étant encore un parmi d'autres. Ce n'est pas le prolongement de ce qui a été mais c'est une création. Ce mouvement missionnaire est le fruit d'une nouvelle expérience de Jésus :"Ils leur imposèrent les mains et les laissèrent à leur mission". La troisième partie des actes raconte cette expérience.

11.1 : *Elymas leur fait opposition* (13, 4-12)
Tout de suite, ils éprouvent des difficultés avec des juifs car ils ne sont plus comme eux. C'est la première scène avec le magicien juif Elymas qui devient aveugle : "Etre rempli de toutes les astuces et de toutes les scélératesses, fils du diable...tu vas devenir aveugle et pour un temps tu ne verras plus le soleil" .

11.2 : *Paul s'adresse aux juifs* (13, 13-43)
Paul commence le grand dialogue avec les juifs. C'est l'expérience d'Antioche de Pisidie. Il montre que les écritures parlent de Jésus et relit le passé juif en fonction de Jésus. Puis il essaie de parler de Jésus à tous ces frères et soeurs juifs pour leur donner envie de le connaître.
11.3 : *les juifs sont rejetés* (13, 44-52)
"Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour entendre la parole de Dieu. A la vue de cette foule, les juifs furent emplis de jalousie..." , et Paul perd toute patience :"Puisque vous la repoussez et que vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les païens".
Cela n'a pas dû se passer ainsi, en huit jours. Mais lorsque Luc écrit, la rupture est consommée depuis longtemps et le récit montre comment Luc la voit. On sent que c'est assez radical et reflète assez bien leur situation en face de ces gens qui ne partagent pas leurs convictions. Les communautés de non juifs vont se heurter à une présence juive. Ils ont essayé d'entrer en dialogue avec eux mais ce dialogue a été dans l'ensemble plutôt décevant. Très vite, la destruction de Jérusalem s'y est opposée car elle désoriente très fort Israël qui va être tenté, vu la menace, de s'accrocher à son passé. C'est une réaction humaine. Pour dialoguer, il aurait fallu énormément de patience de la part des jeunes disciples de Jésus, être tolérant et accepter que l'autre puisse être différent. C'est toujours difficile d'entrer dans un dialogue. La tentation est de couper les ponts et de continuer tout seul. C'est un peu ce que les apôtres ont fait.

11.4 : *on se tourne vers les païens* (14,1-28)
Puisque le dialogue avec les juifs semble difficile et même impossible d'après la rédaction, il faudra s'intéresser aux autres traditions et cultures. Dans la scène suivante, ils sont à Iconium, parmi des grecs, des gens qui croient en Zeus, en Mercure.
Dès qu'on sort du milieu juif, on se trouve devant l'extraordinaire et Paul guérit un impotent de naissance :" A la vue de ce que Paul venait de faire, la foule s'écria en lycaonien : "Les dieux, sous forme humaine, sont descendus parmi nous". Un tel langage n'est nullement juif. Paul et Barnabé ne sont plus des prophètes. Barnabé devait être un homme assez fort avec une belle barbe, puisqu'on le prend pour Zeus.

Paul devait être plus petit, moins impressionnant mais c'est lui qui parle car on le prend pour Mercure, le messager des dieux. Évidemment Paul et Barnabé font savoir qu'ils ne sont ni Zeus ni Mercure. Tout cela montre que le dialogue avec la culture grecque commence tout de suite dans la mesure où on désespère du dialogue avec les juifs.

12 : ***Jérusalem pose des conditions à l'admission des païens*** (Aa 15,1-35)

La mission auprès des païens provoque une controverse avec Jérusalem, incontestablement historique, même si elle ne s'est pas passée telle que la décrit Luc. Les difficultés ne proviennent pas de Pierre et des gens qui sont autour de lui car les Galiléens sont de moins en moins nombreux. L'opposition vient plutôt d'un autre groupe qui a choisi la famille de Jésus : Jacques, puis Cléophas, un cousin de Jésus. Cette dynastie va durer jusqu'en l'an 135-150. Ces gens "intervinrent pour déclarer qu'il fallait circoncire les païens et leur enjoindre d'observer la loi". Luc va faire parler Pierre, lui qui a admis un païen. Pierre donne les arguments de Paul :"Dieu m'a choisi pour que les païens entendent la parole de Dieu... Pourquoi donc maintenant tentez-vous Dieu en voulant leur imposer un joug que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons eu la force de porter ?".

12.1 : *la circoncision doit-elle être imposée aux païens ?*

Jacques est une colonne de l'église selon Paul : "Jacques, Céphas et Jean, ces notables, ces colonnes, nous tendirent la main à moi et à Barnabé" (Gal 2,9), c'est du solide. Il est le porte-parole des "gens du parti des Pharisiens qui étaient devenus croyants" et la controverse porte sur deux points : la circoncision et la loi.
La circoncision est le signe qu'on appartient au peuple de Dieu. Elle n'est pas qu'un signe physique car, sans elle, on ne peut pas être sauvé. C'est l'équivalent du baptême. On peut donc bien comprendre cette controverse en la traduisant au 20 ème siècle : renoncer à la circoncision relativisait la religion. Paul a bien compris qu'elle ne suffit pas pour devenir fils de Dieu :"La foi d'Abraham lui fut comptée comme justice... Ainsi devint-il le père de tous ceux qui croiraient sans avoir la circoncision et des circoncis qui ne se contentent pas d'être circoncis mais marchent sur les traces de la foi qu'avant la circoncision eut notre père Abraham" (Rom 4,9-12).

12.2 : *la loi est-elle valable pour les païens ?*

La loi est la colonne vertébrale de la religion juive. Jacques accepte de dispenser les non juifs de rites, de prières, de la participation aux pèlerinages à Jérusalem mais non de la loi. Pour Matthieu, Jésus était attaché à la loi : "N'allez pas croire que je sois venu abolir le loi et les prophètes" (Mt 5,17). Jésus ne méprisait pas la loi mais il ne l'absolutise plus. Paul, fidèle partisan de la loi, jaloux de la religion de ses pères au point de persécuter les disciples de Jésus justement parce qu'ils relativisent la loi, accepte d'en dispenser les païens. Aussi Matthieu ajoute à son adresse :"Celui qui violera l'un de ses moindres préceptes et l'enseignera aux autres, sera tenu pour le moindre dans le royaume". Ce problème a divisé les premières communautés.

12.3 : *la place des dogmes et des rites religieux*

Pour bien comprendre le problème posé, au lieu de loi, il faut mettre dogme et à la place de circoncision, baptême. On trouve encore aujourd'hui des partisans de Jacques et d'autres, de Paul. Cette controverse est normale et les actes peuvent nous éclairer. On a le droit d'être attaché à des rites, à une liturgie, à des sacrements et à beaucoup d'autres choses. Mais l'essentiel, est-ce la liturgie, le dogme, ou bien Jésus seul ? Jésus n'est à l'origine ni des dogmes ni des sacrements. Il n'a pas institué le baptême, même si le ressuscité dit : "Allez, baptisez toutes les nations" (Mt 28,19) car doit-on rendre Jésus responsable de ce que dit le ressuscité ? Jésus n'a pas institué l'eucharistie mais le mystère de sa présence et la manière dont il nous parvient fait que nous le célébrons. Il est donc à l'origine de la célébration mais il n'a rien institué. C'est nous qui célébrons. Évidemment lorsqu'on a un culte du Seigneur, des disciples qui régulièrement font silence entre eux pour être présents à leur Seigneur qui se rend présent à eux, c'est la condition sine qua non pour qu'une célébration naisse de cette attitude, de cette vie de foi. Ensuite comment célébrer, qui doit célébrer etc..., c'est nos affaires à nous. Il n'y a pas de sacerdoce dans le nouveau testament. Le sacerdoce est un mode de célébration, de gouvernement et d'organisation. Ce mode naît au cours du deuxième siècle. C'est à nous de savoir si on le maintient ou si on ne le maintient pas. Le service sacerdotal garde toute sa valeur, à condition qu'on l'accepte dans sa relativité et non comme quelque chose de sacré. Le sacerdoce des femmes n'a rien à voir avec Jésus, c'est notre affaire à nous. Mais on peut être à peu près sûr qu'il n'a pas d'objection à priori. S'il a envoyé deux par deux des hommes, c'est parce qu'il était extrêmement difficile d'envoyer deux par deux des femmes en ce temps-là. Il ne faut pas chercher ailleurs.

12.4 : *les païens ne sont pas des juifs*
La controverse se conclue par un certain modus vivendi :"L'esprit saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas vous imposer d'autres charges que celles-ci qui sont indispensables : vous abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de l'impudicité". Pour les disciples d'Antioche devenus par la suite disciples de Paul, la première grande victoire est de faire admettre l'admission des non juifs, et la deuxième, d'éviter une déchirure entre disciples, les uns favorables à l'admission, les autres défavorables à l'admission. Ils vont accepter que les uns soient plus sévères que les autres.

D) Le cycle de Paul (Aa 9,1-31 et 15,36 à la fin)

13 : ***la vocation de Paul*** (Aa 9,1-31)

Les apôtres résident à Jérusalem et la mission s'organise à partir d'eux par l'intermédiaire des diacres. Alors vient l'apôtre des apôtres : Paul. Pour Luc, Paul est d'emblée mis au rang des apôtres.
Paul n'a pas connu Jésus et son témoignage n'est pas de raconter la vie avec Jésus, l'épreuve de l'élimination et l'inouï. L'expérience fondatrice inclue l'expérience de l'inouï mais ne se réduit pas à elle. Désormais tout repose sur l'extraordinaire de la résurrection. On quitte l'expérience pour s'appuyer uniquement sur la résurrection,

d'où le besoin de savoir si elle est historique, physique, démontrable, sinon tout le témoignage peut s'écrouler : "Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine" (I Cor 15,17).
L'objectif principal des actes est que Paul ne soit pas inférieur à Pierre, que la communauté d'Antioche ne soit pas inférieure à la première communauté. Il fallait trouver des arguments valables : si Paul n'a pas connu Jésus, il a vu le Seigneur ressuscité sur le chemin de Damas et bien mieux que Pierre. Or pour faire partie du collège apostolique, il faut "devenir témoin de la résurrection" (Aa 1,22). "Alors Barnabé le prit avec lui, l'amena aux apôtres et leur raconta comment, sur le chemin, il avait vu le Seigneur".

14 : ***les missions de Paul*** (Aa 15,36 à 28,31)

Paul, lui qui n'était pas là au départ, qui n'était qu'un parmi d'autres à Antioche, devient vraiment la figure principale. Probablement les gens qui rencontraient Paul devaient s'en souvenir car c'était un homme assez extraordinaire. C'est sûr et certain que sa personnalité a enflammé ses disciples.

14.1 : *Paul et Barnabé se séparent* (Aa 15,36-40)

La première chose que raconte Luc est la séparation avec Barnabé. Barnabé est toujours là quand ça ne va pas, quand il y a des tensions, des difficultés à s'entendre. Son nom signifie "un homme de consolation". Quand la situation est désespérée, avec Barnabé, il y a toujours une solution et ça console tout le monde. Mais avec Paul, ça ne va plus : "On s'échauffa et on finit par se séparer". Paul fit le choix de Silas et Barnabé prit Marc avec lui. C'est probablement par Barnabé qu'on aura l'évangile de Marc. On peut se demander si la raison profonde de cette dissension ne serait pas que, pour la tradition de Marc, Jésus est le fils de l'homme. Pour Paul, Jésus est le christ, tel qu'il le voit lui.
Paul s'adjoint ensuite Timothée (Aa 16,1) et plus tard Tite. Ce sont nos premiers évêques, successeurs des apôtres.

14.2 : *Paul veut "démontrer que celui-ci est bien le christ"*

Paul va essayer de persuader ses coreligionnaires juifs que le christ est Jésus.

"Trois sabbats de suite, il discuta avec eux d'après les écritures.

"Il leur expliquait, établissant que le christ devait souffrir et ressusciter des morts et que, disait-il,

"lui est le christ, Jésus que je vous annonce" (Aa 17,3).

A Corinthe, "Paul se consacrait à la parole, témoignant aux juifs que le christ est Jésus" (Aa 18,5).
Le christ, c'est Jésus, celui que je vous annonce. Paul dit bien que le christ, c'est Jésus mais il ne dit pas que Jésus est le christ. Il insiste chaque fois que le christ est Jésus et non pas que Jésus est le christ.
La nouveauté, c'est la rencontre de Jésus, nouveauté radicale. Pour essayer de gagner les juifs à Jésus, Paul part de ce qu'ils ont en commun, toute leur histoire dans laquelle on parle d'un christ qu'on attend. Pour Paul, ce christ, c'est Jésus. Le reconnaître est sans doute difficile car Jésus est la surprise, il désoriente, c'est vraiment trop nouveau, mais il n'est pas tout à fait de l'inattendu, on avait des indices, on devinait quelque chose. Cette attente, ce que l'on commençait déjà à dire, tout cela, c'est lui. Il voulait leur faire comprendre qu'il faut oublier tout ce qu'on a dit pour le rencontrer : le christ, c'est Jésus.

14.3 : *le but de Paul est de permettre la relation à Jésus*
Paul, dans son effort de dialogue, n'affirme pas que Jésus est le Christ mais il dit que le christ est Jésus, afin de rendre possible la relation avec Jésus. Apparemment, au niveau de l'histoire, Jésus a perdu et, pour un juif, que le champion de Dieu, le christ, puisse perdre est inadmissible. Jésus a accepté de perdre : "Le fils de l'homme est entre les mains des fils d'homme" (Mc 9,31).
Paul pensait qu'il suffirait de parler de Jésus, de raconter sa vie, pour que les juifs le reconnaissent. Or il constate que non. Alors, pour faciliter la rencontre, il relit tout le passé de son histoire juive et cite les textes qu'il a en commun avec ses interlocuteurs et qui seraient susceptibles de les aider à se rapprocher de Jésus et à le reconnaître. Il se sert du mot "christ" pour faire un lien entre Jésus et la tradition juive et il se sert des textes, parole de Dieu, pour aider à comprendre qui est Jésus. Pour lui, l'important, c'est Jésus et pas du tout qu'il soit un christ. Il estime sûrement que christ convient mieux que fils de l'homme ou serviteur. Le mot christ lui semble plus dense, plus riche car il est de la tradition d'Isaïe (ceux qui attendent toujours le messie) et non d'Ezéchiel ou de Jérémie. L'important était de renouer avec Jésus.

14.4 : *après Paul, on a fait de Jésus, le Christ décrit par les écritures*
Après Paul, on va dire exactement l'inverse : Jésus est le Christ. C'est l'origine d'une malheureuse aventure christologique. Les païens avaient une certaine connaissance de Jésus mais ce Jésus manquait un peu d'envergure : "De Nazareth, que peut-il sortir de bon ?" (Jn 1,46). Devant la précarité de Jésus, on comprend qu'ils ont eu des réticences. "Le verbe, précarité est devenu" fait peur et, devant la peur de reconnaître Jésus en précarité, on finira par le voir Dieu éternel, consubstantiel au Père. C'est une erreur fondamentale et on fait dire à Paul que Jésus est le Christ et non pas, comme lui le disait, que le christ, c'est Jésus.

Un peu déçu et surtout dans l'ignorance de la rencontre de Jésus, pour étoffer un Jésus un peu maigre puisqu'on le connaît à peine, on va lui donner des costumes christologiques et on va se précipiter sur tous les textes qui parlent du christ pour connaître Jésus.
Cette façon de faire se trouve dès le récit des disciples d'Emmaüs : "Commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur interpréta dans les écritures tout ce qui le concernait" (Lc 24,27). Comprendre Jésus à partir de textes est insuffisant si on se fie aux textes uniquement parce qu'ils sont parole de Dieu. S'il y a correspondance entre ce qui est écrit et Jésus qu'on connaît par ailleurs, les textes peuvent aider. Ainsi : "Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré" (Ps 2,7), on peut le comprendre de Jésus. Mais attribuer à Jésus : "Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tous tes ennemis sous tes pieds" (Ps 110), ça ne va plus. A Nazareth, selon Luc, Jésus lit un passage de l'écriture et ajoute : "Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'écriture" (Lc 4,21). Jésus a fait ce que décrit Isaïe : il est une bonne nouvelle qui réjouit les pauvres, il donne courage à des gens qui se sentent emprisonnés et la possibilité aux paralytiques de marcher. Ce passage de l'écriture dit donc tout à fait Jésus.

Il faut bien voir la différence et partir, non des textes, mais de Jésus. Autrement nous avons un Jésus avec des manteaux, des tiares, des mitres, des mules... Il faut commencer par un grand nettoyage car c'est nos peurs qui font que nous habillons nos relations, c'est nos faiblesses qui font que nous voulons toujours que l'autre soit

fort pour nous protéger. Ces interprétations ont commencé bien après Jésus. C'était sans doute inévitable. Ils avaient vécu avec Jésus et au moment où il leur parvient encore, ils se disent que, si on n'est pas parvenu à l'éliminer, il va venir, donc il vient. Alors la tentation sera de croire que, la deuxième fois, il sera tellement fort, un sauveur pour tout le monde :"Alors on verra le fils de l'homme venir avec grande puissance et gloire" (Mc 13, 26).

Après Paul, Luc,Timothée,Tite et d'autres poursuivront son oeuvre. Ils ont pris conscience que l'histoire allait être longue et qu'une organisation était impérative pour les générations à venir. Luc écrit pour Théophile. Théophile, c'est "Aimé de Dieu", le terme employé par l'ange et Marie en sera bouleversée. Donc tout lecteur est, même sans le savoir, un Théophile, un être qui est regardé avec bienveillance et qui en prend peu à peu conscience. Luc est au service de ce Théophile et "il s'informe soigneusement de tout, depuis les origines" (Lc 1,3) car, si l'on coupe les ponts par rapport à Jésus, tout ce qui a été gagné concernant le mystère de Dieu et de l'être humain, tel que Jésus l'a vécu, risque de se dissoudre. Luc ne veut pas priver les êtres humains de cet approfondissement. C'est vraiment son optique en écrivant.

II- Le DESSEIN de Luc

1- garder vivant le souvenir de Jésus,
2- admettre les païens.

A) Garder vivant le souvenir de Jésus

La rencontre de Jésus a étonné quelques pêcheurs du bord du lac. Ils l'ont suivi jusqu'à son élimination qui aurait dû être la fin de cette aventure. Or ils font l'expérience que ce vécu ne peut pas mourir. Ils ont tenté d'expliquer leur espérance et attendent sa venue. C'est l'expérience fondatrice.
L'histoire de Jésus et des siens a cette particularité unique dans l'histoire de se dérouler en trois phases.

La première phase, c'est une vie avec Jésus, quelques jours pour certains, quelques semaines pour d'autres, deux à trois ans pour les premiers, vécus dans l'émerveillement et la stupéfaction de le voir susciter la vie autour de lui. Ils accèdent à quelque chose qui était bien en eux mais à l'état un peu léthargique.

Cette aventure est à peine amorcée lorsque certains estiment qu'on ne peut pas la laisser continuer et qu'il faut éliminer Jésus; à peine née, elle est tuée dans l'oeuf et normalement n'a pas de lendemain.

Or il y a une troisième phase, ce que j'appelle l'expérience de l'inouï mais on pourrait utiliser des mots qui sont venus plus tard. Le terme même de ressuscité va surgir au sein de la relation de Jésus avec les siens mais pas tout de suite. Certains disciples qui avaient assisté à l'élimination de Jésus, vivent quelque chose : il leur parvient encore. Ils ne savent pas le dire, parce qu'ils n'ont pas de mots pour le dire

et chacun le vit à sa façon. Certains l'ont vécu de façon très prononcée, par exemple Marie-Madeleine, Pierre, Jacques le frère de Jésus et un certain Cléophas; ces gens peuvent en parler de façon plus explicite. Pour d'autres, c'est plus ténu et ils savent moins bien en parler. Mais enfin il y a quelque chose qui est en train de leur arriver et quand ils racontent entre eux ce qui leur arrive, tantôt de manière tout à fait individuelle, tantôt de façon un peu communautaire, ça prend sens mais ils n'ont pas les mots pour le dire. Donc ils cherchent des mots même si c'est mal dit. C'est le propre de l'être humain : la parole est ce qui permet à quelqu'un de prendre conscience de lui-même et en même temps de se faire comprendre.

1 : ***des Galiléens rencontrent Jésus***

La situation initiale, vécue à Capharnaüm, a permis à quelques Galiléens de rencontrer Jésus et, en même temps, d'être renvoyés à eux-mêmes. Jésus, quelle que soit sa singularité, n'étonne pas parce qu'il est extraordinaire mais parce qu'il éveille à eux-mêmes tous ces gens au milieu de qui il est. Il est peut-être extraordinaire mais cela ne le dissocie pas, ne le sépare pas des autres.
C'est une présence de ce type, c'est ce Jésus qui a étonné Capharnaüm car c'est une présence qui éveille. Voilà ce qui les a étonnés et qui a fait qu'ils y ont adhéré.
Or cette situation vitale, car c'est une façon de vivre, était vraiment la situation initiale. Tout le monde attendait le christ à cette époque-là, Jésus lui-même, et voilà qu'on rencontre Jésus.
Plus tard, pour parler un peu vite, Paul dira que, puisqu'on n'attendait pas Jésus mais le christ, le christ est Jésus et, après Paul, on affirmera que Jésus est le christ. C'est ce qu'on a dit et cela a eu énormément de succès. Mais aujourd'hui on voit que c'est un peu précipité.
Cela doit nous faire prendre conscience que l'être humain est appelé à vivre avec d'autres, notre éveil est une communion, c'est une expérience de communion. Nous avons à être à la recherche de la présence la plus dense possible au sein de laquelle on puisse vraiment avoir la chance, ou la grâce, de devenir soi-même.

1.1 : *Jésus étonne car son enseignement est nouveau*

A Capharnaüm, on s'interroge à son sujet à cause de l'effet qu'il produit : au milieu de ses contemporains, par le fait qu'il soit là, des gens se sentent concernés par lui d'emblée. Ces gens simples, sans instruction pour la plupart, prennent conscience d'eux-mêmes. Jusque-là, ils étaient comme tout le monde, concernés par leur propre histoire, concernés par Israël, concernés par ce que les scribes disent tous les sabbats. Maintenant parce qu'ils rencontrent Jésus, ils se rendent compte qu'au fond ce qu'on disait ne les concernait pas. Alors ils disent: "Voilà un enseignement nouveau, donné d'autorité" (Mc 1,27), quelqu'un qui ne parle pas comme les scribes. Cela veut dire que lorsqu'un scribe parle, ça ne leur dit pas grand-chose mais quand Jésus parle, c'est autre chose.
Or Jésus n'enseigne pas: il parle et ça frappe les gens. C'est Marc qui va introduire le mot car, 40 ans après, tout est devenu un petit enseignement. Ce n'est pas faux mais il y a déjà là une orientation car on peut transmettre un enseignement mais parler comme Jésus, c'est difficile, peut-être impossible. Il se met à leur parler et ils sont étonnés par ce qu'il dit. Donc quand ils l'entendent, ils sont touchés eux-mêmes car il parle pour dire quelque chose. Le mot utilisé est très intéressant : "Il parle en homme qui a autorité". Or ils savent très bien que les gens qui ont autorité pour

parler, ce sont les scribes. Donc lorsque Jésus se présente, les scribes apparaissent sous un autre jour : ils parlent mais ils ne disent rien.
On a donc deux autorités de type très différent. Il y a une autorité établie qui, du fait de la présence de Jésus, semble dire des choses qui ne disent pas grand-chose et Jésus qui fait prendre conscience de qui on est, de ce qu'on est en train de vivre ou au moins de s'interroger. A ce moment-là, on a à faire à une autre autorité car il dit vrai. Ce sont deux mondes extrêmement différents. Et ça, les gens simples, sans philosophie, sans théologie, le constatent. L'autorité dans le cas de Jésus est une autorité perceptible, expérimentale. Les gens qui l'entendent, discernent eux-mêmes que cet être parle avec pertinence et que, dans ce qu'il dit, il y a du vrai, justement parce que ça leur dit quelque chose et que ça les fait vivre.

1.2 : *des Galiléens s'attachent à Jésus*
C'est pour cela qu'ils s'attachent à lui. L'origine de l'attachement à Jésus est due à une présence, une parole qui fait que les gens se découvrent, s'étonnent d'eux-mêmes, adviennent à l'existence. Cela s'est fait avant même de savoir qui était Jésus. Simplement ils prennent conscience de choses dont ils n'avaient pas idée hors de cette présence. Ce qui leur permet de discerner que sa parole sonne vrai, ce n'est ni leurs études, ils n'en ont pas faites, ni les prophètes, ils les ignorent pour l'essentiel, du moins les gens de Capharnaüm car ce sera différent pour des gens comme Nicodème. Ce qui leur permet d'entendre, c'est cela même qu'ils sont. Cela ne vient pas de lui tout seul, isolé d'eux, c'est ce qu'ils sont aussi mais cela ne naît en eux que quand il est là.
Quand Jésus remercie son abba, il ne dit pas : "Père je te remercie de m'avoir envoyé au milieu d'eux, ils sont vraiment heureux et contents", il dit :"Je te bénis d'avoir révélé cela aux tout petits" (Mt 11,25). Ensemble, ils font la découverte de quelque chose qui leur est commun, qui maintenant advient à l'existence et qui était comme en état premier. Eux aussi en étaient sûrement étonnés. Ils n'ont pas l'impression de quelque chose qui vient de l'extérieur, comme la pluie ou un esprit saint. C'était comme éteint en eux, enfoui en eux, ils n'en avaient pas vraiment conscience et ils ont l'impression que c'est quand même là, c'est bien eux-mêmes. Quand Jésus est là, à l'écoute de ce qu'il dit, sous l'effet de sa présence, ils s'éveillent à eux-mêmes. Cet éveil les plonge dans l'étonnement et les fait s'interroger à la fois et indissociablement sur lui qui éveille et sur eux qui sont éveillés.
Avant de rencontrer Jésus, ces êtres étaient menés plus qu'ils ne marchaient et ils voient un être qui marche. Leur vie leur était beaucoup plus imposée qu'ils ne la vivaient eux-mêmes. Des pêcheurs du bord du lac, sous l'effet de ce dynamisme, deviennent eux-mêmes, quittent leurs villages, vont à Jérusalem. Ils ne l'auraient jamais fait sans cette rencontre de Jésus. Ils auraient simplement continué à aller à la pêche.

1.3 : *suivre Jésus conduit à un certain désencombrement*
Cela ne supprime pas la singularité de Jésus mais on ne peut pas le dissocier de l'aventure qu'il vit avec les siens. Marc montrera que cet éveil n'est pas possible sans un fantastique désencombrement. Il insiste énormément là-dessus parce que cette présence de Jésus a ce pouvoir d'exorciser, de débarrasser de ce qui empêche d'être soi. La présence de Jésus et ses paroles ont sur l'auditoire un effet de libération. Au contact de Jésus, les gens se sentent comme décoincés, délivrés de leurs peurs et de leurs craintes, au moins pendant un temps. Tant de choses les

paralysaient. C'est vraiment comme si la présence de Jésus leur disait qu'ils peuvent devenir eux-mêmes, comme s'ils étaient rendus à eux-mêmes et paradoxalement encore au début de leur existence. Ce n'est pas comme un bain : on est sale et il nous lave. C'est quelque chose qui est en train de naître au contact de cette présence et du fait de cette présence.
Marc utilise un vocabulaire tout à fait particulier. Ce n'est pas un vocabulaire moderne mais de nouveau ce ne sont pas les mots qui importent mais bien ce que suggèrent les mots. Au contact de Jésus, les gens se rendent compte qu'ils sont comme possédés et que, grâce à lui, il y a une dépossession :"On lui amenait tous les malades et les possédés" (Mc 1,32). Donc le devenir soi est en parallèle avec une dépossession et une libération de leurs entraves, de leurs liens. Le plus bel exemple est cet homme dans les tombeaux, qui s'entaille lui-même, une autodestruction du fait d'une incapacité de lien. Cet exemple est vraiment extrême. Il a une force terrible :"Personne ne pouvait plus le lier, même avec des chaînes" (Mc 5,3), il casse tout. Toute sa vie, c'est s'auto-détruire. En présence de Jésus, même cet être-là est libéré. Pour le faire comprendre, Marc précipite deux mille cochons dans la mer. Devenir soi, c'est un tel bouleversement.
Toute libération commence par une dépossession. Quand on ignore ses propres démons, on est très sévère pour les démons des autres. Dans la mesure où on commence à les découvrir, c'est étonnant comme on devient tolérant et compréhensif pour les démons des autres parce qu'on voit à ce moment-là que les êtres humains sont bien plus victimes que coupables. C'est une conviction intime de Jésus. Cette possession et cette dépossession qui suit peuvent se situer à des degrés différents. Le seul démon qui possède Nicodème, c'est sa théologie. Dire que la théologie est démoniaque, ça ne gêne pas Marc car les seuls qui proclament Jésus fils de Dieu, ce sont les démons "mais Jésus les empêchait de parler, parce qu'ils savaient qui il était" (Mc 1,34).
Selon l'évangile de Marc, c'est seulement une fois la dépossession opérée que l'accès à soi devient possible et seulement alors que Jésus peut être reconnu. Sans cette délivrance, sans cette dépossession, sans cette libération, il est impossible d'être simplement soi-même. Mais lorsqu'on est un petit peu libéré, à ce moment-là, l'être qu'on devient est capable de reconnaître celui en contact et avec qui on se trouve. Alors l'étonnement, la stupéfaction portent à la fois sur la découverte de soi et sur celui qui a rendu possible cette découverte. Cet étonnement porte sur soi et sur Jésus indissociablement, même si on ne se confond pas avec Jésus. Il y a là deux mouvements qui vont toujours de pair. Donc le fait que l'étonnement porte à la fois sur Jésus et sur soi, dégage une mystérieuse correspondance entre Jésus advenant et parlant au milieu d'eux et ceux et celles qui, à l'écoute de cette parole, sous l'effet de cette présence, s'éveillent à eux-mêmes.

En le voyant et en l'entendant, on se découvre soi-même dans un appel à être qui pousse à devenir disciple de celui qui éveille, de celui qui délivre. Donc il importe souverainement de ne jamais considérer Jésus indépendamment du devenir qu'il suscite autour de lui. Sinon on va avoir un être d'exception, un dieu tombé des cieux. Je ne nie pas l'éveilleur, au contraire et je suis même extrêmement désireux de mieux connaître cet être qui éveille mais je ne veux pas ou je ne veux plus d'un être d'exception. Jésus n'est pas de l'exception, de l'extraordinaire. Je me méfie des dieux tombés du ciel, de l'extraordinaire, de l'exceptionnel. Par contre, lorsque, dans ma rencontre, je me sens éveillé à moi-même, je désire aller plus loin, je veux essayer de me laisser éveiller à fond, je veux donc connaître celui qui m'éveille ainsi

à moi-même et le connaître le mieux possible. Mais alors je ne veux plus de quelqu'un qui m'étonnerait simplement : c'est extraordinaire, c'est étonnant. L'extraordinaire peut à un moment donné éveiller, faire prendre conscience mais s'en tenir à ça bloque parce qu'on est seulement spectateur.

2 : J***ésus est rapidement éliminé***

Les Galiléens assistent à une aventure d'une telle qualité qu'elle ne semble pas menacée de mort. C'est un avenir commun, à lui et à eux : l'être humain a une dimension éternelle en Jésus. Pendant trois ou quatre ans, Jésus se trouve au milieu d'eux à Capharnaüm, c'est une voix, une présence. Ils sont suscités à eux-mêmes; grâce à lui, ils commencent à vivre, même si ça leur paraît impossible car, avec lui, l'impossible est comme paradoxalement possible.
Or cette vie, à peine née, semble tuée dans l'oeuf du fait qu'on le leur enlève. Les responsables du peuple se sont inquiétés de cet avènement et, pour la gloire de Dieu, l'ont tué : "Vous ne voyez pas qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple" (Jn 11,50).
Jésus avait envie de rester avec les siens et non de les quitter; il a beaucoup souffert de voir que ce projet se révélait peu à peu impossible en raison des responsables religieux qui estimaient que Jésus était dangereux et qu'il ne fallait pas tolérer trop longtemps cette présence. Il n'a pas envie de partir ni eux, envie qu'il parte. Son élimination ne dépend ni de Jésus ni des siens, c'est une volonté étrangère à leur relation et c'est très important sinon on dira qu'il veut mourir pour nous; cela est sacerdotal et ultérieur.
Jésus ne veut qu'une chose : être présent le plus possible. Mais si tel qu'il est, il gêne, il acceptera d'être éliminé car il ne peut pas être autre que lui-même. C'est tout. Il ne veut pas mourir mais il ne peut pas, par fidélité, être autre que lui-même. Il a donc essayé de préparer ses disciples.

3 : ***Jésus leur parvient encore :*** "il vient", "Maran atha"

Jésus est finalement éliminé. Après cette épreuve redoutable, à leur grand étonnement, ils font l'expérience que l'élimination est en train d'échouer; la mort n'a pas le dernier mot avec Jésus, la mort n'a pas prise sur lui ni sur ce vécu en commun; en dépit de son élimination, il leur parvient. C'est leur témoignage, avec des mots, car comment dire cet impossible ? Les textes qui nous sont restés permettent d'entrevoir quelque chose. Ils en ont parlé très vite après son élimination, alors que normalement tout devait être fini. Ils sont étonnés, se demandent ce qui leur arrive et essaient de le dire. Mais les mots qu'ils ont utilisés, il fallait bien qu'ils en utilisent, tous ces mots sont inadéquats. Toute parole concernant Jésus sera toujours inadéquate mais on peut la garder tant que ça aide.
3.1 : *le premier mot pour dire leur expérience : "Il vient"*
Donc, ils ont cherché les mots pour dire leur aventure et le premier mot qu'ils ont trouvé n'est pas ressuscité ni résurrection mais "il vient". Il a été éliminé, il parvient encore, donc "il vient". Ils ne peuvent pas dire qu'il est là car ce serait trop dire et, par fidélité à ce qu'ils vivent, ils ne le disent pas. Alors ils ont ce mot merveilleux qu'on a gardé en galiléen : "Maran atha" (I Cor 16,22). C'est le mot qui naît de leur

expérience, c'est leur façon de parler : il a commencé de venir en vivant avec eux, tout ça a été tué dans l'oeuf mais ça continue et il viendra jusqu'au bout.

a) ils voient que l'élimination a échoué et disent : "Il vient"
Ce mot est prodigieusement éloquent :"Il vient", ils le constatent, ils le vivent, ils ne savent pas l'expliquer, c'est au-delà de tous les mots. Ils ne peuvent en douter comme ils ne mettent pas en question le fait qu'il a été éliminé. Ils constatent qu'en dépit de cette élimination, il leur parvient encore. Ils commencent par dire que l'élimination a échoué: cette vie à peine commencée demeure en dépit de toutes les forces de destruction. Puis ils en arrivent à dire que ce n'est qu'un début : tout ça est appelé à être et est promis à un avenir. Les autorités leur demandent de se taire et on les met en prison. Les actes montrent que tout ce qu'ils étaient en train de vivre représentait une menace pour l'ordre établi. Mais ils répondent :"Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu" (Aa 4,20).
De toute façon, ce mot est inadéquat car le mot existait avant puisqu'ils attendaient un christ ou un fils de l'homme. Les mots sont indispensables, ils nous aident à vivre ce qu'on a à vivre mais, si on s'attache à ce qu'on dit, les concepts empêchent de vivre car c'est reposant d'avoir des mots et donc des références. Aujourd'hui, on pourrait s'en tenir à tout ce qu'on a dit de Jésus et on constate qu'on est amené à tout remettre en question car c'est une relation vécue. Ce qu'on nous a appris quand nous étions petits, nous fait vivre pendant longtemps, fait corps avec nous-mêmes; l'arracher fait mal mais c'est absolument nécessaire pour continuer à vivre et se libérer d'appuis devenus avec le temps du béton.

b) ils ont utilisé d'autres images
Marc emploie une autre image : "Quand la branche du figuier devient tendre et que poussent des feuilles..." (Mc 13,28), il est à l'état de bourgeon. Les branches, après l'hiver, se ramollissent comme si la vie revenait; ce qui était dur et mort reprend vie. Les disciples sont en train de vivre l'avènement d'un printemps et s'y adonnent de tout leur être, de tout leur coeur, de toute leur âme. Ils ne disent pas qu'il est là et pourtant, en évoquant certains moments passés, ils se disent entre eux qu'il est quand même là : "Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?", car ils savaient bien que c'était le Seigneur" (Jn 21,12), ils savaient.
Ces Galiléens font donc l'expérience que le lien avec leur maître n'est pas rompu. Ils ne savent pas l'expliquer mais ils en vivent. Quand ils en parlent, on leur dit qu'ils sont tombés sur la tête. Celui qui n'a pas vécu une chose pareille ne peut pas comprendre. La difficulté pour eux sera de se rendre présent et de s'ouvrir à ce qui leur advient. C'est une expérience de présence, ce n'est pas une proclamation. Ce n'est pas parce qu'on le dit que ça commence mais, parce qu'on en vit, peu à peu on arrive à le dire, même si c'est difficile à dire. C'est une expérience ténue, impossible, commençante, incertaine et pourtant décisive.
C'est une expérience de quelque chose qui est à ses débuts, de quelque chose dont ils attendent encore la manifestation. Un bourgeon n'est pas l'été mais ils vivent déjà quelque chose qui leur parvient de Jésus et dont ils vivent.

L'Apocalypse emploie une autre image: "C'est une femme,... elle est enceinte" (Ap. 12,1). Une femme enceinte sait avant son entourage, expérience d'une présence qui est là mais qui n'est pas encore une présence. La parousie est une présence manifeste, un enfant à l'état d'embryon, un bourgeon qui annonce l'été, une femme enceinte. Donc l'attente de la parousie est tout à fait valable. C'est ainsi qu'ils vivent

Jésus avec eux . C'est l'expérience initiale : il vient. Tous les autres mots, même le mot résurrection, viennent après et on peut lire l'évangile de Marc en laissant le mot résurrection de côté.

3.2 : *une autre formulation a eu très vite du succès : "Il est ressuscité"*
On aurait pu dire : il est toujours vivant. C'est étonnant que cette expression assez simple ne se trouve pas dans les textes sauf une fois dans les actes :"C'est encore à eux qu'avec de nombreuses preuves, il s'était montré vivant après sa passion" (Aa 1,3).
Ils n'ont pas dit "toujours vivant" mais "ressuscité". Le mot n'a pas de sens en lui-même indépendamment de l'histoire de Jésus avec les siens. Ce n'est pas la vie après la mort. Il faut donc essayer de comprendre s'il y a une histoire où quelque chose a été vécue et où cette vie vécue, pour essayer de se dire, a cherché des mots. Parmi ces mots se trouve le mot résurrection. En ce sens-là, le mot résurrection n'est pas un point de départ. Jésus a commencé d'être un être extraordinaire une fois que le ressuscité a supplanté Jésus lui-même mais dire ça, ce n'est pas dire que Jésus n'est pas ressuscité.

a) le mot "résurrection" vient de l'histoire juive
Au fond, un mot n'a jamais de sens qu'à l'intérieur d'une histoire. Le mot" résurrection" est venu à un moment donné dans la tradition juive, dans un certain contexte. Il a été repris par les disciples de Jésus et c'est le sens qui a traversé l'histoire. Ils utilisent ce mot parce qu'il fait déjà un peu partie de l'histoire d'Israël.
A l'époque de Jésus, on peut dire en gros que la résurrection dit l'avenir du peuple. C'est une foi naissante depuis cent ou cent cinquante ans, uniquement en milieu laïque car les prêtres ne tiennent nullement à la résurrection, ils s'en tiennent à l'Exode tel qu'il a toujours été. Ces laïcs croient que le peuple a un avenir qui est dit sous forme de résurrection : il n'y aura pas simplement ce qui a toujours existé mais il y aura dans la continuité quelque chose de tout à fait nouveau. Cette confiance dans un avenir qui ne sera pas la répétition du passé sera une "re-suscitation". Dans une tradition telle que l'Inde, ce terme n'est pas du tout accessible à leur culture car leur expérience de vie est formulée par un mot qui chez eux a beaucoup de sens, la "réincarnation".
Dans l'histoire juive, la résurrection ne vise rien d'extraordinaire ni rien d'exceptionnel, c'est quelque chose qu'on attend pour tous : dans la mesure où l'histoire évolue et aboutit là où elle doit s'accomplir, ce qui a toujours nié l'être humain, c'est-à-dire la mort qui en est la destruction par excellence, n'aura plus le dernier mot. Elle est vécue comme l'aboutissement d'une histoire, l'accomplissement de l'humain et cela ne concerne pas une ou deux personnes mais l'ensemble d'Israël qui pourra entraîner tous les êtres humains. C'est toute l'histoire juive, quelque chose qui est pressenti et entrevu, qu'on ne peut pas prouver mais que l'on vit en raison de ce que l'on est.
Donc la résurrection est l'accomplissement de l'humain, l'histoire qui arrive à son terme et cela sera commun à tous. C'est la grande différence avec la réincarnation qui concerne essentiellement un individu isolé. Mais selon le témoignage des juifs, elle n'est pas un acte venant de Dieu, elle est liée à la façon dont un être humain est devenu lui-même : elle est pour les justes et ceux qui ne sont pas justes en sont exclus. Donc les êtres humains qui obéissent à une loi qui les fait vivre dans la justice ont l'impression que cette vie est promise à un avenir, tandis qu'une vie hors la loi n'en a pas.

b) Jésus se dissocie de la mentalité juive

Jésus arrive dans ce contexte. Personne avant lui, parmi les juifs, n'a osé dire que la résurrection serait pour tous, bons et méchants. Jésus se dissocie des "justes", de Jean-Baptiste comme des Pharisiens, car il accueille les hors-la-loi :"Pourquoi mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ?" (Mc 2,16). A ses yeux, il n'y a pas d'exclu. Jamais on n'est parvenu à lui faire dire qu'un tel est un pécheur, pas même une femme surprise en flagrant délit d'adultère. Jésus n'est pas du tout un homme à mépriser le mariage ou la fidélité. Cette femme, en raison de l'aventure qu'elle a vécue et de la société qui est la sienne, n'a plus aucune chance, plus d'avenir, plus de lendemain, parce que la loi de Dieu la condamne. Jésus ne répond pas directement à cette question. Il doit réfléchir pour s'en sortir et l'en sortir, parce qu'ils lui demandent au fond de mettre en question, de relativiser la loi de Dieu : "Que le sans-péché parmi vous lui jette, le premier, la pierre" (Jn 8,7). Il n'a pas dit une parole contre la loi mais utiliser la loi de Dieu pour condamner un être humain, on ne le peut sûrement pas en présence de Jésus.

La qualité Jésus, c'est-à-dire Jésus tel qu'il a vécu, tel qu'il a éveillé les gens, suscitait chacun à son propre mystère. En sa présence, l'être humain avait sa chance ou, s'il ne l'avait pas encore, il la recevait.

Donc quand les disciples vont utiliser ce terme, la résurrection reste bien liée au devenir des êtres humains mais la grande différence sera qu'elle est pour tous et pas seulement pour les justes. Avant Jésus, ceux qui se considéraient comme justes avaient un avenir et pouvaient fermer cet avenir aux autres. Depuis Jésus, ce n'est plus possible de parler ainsi. Pour la première fois au sein de l'histoire des humains, on voit un être dont le coeur est tellement vaste que chacun a sa chance d'être. Donc la qualité Jésus fait que la résurrection n'est plus la même. C'est l'expérience qu'ils ont faite de Jésus.

Jésus est une demeure où chacun est accueilli, est chez lui. Cela a été vécu comme plus fort que la mort. Avant lui, on a toujours affirmé que la mort est une punition de Dieu à cause du péché. Avec Jésus, la mort n'est plus une punition de Dieu, elle est vraiment l'épreuve ultime qu'un être humain est appelée à vivre.

c) Jésus n'a jamais parlé de résurrection

Jésus n'a jamais parlé de résurrection. Marc a cherché un épisode où il en aurait parlé. C'était important pour eux qui croient à la résurrection. C'est le récit où les Sadducéens cherchent à mettre Jésus en difficulté :"A la résurrection, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme ? Car tous les sept l'auront eu pour femme." (Mc 12,23). Il faut mettre de côté les paroles où Jésus annonce qu'il va ressusciter le troisième jour :"Il commença de leur enseigner que le fils de l'homme devait beaucoup souffrir..., être mis à mort et, après trois jours, ressusciter" (Mc 8,31). Ce sont des prédictions un peu particulières qui ne sont pas à prendre à la légère mais on peut expliquer comment Jésus a fini par parler ainsi. De même Jésus n'a jamais dit :"Je suis la lumière du monde" (Jn 9,5), mais on peut essayer de comprendre ce qui a amené Jean à présenter Jésus ainsi dans sa vision de foi.

d) Paul est à l'origine du mot "résurrection"

Le point de départ se trouve dans l'histoire de Jésus mais c'est Paul qui parlera de la résurrection.

Dans la ligne de l'histoire d'Israël, à propos de Jésus et de l'expérience qu'ils font qu'il leur parvient en dépit de son élimination, Paul et les premières communautés non juives vont utiliser le mot "résurrection". A leurs yeux, ce n'est pas pour faire de

Jésus un être exceptionnel, extraordinaire, c'est simplement pour montrer que, avec Jésus, on entre dans la dernière phase de l'histoire. Par cette expérience, la résurrection qu'ils connaissent par ailleurs, est en train de commencer : "S'il n'y a pas de résurrection des morts, le christ non plus n'est pas ressuscité" (I Cor 15, 13). Dans cette proclamation, Jésus est entrevu, vécu, pressenti comme le point de départ, l'annonce, le commencement de la fin. Il n'est pas unique, il est le premier :"Jésus est la tête du corps, c'est-à-dire de l'église, lui qui est commencement, premier-né d'entre les morts" (Col 1,18).

La résurrection est une histoire commune, elle ne peut souffrir d'exception, étant donné celui que Jésus est. L'être humain est en train d'aboutir à une maturité qu'il n'avait pas encore connue avant : "Tous revivront dans le christ. Mais chacun à son rang : en tête, le christ comme prémices, ensuite ceux qui seront au christ, lors de son avènement" (I Cor 15,22-23). Jésus a montré cette universalité par sa qualité d'être et par toute sa vie. Ses disciples ont été témoins que personne ne peut être exclu. Une fois qu'on a rencontré Jésus, on ne peut plus parler de résurrection des justes, même si on en a longtemps parlé et même si ce n'est pas faux d'une certaine façon : cela avait au moins le grand avantage de montrer que c'est quelque chose qui commence, une façon de vivre qui est promise à un avenir.
Paul est mort les yeux tournés vers cette résurrection commune qu'il vivait par toutes les fibres de son être : "Nous les vivants, nous qui serons encore là pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis... Les morts qui sont dans le christ ressusciteront en premier lieu; après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs" (I Th 4,15-16). Il est mort avant qu'il soit devenu impossible de vivre dans l'imminence de cette résurrection
De même, affirmer qu'il vient, on peut le dire un jour, une semaine, un an, soixante ans peut-être mais, s'il ne vient toujours pas, que faut-il faire ? Ils relisent les paraboles qui expliquent pourquoi il tarde à venir. On en trouve au moins une douzaine par lesquelles ils essaient de s'expliquer à eux-mêmes qu'il faut toujours attendre, que ça prend plus de temps que prévu, jusqu'au jour où ce n'est plus possible. Cela a été une très dure épreuve incontestablement.

4 : ***l'adoption du mot "résurrection" n'est pas sans conséquences***

4.1 : *"la résurrection" n'est plus une aventure commune*

Ici commencent les actes, écrits au moins 60 ans après, en réponse à leur détresse, quand ils comprennent que cette résurrection commune, dont Jésus était le premier-né, le premier d'entre les morts, n'est pas venue et ne viendra plus. Jésus déjà ressuscité se trouve tout seul, puisqu'il était le premier, il devient un être exceptionnel. Le témoignage des actes à ce point de vue-là est formel et est différent de celui de Paul : Jésus n'est plus le premier des ressuscités, il est le seul et la résurrection est interprétée comme la preuve qu'il est Seigneur.
La résurrection devient un tremplin vers le trône à la droite du père. C'est quelque chose d'exceptionnel qui ne concerne que lui et montre bien qu'il est le christ, le Seigneur. C'est la proclamation d'autorité qui commence seulement avec les actes. Paul ne le dit pas, même s'il parle de "Jésus-christ", car il est toujours dans cette perspective d'un Jésus qui entraîne tout le monde dans son aventure. Ici les apôtres ne sont plus témoins de Jésus et de cette histoire assez inouïe vécue avec lui mais

témoins de la résurrection du Seigneur, preuve qu'il est le christ. Et la résurrection des morts est rejetée à la fin des temps, quand tout est fini.
Cela relève de "l'ère christienne" qui n'est pas encore tout à fait achevée. C'est l'ère où le christianisme a commencé et il suffit de lire les actes pour savoir quand cela a vraiment commencé : 60 ans après Jésus mais présenté comme quarante jours après sa mort. C'est toute l'ambiguïté des actes.
Les actes sont une expérience du christianisme qui, pour se dire, a choisi la voie de l'autorité. Ce n'est pas d'abord une expérience de disciple mais bien une expérience d'apôtre. Les "actes des apôtres" donnent l'enseignement des apôtres et les disciples sont invités à "écouter assidûment l'enseignement des apôtres" (Aa 2,42). Les uns ont droit de parole et les autres ont droit d'écoute. Ces apôtres se voient eux-mêmes et se présentent comme les intermédiaires indispensables entre le Seigneur qui est maintenant au ciel et les disciples à qui ils s'adressent :"Après avoir donné ses instructions aux apôtres qu'il avait choisis sous l'action de l'esprit saint, il fut enlevé au ciel" (Aa 1,2). Les disciples sont invités à faire bon accueil à la proclamation que les apôtres, ministres du Seigneur, se sont appropriés. Par eux, la résurrection de Jésus est proclamée comme un tremplin qui lui a permis d'accéder au trône, à la droite du Père :"Que toute la maison d'Israël le sache bien : il l'a fait Seigneur et christ celui que vous avez tué" (Aa 2,36).
Leur proclamation de la résurrection présente Jésus comme christ, comme roi, comme monarque : "Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus christ" (Aa 2,38. Le "nom" est un mot ambigu, il peut dire le mystère de Jésus mais peut vouloir dire aussi au nom du roi, de l'autorité :"Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du sein du peuple" (Aa 3,23), qui reconnaîtra le nom, sera sauvé, qui refusera de le reconnaître, s'expose à la condamnation. En dehors de ce nom, proclament-ils, il n'est pas de salut.
C'est cette tradition d'autorité qui a réussi, justement parce qu'elle a choisi de vivre la relation avec Jésus selon le mode de l'autorité. Une autorité, ça dure plus longtemps que la vie d'un disciple. Ce mode de relation peut encore servir mais parmi d'autres. Or une relation d'autorité se veut nécessairement unique et si un membre du collège est en désaccord avec les autres,... Aujourd'hui, "l'autorité Jésus" peut cesser du moment que le "Jésus, fils de l'homme" continue à nous parvenir. L'important, c'est Jésus lui-même, le vivant éveillant à la vie, celui qui, depuis Capharnaüm, fait autorité car "il les enseignait en homme qui a autorité".

4.2 : *Jésus s'estompe derrière le ressuscité*
Jésus dans son originalité va disparaître. Cet être unique avec sa capacité d'éveil, sa façon étonnante de vivre et de faire vivre, est moins important que le ressuscité. La qualité Jésus, cette qualité d'origine non contrôlée comme le dit Jean de façon symbolique, peut tout à fait disparaître maintenant car le fait qu'il soit ressuscité et même plus tard qu'il vienne de Dieu, est affirmé à priori, indépendamment de Jésus dont on a fait l'expérience pendant quelques années ou quelques mois.
Cela ne nie pas tout à fait Jésus mais ça le met un peu à l'ombre. Il était comme le ferment d'un devenir dans lequel lui-même était intégré à cent pour cent et que les siens partageaient. Il les entraînait dans une aventure commune vers un dépassement, il leur avait communiqué son intuition de l'origine, de celui que Jésus appelait son "abba". Dès que ce Jésus s'estompe, le ressuscité vient à l'avant-plan et, comme il s'agit d'une proclamation de l'autorité, on proclame le règne du ressuscité, règne qui fera souffrir beaucoup.

4.3 : *la résurrection devient le fondement de la religion*

La résurrection devient alors un fait extraordinaire et sa proclamation, le fondement de la religion. On change de religion : ce n'est plus la religion juive, c'est la religion du Seigneur ressuscité et le commencement du règne du ressuscité.

Les juifs n'ont pas pu suivre. La séparation est venue de là. Elle ne s'opère pas à cause de la résurrection qu'ils avaient en commun, dans le sens d'un accomplissement de l'humain, la perception d'un avenir qui nous est impossible et qui nous fait aller dans le sens de ce que nous sommes en train de devenir. Avec la résurrection, Jésus devient la nouvelle autorité, le fils de David, c'est-à-dire une autorité née d'une autorité. Pierre va citer le psaume 16 dans son premier discours :"Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption" (Aa 2,27). Il explique que cela ne peut pas concerner David car "son tombeau est encore parmi nous aujourd'hui". David, c'est l'ancienne autorité. On ne parlera plus du tout du fils de l'homme, l'enfant de son peuple. On ne parle plus que de christ, de résurrection, de Seigneur. Les apôtres sont témoins de ce fait et, si jamais on touche à la résurrection, tout s'écroule.

Donc la proclamation de la résurrection est interprétée comme le signe d'une seigneurerie. On ne dit même plus, et ce n'est pas un hasard, la résurrection de Jésus, on dit "la résurrection du Seigneur". Elle devient le fondement d'une nouvelle religion et les adeptes sont invités à croire en la résurrection appelée "bonne nouvelle" et qui donne le salut. Ne pas y croire expose à la condamnation :"Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné" (Mc 16,16). La façon de présenter est tout à fait autre, c'est un autre langage avec les mêmes mots.

4.4 : *Jésus reçoit des titres nouveaux*

Jésus est toujours présent mais sous tellement de mythes et de manteaux qu'il est difficile de le retrouver. On a dit qu'il était un rabbi, c'est bien et inadéquat; ressuscité, c'est bien mais inadéquat; christ, c'est bien mais inadéquat; fils de Dieu, c'est bien mais inadéquat. Il n'y a rien qui soit réellement adéquat. La relation que nous sommes maintenant invités à vivre avec lui va montrer que tout finalement est relatif. Si ça aide, tant mieux; si ça n'aide pas, ce n'est pas grave, on laisse tomber. Ce qui importe, c'est la relation vécue avec lui. A ce moment-là, tous ces titres, comme les vagues de la mer, l'un après l'autre, viennent mourir aux pieds de Jésus. Alors lui-même vient pour nous susciter à nouveau à nous-mêmes, pour nous permettre de vivre avec lui une relation plus vraie, moins dépendante de nos dires le concernant et liée davantage à notre propre devenir dans son sillage. Désormais, comme c'était le cas au départ à Capharnaüm, c'est la relation avec lui, lui avec nous, nous avec lui, qui viendra de nouveau à l'avant-plan. Désormais reviendront inséparables la question le concernant et la question nous concernant. Dans la mesure où il m'atteint, où il m'aura atteint, je me sentirai invité à vivre "ma" vie. Et c'est seulement en vivant ma vie, sous l'effet de sa rencontre, que je trouverai l'instrument adéquat, (ma vie même est l'instrument adéquat) pour entrer dans l'intelligence de celui qu'il a été et qu'il est.

Heureusement le ressuscité n'a pas évacué complètement Jésus et, aujourd'hui, nous sommes confrontés à une mutation où le ressuscité est prié à son tour de ne plus nous cacher Jésus mais de le laisser advenir en vérité de A à Z. C'est un grand moment de vérité. C'est aussi un moment d'épreuve parce que, quelque part, ce qui était foi était aussi illusion. Maintenant il faut voir en face la part d'illusion qui est normale dans une expérience religieuse. Donc nous arrivons à ce moment de vérité

où tous les titres que nous avons conférés à Jésus, où toutes les proclamations qui ont été faites à son sujet, sont pour ainsi dire mis sur la sellette, sans aucune exception. Aujourd'hui est venu le moment où nous pouvons entrevoir la relativité de tous ces titres sans les nier ni les supprimer.

Cela ne veut pas dire qu'ils se sont trompés. Non, ils ont fait un choix et, à un moment donné, ils en ont fait un absolu. En grec, faire un choix s'appelle "hérésie". Une hérésie est toujours un élément de vérité qui est présenté comme absolu. Ce n'est donc pas une erreur, c'est souligner un aspect qui est réel. Dans le cas de la résurrection, je crois qu'on a vraiment à faire à une hérésie car on a privilégié le côté extraordinaire de l'expérience de l'inouï. On a isolé cet élément et on l'a absolutisé au point que ça devient vraiment le fondement de la foi. Alors Jésus devient intéressant non par ce qu'il est mais par sa résurrection. C'est un changement du tout au tout. C'est un rayon de soleil et on en a fait le soleil. Il ne faut pas réduire le soleil à ce rayon. Ce choix s'est fait une fois que le ressuscité prime. Les actes en sont la démonstration.

Nous avons eu la chance et nous avons toujours l'énorme avantage d'avoir rencontré Marcel Légaut. Il nous a permis d'entrer dans l'intelligence à la fois de celui qu'est Jésus et de celui qui devient son disciple. En ce sens-là, c'est comme s'il nous avait rendu la vie vécue à Capharnaüm. Il nous rend Jésus présent en nous faisant part de son propre devenir et, par là, il nous renvoie chacun à nous-mêmes. Il dit Jésus en racontant celui qu'il est et du coup on est invité, à notre tour, à le faire. Il nous invite à cheminer à notre tour, à nous apprivoiser nous-mêmes et à faire naître en nous un regard sur Jésus qui est neuf, original, sobre, à chaque fois unique, intense et plein de vie. Dans cette perspective, la proclamation concernant le ressuscité ne sera plus tout à fait principe.

5 :***Jésus ne reviendra pas***

Moingt, dans son livre sur Jésus, intitule le chapitre d'une nouvelle rencontre avec Jésus : "Il reviendra" et il écrit : "La rumeur qui se répandait de son vivant autour de Jésus se serait éteinte depuis longtemps si n'avait retenti aussitôt après sa mort, l'étrange nouvelle qu'il allait revenir et peut-être même très tôt".
Il cite notamment le début des actes et Paul. Ce retour est une donnée apparue très vite après la mort de Jésus : il va revenir, redescendre sur terre, il reviendra, ce sera sa renaissance. Or ni les actes ni Paul ne parlent du "retour" de Jésus et pourtant ce retour reste dans nos têtes.
On a donc à faire à quelque chose de tout à fait traditionnel mais qui n'est pas initial. Si on a dit qu'il reviendrait, c'est probablement parce qu'on a dit qu'il était parti. Effectivement il y a des textes où on le dit. L'expérience initiale, dont témoigne surtout Marc qui ne se trouve pas confronté comme Matthieu et Luc 60 ans après, à quelque chose qui doit absolument changer, est celle d'une élimination qui a échoué. Dire qu'il est parti serait en contradiction avec ce qu'ils vivent. Ils disent même l'inverse : on n'a pas réussi à l'éliminer. Les premières générations de disciples qui vivent et proclament : il vient, il est ressuscité, ne peuvent pas dire : il est parti; ce n'est pas possible.
La situation initiale, peu à peu, a subi une espèce d'infléchissement : une césure va apparaître entre Jésus et les siens. Alors la relation est passée sous silence, Jésus

est isolé, considéré comme un être d'exception et devient l'objet d'une doctrine. Cette exception a commencé lorsque la proclamation concernant Jésus est devenue plus importante que l'invitation à vivre la rencontre avec lui. En d'autres termes, Jésus est proclamé comme exception lorsqu'on le dit ressuscité car il est le seul dans ce cas. A ce moment-là, la proclamation de la résurrection, point de départ des actes, se substitue à l'expérience fondatrice.
Les gens qui vivaient cette expérience diront tout sauf "il est parti" car ils vivent carrément l'inverse. Donc si ce ne sont pas les Galiléens qui l'ont dit, quelqu'un d'autre l'a dit.

5.1 : *Luc suggère que Jésus est parti vers le ciel*
Luc, avec ses compagnons, comprend que cette attente du retour de Jésus n'est plus possible mais sans renoncer à vivre de l'esprit laissé par Jésus.

> "Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ?
> "Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela,
> "de la même manière dont vous l'avez vu partir vers le ciel" (Aa 1,11).

Ce ne sont pas des Galiléens qui disent cela mais on le dit justement à des Galiléens, comme s'il fallait les convaincre de quelque chose qu'ils ne disent pas et qu'ils devraient peut-être quand même admettre. Ceux qui s'adressent à eux sont des extra-terrestres, "deux hommes vêtus de blanc", venus d'en haut. Luc suggère, car il ne peut pas le dire en son nom propre, que ce n'est plus le moment d'attendre. La relation à Jésus qui a été nourrie par cette attente, risque d'être détruite par cette attente même. Deux hommes en blanc viennent dire ce qu'il a envie de dire mais qu'il ne peut dire lui-même car il en souffre trop.
Il lui a fallu du courage car on peut être témoin d'une mutation, voir qu'elle est inévitable, qu'elle est une exigence en dépit de toutes les certitudes antérieures, sans être capable de commencer une telle mutation. Sans atteindre l'atrocité de l'élimination qu'ont vécue les premiers, sa souffrance est du même ordre : le moteur de la relation avec Jésus, l'attente de celui qui vient, doit désormais subir une mutation. En cas de refus, cela même qui a fait vivre risque maintenant d'emprisonner, d'immobiliser, d'étouffer, de conduire à la mort spirituelle. Il a recours à cette description solennelle d'hommes en blanc car ce n'est pas seulement sa propre pensée, ça vient de plus loin que lui. C'est de lui sûrement mais ce n'est pas que de lui. Ces gens viennent du ciel. Les Galiléens disaient qu'il ne leur a pas été enlevé. On a donc deux expériences totalement différentes : celle des Galiléens et celle de Luc. Il sent qu'il a à leur dire quelque chose d'inacceptable pour eux qui pendant 60 ans ont attendu Jésus.

5.2 : *Luc pense que Jésus est au début de l'histoire*
Il sent que leur époque est en pleine mutation. C'est très grave surtout pour des juifs qui, à cause même de l'intensité de leur histoire, pensent que la venue de Jésus est liée à la fin de l'histoire.

> "Il y eut aux jours d'Hérode un prêtre du nom de Zacharie
> "et il avait pour femme une descendante d'Aaron...
> "Mais ils n'avaient pas d'enfant, pour la raison qu'Elisabeth était stérile
> "et que tous deux étaient avancés en âge" (Lc 1,5-7).

Zacharie, c'est la fin de l'histoire, il est vieux. Or Luc, parce qu'il n'est pas juif précisément, pense que ce n'est pas vrai : Jésus est le début de l'histoire humaine. A Nazareth, une jeune fille, à peine née, chante : "Désormais toutes les générations me

diront bienheureuse" (Lc 1,48). Elle se voit au début d'une génération. Luc va écrire les actes parce que l'histoire de Jésus n'est pas à son terme mais à ses débuts.

5.3 : *Luc remplace l'attente par le don du saint esprit*
Au départ, l'attente de Jésus distinguait les premiers disciples, tous juifs, de leurs coreligionnaires. Ils ont commencé à être fidèles à Jésus en l'attendant. Cette attente leur permettait d'entrer en relation avec lui, de se souvenir de lui, de voir qui il était. Luc ne peut pas leur dire de renoncer à attendre Jésus, alors il a ce trait de génie : "Il leur enjoignit de ne pas quitter Jérusalem

"mais d'y attendre ce que le père avait promis :
"Jean a baptisé avec de l'eau mais vous,
"c'est dans l'esprit saint que vous serez baptisés sous peu de jours" (Aa 1,4-5).

Il ne s'agit pas de renoncer à l'attente mais désormais de vivre librement et pleinement de l'esprit que Jésus leur donne. Le vocabulaire change : on passe de l'attente du Seigneur au don du saint esprit.
Depuis 60 ans, les disciples avaient en commun l'attente de Jésus dans une perspective d'achèvement de l'histoire. Ce point de vue est lié à la manière juive de voir les choses que partageaient tous les disciples. Progressivement ceux qui attendent encore deviennent un petit groupe qui survivra jusqu'à la mort du dernier : "Le bruit se répandit alors parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. Pourtant Jésus n'avait pas dit à Pierre :"Il ne mourra pas", mais :"S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne" (Jn 21,23). Ce vieux disciple vit encore, il attend toujours et Jésus ne vient toujours pas. Alors on dit que Jésus viendra au moment où il mourra, juste avant. C'est très beau. Ils tiennent en dépit de tout car, s'ils lâchent cette façon de vivre leur relation à Jésus, ils ont l'impression de lui être infidèles. Cela les fait vivre mais continuer après eux, ce serait mourir.

Toute cette expérience est difficile à comprendre aujourd'hui car les évangiles nous donnent une relecture et Jésus prépare ses disciples à tout ce qui va se passer par la suite :"Il commença à leur enseigner que le fils de l'homme devait beaucoup souffrir..., être mis à mort et, après trois jours, ressusciter" (Mc 9,31).
Partir de la résurrection, c'est partir de quelque chose d'extraordinaire car ce mot a été utilisé dans ce sens. Mais si on part de cet extraordinaire, on n'arrivera plus jamais car cet extraordinaire est suffisamment important pour qu'on en vive. A ce moment-là, pour devenir soi, on attendra de mourir et on renvoie cette expérience qui nous est proposée dès maintenant, après la mort. Il faut donc essayer de ne pas partir de la résurrection. Par exemple, si on dit que Jésus est ressuscité, on devient les témoins de la résurrection de Jésus et on montre le tombeau vide. Tout cela, on peut le dire mais on est invité vraiment à aller plus loin et on ne peut le faire qu'en s'engageant, s'émerveillant, s'étonnant et se réjouissant de sa résurrection.

B) Admettre les païens

Le livre des actes est écrit en grande partie pour raconter comment la fidélité à l'esprit de Jésus amène les communautés à s'ouvrir aux non juifs. Si Luc et ses compagnons ne l'avaient pas réalisé, le souvenir de Jésus se serait sans doute définitivement perdu.

6 : ***Etienne est à l'origine de l'ouverture aux païens***

Donc tout a commencé à Capharnaüm avec Jésus au milieu des siens mais nous, les disciples de Jésus non juifs, nous sommes nés à Antioche. Là, Jésus nous est parvenu pour la première fois : "Ceux donc qui avaient été dispersés lors de la tribulation survenue à l'occasion d'Etienne, poussèrent jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche" (Aa 11,19).
On voit dans ce premier verset qu'il y a eu une dispersion. A l'origine de l'expérience d'Antioche, il y a en fait une histoire douloureuse. Cette dispersion a eu lieu, non pas comme le dit le texte français "à l'occasion d'Etienne" mais "au sujet d'Etienne" car c'est Etienne qui est en question, on l'a supprimé. Cette tribulation, cette épreuve, ne concerne pas tous les disciples de Jésus mais bien ceux et celles qui devaient partager la manière de voir et de se conduire d'Etienne et qui, à la suite de son élimination, se sont sentis à ce point menacés qu'ils se sont exilés. Certainement une minorité par rapport à l'ensemble des disciples.

6.1 : *Etienne est un Helléniste*
Il faut donc essayer de comprendre pourquoi certains sont inquiétés alors que d'autres sont laissés en paix. Tout d'abord on constate que, contrairement à Paul, Etienne est un Helléniste. Paul insiste sur le fait qu'il est Hébreu : "Ils sont Hébreux ? Moi aussi. Israélites ? Moi aussi" (II Cor 11,22), ce n'est pas pour se vanter d'être Hébreu mais pour dire qu'il est tout ce qu'il y a de plus juif et bien montrer dès le départ que, s'il adhère à Jésus, il ne faut pas le soupçonner d'appartenir au courant helléniste. Etienne ne peut pas dire cela, il est Helléniste, il parle grec et s'adresse aux grecs.
Ces gens sont caractérisés par leur langue : le grec. Dans Jean, il est dit qu'avant l'élimination de Jésus "des grecs abordèrent Philippe (qui est un nom grec) et lui firent cette requête :"Seigneur, nous voudrions voir Jésus" (Jn 12,21). Ce ne sont pas des grecs d'Athènes, ce sont des juifs hellénistes. Des gens qui n'étaient pas Palestiniens étaient manifestement intéressés par Jésus et voulaient le voir. Le texte semble bien indiquer que cette entrevue n'eut finalement pas lieu. Jésus, probablement parce qu'il sentait qu'il allait être éliminé, n'a pas donné suite à leur requête mais il leur a promis qu'ils le verraient. Le récit d'Etienne montre qu'effectivement il l'a vu.

6.2 : *les Hellénistes sont des juifs vivant en Diaspora*
Les Hellénistes sont donc des juifs qui vivent dans la Diaspora. Ce ne sont pas des gens de la terre sainte mais ils font très régulièrement des séjours à Jérusalem. Certains s'y établissent et même souhaitent être enterrés à Jérusalem ou à proximité. C'est pour cela qu'il y a des tombeaux vides. Ils ont aussi leurs synagogues car ils ne comprennent plus l'hébreu.
A la différence des juifs de Galilée et surtout de Jérusalem, ils sont moins attachés viscéralement à la terre sainte. Cela va leur permettre d'avoir une relation à Jésus tout à fait nouvelle, comparée à celle des premiers disciples. Ce moindre attachement à ce qui fait l'originalité et la particularité de l'histoire juive vient en fait de leur façon de vivre et leur façon de vivre dépend du lieu où ils vivent : ils sont dispersés au milieu des nations où ils sont toujours minoritaires. Donc leur attention se porte davantage sur la destinée du juif fidèle résidant au milieu d'êtres humains différents d'eux, sur leur caractère original au sein de gens qui ne sont pas comme

eux. En d'autres termes, ce n'est pas tant le caractère sacré de la terre sainte et du temple qui vient à l'avant-plan mais bien la vie d'un juste, contemporain et concitoyen de gens qui ne partagent pas leur passé ni leurs traditions. C'est le vécu des Hellénistes.
Dans ce contexte, une ville a joué un très grand rôle et il y a même une certaine rivalité entre cette ville neuve et l'ancienne, entre Alexandrie et Jérusalem. Son importance apparaît dans Matthieu où Joseph, père de Jésus, va en Egypte car il faut que Jésus aille chez eux. Les juifs y sont très nombreux, certains historiens disent qu'ils pouvaient atteindre 20 à 25 % et ils sont généralement bien accueillis. C'est là qu'on a traduit en grec "le Livre", la Bible, pour la bonne raison que plus personne ne lit l'hébreu et que c'est la langue des grands marchands de l'époque. Pour comprendre Etienne, Paul, Pierre, les gens de Capharnaüm, Jean à Jérusalem, il est important, quand c'est possible, de voir quelles étaient leurs références avant de rencontrer Jésus. On voit alors ce qu'opère la rencontre, la conversion qui en naît. Le Livre de la Sagesse était l'évangile d'Etienne, sa référence.

6.3 : *les Hellénistes ne considèrent plus les non juifs comme des ennemis*
En méditant leur histoire, les Hellénistes lisent dans leur bible que les Égyptiens sont des ennemis de Dieu. Voir le Dieu d'Israël prendre un réel plaisir à jeter les cavaliers égyptiens à l'eau est incompréhensible pour eux. Donc ils vont être amenés à réécrire leur histoire passée et en particulier le livre de l'Exode. Ils le font de telle façon que Jérusalem voit que la nouvelle histoire ressemble à l'ancienne tout en étant révolutionnaire. Par exemple, ils s'adressent à Dieu et disent à propos des Égyptiens :

"Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout,
"tu fermes les yeux sur les péchés des hommes,
"pour qu'ils se repentent.
"Oui, tu aimes tous les êtres
"et n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait...
"Mais tu épargnes tout parce que tout est à toi, maître, ami de la vie" (Sag 11,23-26).

Jusqu'ici Dieu avait essentiellement pitié d'Israël. Ici il change un peu d'attitude, il devient moins agressif et ferme les yeux pour qu'on ait le temps de se repentir, le temps de devenir soi-même. Il ne punit pas, il attend l'avènement de l'humain. "Il aime tous les êtres", c'est aussi valable pour les juifs évidemment puisque c'est valable pour tout le monde. Cette relecture suscite une réaction très forte à Jérusalem.

6.4 : *la Sagesse est l'évangile des Hellénistes*
Dans un contexte de Diaspora, on peut s'enfermer dans un ghetto ou bien s'ouvrir et vivre ensemble.
Dans leur méditation, dans cette lecture renouvelée de leur passé pour essayer de se comprendre, ils donnent la première place à l'être humain lui-même, au juste. Le texte parle presque toujours du juste. Ce qui est intéressant, ce n'est pas que le juif soit au milieu du monde, c'est qu'il y ait des hommes justes. La mission du juif, dans la mesure où il comprend mieux son élection, est d'être un homme juste au milieu des autres humains. La particularité juive est légèrement estompée : il reste juif, il a encore toutes ses manières d'être juives mais il n'est pas braqué sur son identité et il est frappé que son histoire, s'il la comprend bien, est un appel à faire affleurer l'humain dans ce qu'il a de plus humain. L'essentiel est d'être un homme juste,

confiant en son Dieu et confiant en sa destinée sous la conduite de son Dieu. C'est le portrait du juste selon la Sagesse.

Or le juste vit dans un monde difficile (Sag. 2,1 à 20)
L'auteur décrit le monde ambiant dans lequel il vit. Ce discours reflète exactement ce qu'ils sont. Personne n'a jamais parlé ainsi; de même Jésus n'a jamais tenu les discours qu'on lui prête; mais de tels discours reflètent ce que sont les auditeurs. Il évoque ce milieu, il voit la difficulté de vivre dans un monde pareil pour un juste juif. C'est sa situation, sa vie quotidienne et son épreuve.

a) le non-sens de la vie

"Voici ce qu'ils disent en leurs faux calculs :
"Courte et triste est notre vie; point de remède quand pour l'homme vient le trépas;
"on ne connaît personne qui délivre de la mort. Nous sommes les enfants du hasard.
"Après quoi, nous serons comme si nous n'avions pas été.
"C'est une fumée que le souffle de nos narines,
"et la pensée, une étincelle qui jaillit au battement de notre coeur;
"qu'elle s'éteigne et notre corps s'en ira en cendres,
"l'esprit s'évanouira comme l'air léger.
"Avec le temps, même notre nom tombera dans l'oubli,
"nul ne se rappellera nos travaux;
"notre vie passera comme les traces d'un nuage,
"elle se dissipera comme un brouillard que chassent les rayons du soleil et qu'abat sa chaleur.
"Oui, nos jours sont le passage d'une ombre;
"la mort ne retourne pas sur ses pas;
"le sceau est imposé : nul ne revient."

Voilà ce qui lui parvient dans le milieu où il se trouve, il y a deux mille ans : le non sens de la vie, la vanité de l'être humain.

b) une jouissance effrénée :

"A l'oeuvre donc ! Jouissons des biens véritables,
"usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse.
"Enivrons-nous de vins exquis et de parfums.
"Ne laissons pas passer la fleur du printemps.
"Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se fanent.
"Qu'aucun de nous ne manque à notre orgie;
"laissons partout des signes de notre liesse;
"telle est notre part, tel est notre lot !".

Il faut d'abord être intimement convaincu du non-sens de la vie pour, en second lieu, "profiter de la vie". Donc non-sens de la vie, désenchantement et une espèce de jouissance effrénée car on n'a même pas le temps de manger tranquillement.

c) l'exclusion des petits

Si ce n'était que cela, ce ne serait pas grave mais malheureusement il y a une troisième étape qu'il perçoit. Quand on est comme ça, comme happé par le non-sens, quand on devient inquiet dans la jouissance, il y a des gens qui n'ont pas part à la fête évidemment.

“Opprimons le juste car il est pauvre;
“n’épargnons pas la veuve;
“soyons sans égard pour les cheveux blancs chargés d’années du vieillard.
“Que notre force soit la loi de la justice car ce qui est faible s’avère parfaitement inutile”.

d) l’oppression du juste

Dans la mesure où le juste juif ne peut pas accepter un monde pareil, il va, par tout ce qu’il est, montrer son désaccord et donc il va gêner. Alors ils doivent poursuivre leur oeuvre d’oppression.

“Traquons le juste car il nous gêne et il s’élève contre notre conduite.
“Puisqu’il nous reproche nos manquements à la loi,
“il nous accuse de trahir notre éducation.
“Traquons-le puisqu’il se flatte de posséder la connaissance de Dieu.
“Il se nomme lui-même fils du Seigneur.
“Il est un reproche vivant pour nos pensées,
“sa seule vue nous est à charge.
“Son genre de vie jure avec les autres et sa conduite est excentrique”.

Les non juifs se moquent de la loi et de l’éducation juives. Mais le juif qui vit dans un monde pareil est tenté de participer à l’orgie et aussi à l’oppression. Le juste, par sa présence, lui rappelle qu’il est juif et que la loi est toujours là, donc “Traquons-le”. Puis on a une description du juste vu par le regard de l’ennemi avec une moquerie : il se prétend fils de Dieu. Probablement bien des coutumes juives ont un côté un peu drôle et c’est facile de se moquer au lieu de voir, à l’intérieur de cela, un être qui essaye d’être un juste.

“Nous sommes pour lui chose frelatée.
“Il évite notre commerce comme une souillure.
“Il proclame heureux le sort final des justes, il se vante d’avoir Dieu pour père.
“Voyons si ses dires sont vrais. Examinons ce qu’il en sera de sa fin.
“Si le juste est fils de Dieu, Dieu l’assistera, il le délivrera des mains de ses adversaires.
“Eprouvons-le par des outrages et des tourments.
“C’est ainsi que nous connaîtrons sa douceur et que nous verrons sa résignation.
“Condamnons-le à une mort infâme car, à l’entendre, le secours lui viendra”.

Etienne va en faire l’expérience : quand le juste vraiment gêne, on l’élimine.

Voilà l’évangile d’Etienne avant de rencontrer Jésus ! C’est une bonne introduction à la rencontre. Les Palestiniens n’ont pas eu une telle préparation et seront beaucoup plus tentés par le christ.

Etienne n’est pas un “christien” : il est avant le christianisme qui commence à Antioche, il est juste entre les deux, entre l’ancienne religion et la nouvelle. Il connaît évidemment les textes bibliques, il y est attaché mais pas aussi viscéralement que les gens de Jérusalem car ce dont il vit, son combat quotidien, c’est ce qui est dit ici. Cet Helléniste, juif de la Diaspora, discerne le monde ambiant tel qu’il est décrit et, en même temps, il s’attache à sa propre destinée parce qu’il ne veut pas faire partie de ce monde. Sa différence lui vient donc de la loi de vie que lui inspire sa foi en la vie. Avant la Sagesse, c’est la loi de vie; avec la Sagesse, c’est la loi de vie pour la foi en la vie. Il y a un passage loi-foi qui maintient une loi de vie; on n’observe pas la loi pour le plaisir d’être un perfectionniste de l’observance mais parce que c’est le

chemin de la foi en la vie. La loi ne fait pas l'objet de la foi mais le chemin où conduit la loi, c'est l'objet de la foi.

7 : ***Jésus est le juste selon la Sagesse***

Quand un être humain vit de sa sagesse humaine, il est déjà sur la voie de la rencontre. Ce livre inspirait la vie d'Etienne avant de rencontrer Jésus et lui a permis de le voir sinon il serait passé à côté de lui sans se sentir interpellé. Parce qu'il vivait déjà la Sagesse, il a eu l'étonnement et la joie immense de voir qu'elle s'est accomplie en Jésus. Ce livre l'avait préparé à entrevoir qui est Jésus. Il cherchait le sens de la vie du juste, le sens de l'humain entre les mains des humains; il savait très bien que les humains sont intraitables pour l'humain. Jésus a vécu tout ça et on lui dit qu'il leur parvient encore. Donc l'être humain n'est pas que poussière, manger et boire.
Etienne est plus sensible à la vérité de l'humain qu'à la particularité de ce qui fait le juif. Donc il est prêt à rencontrer Jésus, qui est juif évidemment et incontestablement, mais l'intérêt premier de Jésus n'est pas d'être juif, c'est d'être vraiment lui-même. Il avait compris tout cela par la méditation de la Sagesse et il le voit réalisé dans la personne de Jésus.

7.1 : *Jésus accomplit la Sagesse*

Etienne a entendu parler de Jésus, de celui qu'il a été, de l'adversité qu'il a éprouvée, de son combat, de son élimination. Et on lui dit qu'il leur parvient encore. Quel choc pour cet être qui cherchait à s'identifier à cette parole de sagesse, qui en faisait sa nourriture quotidienne, d'entendre tout à coup la parole concernant Jésus. Quelle étrange coïncidence, quelle correspondance entre la Sagesse qui anime ces textes, qui fait vivre les justes, et la parole qu'est Jésus !
Pour Etienne, la destinée des humains est vraiment pleinement mise en lumière par la destinée de Jésus. Les humains sont appelés à mener une vie juste, qui conduit à une vie qui demeure. Toute la Sagesse est confirmée par la rencontre avec Jésus. Il ne reprendra pas le terme utilisé par la Sagesse pour parler de l'humain, le "juste" mais celui de Jésus : "Je vois les cieux ouverts et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu" (Aa 7,56). Il l'entrevoyait dans la Sagesse, il le voit quand il rencontre Jésus : en dépit des apparences criantes, les impies se trompent dans leurs phraséologies creuses et Dieu dit vrai en Jésus. Quand il dira : "Le très-haut n'habite pas dans des demeures faites de main d'homme" (Aa 7,48), on le forcera à se taire à coups de pierres mais ses yeux ne seront pas privés de cette vision du fils de l'homme plus fort que la mort.
Etienne pouvait parler de Jésus avec beaucoup plus d'aisance que les Galiléens car eux ne savaient pas encore en parler et, quand ils en parleront, ils le feront avec surabondance : c'est le christ, le fils de Dieu...

7.2 : *mais Jésus corrige la Sagesse*

Etienne est vraiment convaincu que tout ce dont il vivait recevait une confirmation de sa rencontre avec Jésus. On peut donc dire dans ce sens-là que Jésus accomplit les

paroles de la Sagesse par ce qu'il est, par celui qu'il a été, par sa façon de vivre au milieu des hommes. Mais en même temps il la corrige :

a) Son genre de vie n'est pas excentrique.
Les Pharisiens se lavent les mains pour ceci, pour cela. Jésus ne refuse pas de se laver mais demande de ne pas empêcher ceux qui ne se lavent pas d'être avec eux. Il allait plus loin encore car, pour les Pharisiens, certains signes sont la manifestation de la richesse intérieure : "Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre comme font les hypocrites... Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage pour que ton jeûne soit connu, non des hommes, mais de ton père" (Mt 6,16-18) : les exigences sont intimes et on ne doit pas demander à l'autre de faire comme soi. Jésus ne souhaite pas l'excentricité et montre, par sa façon de vivre, qu'il n'y a pas, ou relativement peu, de signes extérieurs de la richesse intérieure. On a toujours un mode de vie, ce n'est pas possible autrement. Si on est de religion chrétienne avec sept sacrements, c'est très bien mais on ne l'impose pas aux autres. On a toujours besoin de rites pour soi, pas pour le voisin. Au nom de la vérité de l'humain, qui advient de temps en temps mais qui est toujours combattu par la société humaine, il faut avoir le courage de relativiser les particularités d'une religion.

b) Son refus de l'exclusion.
"Nous sommes pour lui chose frelatée" est radicalement opposé à l'esprit de Jésus. Si un juste considère le non juste comme une chose frelatée, il faut lui rappeler la parabole de l'enfant prodigue. Le juste, parce qu'il a conscience de vivre bien, peut avoir du mépris envers ceux qui vivent moins bien. Évidemment le cadet ne vit pas aussi bien que l'aîné, il vit un peu hors la loi. Pour Jésus, tous les enfants ne se ressemblent pas et ça lui est assez égal, mais jamais l'être humain n'est "chose frelatée". Avoir de tels sentiments, ce n'est pas être animé par l'esprit de Jésus. Le jugement sur l'autre est un risque du juste. La tradition de Luc s'est attachée à montrer que Jésus le juste est un juste qui ne peut même plus se féliciter d'être juste par rapport au non juste. C'est vraiment une originalité de Jésus. Avec beaucoup d'humour, il le montre à ses amis Pharisiens qui sont un peu fiers de n'être pas comme les autres : "Mon Dieu, je te remercie d'être comme je suis et de ne pas être comme celui-là" (Lc 18,11). Ils se sont sentis visés bien sûr mais ils n'ont pas dû penser que Jésus les considérait comme chose frelatée.

c) Son rejet de l'impur
"Il évite notre commerce comme une souillure", la souillure, c'est l'intouchable. Quand on vit dans un monde où tout est différent, on essaie de se retrouver avec ceux qui partagent le même mode de vie pour se conforter et tenir bon. On peut tenir bon dans l'essentiel en acceptant des modes de vie plus accessoires. La seule chose qui importe est de devenir humain en vérité; tout le reste est moyen. L'essentiel est la vie intérieure. Construire des chapelles peut permettre d'accéder à sa dimension intérieure mais il ne faut pas prétendre que sa chapelle est le seul accès à la vie intérieure. C'est le problème du pur et de l'impur et là le jugement de Jésus est flagrant : le régime du pur et de l'impur relève de l'autel. Jésus n'est pas un homme d'autel mais un homme de table. A table, on peut inviter tout le monde, à n'importe quel moment, tandis qu'à l'autel, on doit savoir si on remplit les conditions d'accès et on peut désigner du doigt les purs et les impurs. Luc montre Jésus tout le temps à table, en contact avec des personnes qui se sont pas pures. C'est une critique très forte de la tentation juive du juste qui considère le non juif comme frelaté

:"Ils sont comme la bale emportée par le vent" (Ps 1,4), il y a les bons, les justes, les méchants, les bavards. Jésus a supprimé ces catégories, il n'y a plus deux voies, grain et ivraie sont mêlés et "Vous risqueriez, en ramassant l'ivraie, d'arracher en même temps le blé" (Mt 13,29).

Ce que Etienne avait pressenti, ce dont il vivait déjà, reçoit un sceau mais cet accomplissement est en même temps une critique du passé car, si une certaine maturité spirituelle permet d'accéder à son devenir, en même temps, elle oblige à lâcher des certitudes qui semblaient sacro saintes jusque-là.
Etienne passe donc de son petit évangile, de sa petite figure en filigrane, qui l'a aidé à devenir ce qu'il est et ce qu'il est appelé à être, à une adhésion à Jésus parce qu'il devine, en raison de l'expérience dont il vit déjà, que Jésus accomplit l'être humain, pour son bonheur à lui et pour le bonheur de tous, qu'ils soient juifs ou non juifs.
Donc en ce sens Jésus est préfiguré, accompli dans les écritures : Jésus accomplit les Écritures et en lui, Etienne voit l'accomplissement du fils de l'homme..

7.3 : *Jésus s'est dit le fils de l'homme*
Tous les exégètes reconnaissent aujourd'hui que Jésus n'a jamais parlé de lui comme christ, comme fils de Dieu. De temps en temps, il parlait de lui comme du fils de l'homme : son avènement au milieu des gens de Capharnaüm n'est pas seulement son propre avènement mais celui de ceux avec qui il est et avec qui il vit. C'est un avènement commun qui va pouvoir donner lieu à une reconnaissance et à une acceptation mutuelles. C'est dans ce sens qu'il parle du fils de l'homme.
Matthieu, qui est très juif, sait ce qu'est le fils de l'homme. Un jour, Jésus rencontre un être torturé et lui dit : "Confiance, mon enfant, tes péchés sont remis". L'homme s'éveille à lui-même et se dit : "N'est-ce pas Dieu qui remet les péchés ?". Alors le texte dit : "Pour que vous sachiez que le fils de l'homme..." et Matthieu commente : "Les foules étaient stupéfaites et rendirent gloire à Dieu d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes" (Mt 9,8), au pluriel, parce que Jésus, comme fils de l'homme, est la figure des humains.

a) ce titre vient de Daniel
Le fils de l'homme est une figure évoquée par le prophète Daniel, 200 ans avant Jésus. Pour Jésus, c'était sa culture, sa façon d'être, une notion qui lui était immédiate.
Daniel voit la difficulté de la vie des juifs au milieu de nations qui sont cruelles. Il a une première vision : une bête horrible puis une deuxième vision, une bête encore plus horrible et une troisième... Il évoque quatre régimes : babylonien, perse, chaldéen et celui d'Alexandre avec dix cornes car il avait dix généraux. On peut retrouver dans cette vision la situation historique. Ces bêtes représentent des régimes humains qui ne sont pas encore humains. Et puis vient une nouvelle figure qui enfin a visage humain.
Voilà sa vision et ce qui l'encourage : en dépit de la cruauté de la vie sous ces régimes, les juifs ne doivent pas désespérer. C'est comme si l'homme n'était pas encore né et que seules triomphaient des forces brutales et bestiales. La vision lui fait percevoir qu'il y aura un vivant à visage humain. C'est ce qu'Israël est appelé à devenir, c'est leur rêve. C'est une prise de conscience assez simple : Israël est appelé à être une communauté, un état, une nation qui aura un visage humain après tous ces régimes qui ont été assez bestiaux. Dans ce sens-là, la figure du fils de

l'homme est une figure collective, c'est la nation, le peuple, donc la civilisation d'Israël, sa culture qui sera à visage humain.
La figure du fils de l'homme est l'avènement de l'humain. L'esprit de cette vision est du type des droits de l'homme, c'est difficile de les faire advenir mais c'est quelque chose de profond qui est découvert.

b) Jésus est le premier citoyen du royaume
Dans cet esprit, Jésus se nomme le fils de l'homme comme s'il faisait une confidence: maintenant l'être humain est né. Ses contemporains, en le voyant, ont vraiment eu l'impression que l'être humain est né enfin. Cependant il va mettre une petite sourdine à leur enthousiasme, un peu de réalisme : "Le fils de l'homme doit être livré aux mains des fils de l'homme" (Mt 17,22) et Dieu n'interviendra pas.
Donc "fils de l'homme" est la figure d'un peuple qui serait à venir. C'est une prophétie : Israël sait qu'il n'est pas encore ça. C'est une perception de l'humain dont ils sont les témoins. Jésus partage cette aspiration profonde et c'est un peu comme s'il était le premier citoyen de ce peuple annoncé, le premier citoyen du royaume qu'il proclame parce que, dans la mesure où vraiment l'être humain peut advenir, le royaume devient possible.

c) Jésus est comme un miroir
Sinon c'est Dieu qui domine les humains et on peut tuer l'homme pour la gloire de Dieu. Il faut que l'être humain advienne pour qu'il y ait une nouvelle connaissance de celui que, traditionnellement, on appelle Dieu. Donc il faudra le connaître à partir du fils de l'homme. C'est l'être humain qui devient le lieu, le terreau qui permet de discerner Dieu.
En regardant advenir ce fils de l'homme en Jésus, ses contemporains se regardent comme par anticipation : c'est leur aventure, leur avenir. Donc c'est plus un miroir qu'un portrait et ce n'est pas un concept comme celui du christ par exemple.
Matthieu est très sensible à cette perspective et va la formuler autrement dans sa relation à Jésus : les béatitudes sont un portrait de Jésus mais un portrait au pluriel : "Heureux les...", c'est un appel à être pour les disciples. Jésus est au milieu d'eux comme appel, sa présence est justement cet appel, portrait et appel sont indissociables. Il met ce portrait au début de son sermon sur la montagne, sa grande méditation sur le disciple. Donc ce n'est plus une perfection à imiter, ce n'est pas une image qu'on peut reproduire, ce n'est pas une loi qu'on peut égaler, c'est d'un autre ordre : c'est une béatitude à créer, à inventer.

Pour nous au contraire, les "christiens, Jésus a été progressivement oublié parce qu'on lui a préféré les annonces le concernant, le christ a effacé le fils de l'homme. La tradition "christienne" connaît un Jésus biblique mais encore très peu Jésus tel qu'il est, en chair et en os. Pour dire "ex cathedra" qui est Jésus, on a eu recours aux textes bibliques : il est le christ et depuis on a un Jésus biblique.

d) Jésus n'est pas un christ pour Etienne
Pour Etienne et les Galiléens, la rencontre de Jésus permet de devenir soi, de s'accomplir. Donc Jésus n'est pas le christ mais bien le fils de l'homme. C'est très important. Le christ est lié à la particularité d'Israël, à la terre d'Israël, à la royauté d'Israël, à la dynastie davidique. Ce christ s'origine tout naturellement dans les visions d'Isaïe. Cette conception monarchique convenait dans le monde de David pour aider les gens à vivre ce qu'ils avaient à vivre mais elle ne convient vraiment

pas à une situation de diaspora. En diaspora, qu'on le veuille ou non, la terre sainte, le roi, le temple sont de facto éloignés de l'horizon. Cet éloignement a pour effet paradoxalement que l'attention se porte principalement sur les dispersés eux-mêmes, sur l'être humain juste ou tendant à devenir lui-même, sur le juste vivant de la loi de vie et de la foi en la vie qui lui est promise au milieu d'un monde très souvent sous l'emprise du non sens, livré à la jouissance, s'imposant par la force au mépris de ce qui est faible.

Etienne, le premier, a proclamé clairement que le centre s'était déplacé d'Israël au bénéfice de tous les humains : "Le Très-Haut n'habite pas dans des demeures faites de main d'hommes". Dieu réside non plus d'abord dans le temple mais bien dans l'être humain qu'il mène à son accomplissement : "L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le père en esprit et en vérité" (Jn 4,23). Jésus en sa destinée parmi nous en est le signe éclatant. Son histoire, son avènement plus fort que la mort, est parole de Dieu.
Ce disant, Etienne a touché au temple, il doit être éliminé. Il est le premier témoin dont on sait qu'il n'a pas rencontré Jésus avant son élimination. Grâce à son témoignage, on voit que, si peut-être les autres disciples ne comprenaient pas très bien la menace que pouvait représenter Jésus pour les autorités et le temple, les autorités le comprenaient bien.
Après la mort d'Etienne, ses amis quittent Jérusalem. Ils ont vu le danger. Ils ne partent pas pour porter le message, ce ne sont pas des missionnaires, on a plutôt à faire à des sans domicile fixe. Heureusement, dans beaucoup de villes, il y a des communautés juives et ils se font accueillir tant bien que mal.

8 : ***des Hellénistes s'adressent à des païens*** (Aa 11,19-20)

"Ceux qui avaient été dispersés lors de la tribulation survenue au sujet d'Etienne,
"poussèrent jusqu'en Phénicie, Chypre et Antioche,
"sans donc parler la parole à d'autres qu'aux juifs.
"Il y avait toutefois parmi eux quelques Chypriotes et Cyrénéens
"qui, venant à Antioche, s'adressaient aussi aux Grecs,
"leur annonçant la bonne nouvelle du Seigneur Jésus".

8.1 : *"Parler la parole"*
Luc emploie cette expression "parler la parole" : il n'y a pas encore d'enseignement. Quand on a rencontré un être extraordinaire, on en parle tout naturellement. Cette parole n'est pas encore structurée, méditée, ce n'est pas un enseignement, c'est un premier reflet.
Dans Marc, on voit très bien trois étapes correspondant à trois époques de la vie des premiers disciples. Jésus se met à parler et ce qu'il dit frappe :"On était frappé de son enseignement". Sous l'effet de la rencontre de Jésus, les disciples se mettent à en parler et cette parole contient à la fois un récit concernant Jésus et un message puisqu'en racontant Jésus, on raconte aussi ce qu'il dit. C'est le stade de la parole.

Dans un troisième temps, ce qui est assez normal, certains vont essayer, en reprenant cette parole que personne ne peut évidemment circonscrire, de voir ce qui est le plus important, de regrouper certaines paraboles, certaines paroles de Jésus qui ont trait au même sujet. On va commencer à organiser et c'est là évidemment que commence l'enseignement.

8.2 : *des non juifs s'intéressent à Jésus*
Normalement parler de Jésus ne devait à première vue intéresser que des juifs. Pour la première fois, "des Chypriotes et des Cyrénéens s'adressent aussi à des Grecs". Sans domicile fixe, on est plus facilement en contact avec des gens qu'on n'aurait pas rencontré autrement. Alors on parle de Jésus et, de temps en temps, cela suscite un intérêt de la part des non juifs.
Il va y avoir un changement d'accent. Lorsque les disciples parlent du royaume de Dieu ou des attentes d'Israël, les païens n'y comprennent pas grand-chose, ils ne sont pas portés à attendre un royaume qui doit survenir et un christ qui doit intervenir. En revanche, ils leur demandent de parler de Jésus, ils s'intéressent vraiment à sa personne. Depuis son élimination, les disciples commencent eux-mêmes à se souvenir de lui et de ses paroles, il y a une focalisation qui se fait très spontanément. Les évangiles vont donner un tas de renseignements sur lui, preuve qu'il les a véritablement intéressés.

8.3 : *les païens s'intéressent surtout à sa résurrection*
Jésus parlait du royaume, ses disciples parlent de Jésus. Ils ne parlent pas de la même chose et l'image du royaume va s'estomper. Ainsi l'entrée de Jésus à Jérusalem est un moment important pour les juifs car elle annonce la grande entrée : "Hosanna ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni le royaume qui vient, de notre père David ! "(Mc 11,9). Luc reprend ce récit mais il supprime le royaume : "Béni le roi qui vient au nom du Seigneur !" (Lc 19,38), Jésus devient le roi, le Seigneur. On a ici cinq fois "le Seigneur". Il anticipe un peu car Jésus n'est pas encore "Seigneur" mais simplement "fils de l'homme" pour ces gens qui sont dispersés depuis la mort d'Etienne. Cependant l'inouï commence à se raconter, frappe par son extraordinaire et la bonne nouvelle est toujours Jésus lui-même mais en plus l'extraordinaire de sa présence en dépit de la mort. Tout le reste passe un peu à l'arrière plan.
Ainsi les disciples sont amenés à dire leur expérience de l'inouï. Ils cherchent des mots pour la dire, mots qu'ils trouveront dans leur tradition juive : il vient, il est ressuscité. Ce deuxième aspect va jouer un grand rôle : l'extraordinaire d'un être qui, bien qu'éliminé, se manifeste encore, intéresse les païens. Dans ce milieu, ressusciter ne va pas être bien compris, on retient surtout l'aspect extraordinaire d'un être qui vit toujours en dépit de la mort. La résurrection n'est plus située dans le contexte de l'histoire juive. Ce Jésus, déjà extraordinaire par lui-même, le devient encore plus du fait d'une présence en dépit de la mort.

Le fait que Jésus a étonné autant par sa personne que par l'extraordinaire de sa résurrection, Luc en est témoin :"Chypriotes et Cyrénéens s'adressaient aux Grecs, leur annonçant la bonne nouvelle du Seigneur Jésus". Ce message n'est plus la bonne nouvelle du royaume dont Jésus serait le messager mais le signe de la bonne nouvelle du Seigneur Jésus : le Seigneur au niveau de la rédaction des actes, Jésus au niveau de ce qui s'est passé.

Le mot “Seigneur” est absent dans l’évangile de Marc qui ne connaît que Jésus. Luc se sert de ce mot en tant que diacre des apôtres. Le mot “christ” est propre à un contexte juif et n’est pas compris dans le monde romain. “Seigneur” est un titre réservé à l’empereur et, pour Luc, le véritable empereur n’est pas celui de Rome. Ces mots, “christ”, “Seigneur”, sont des termes d’autorité : “Que toute la maison d’Israël le sache bien : Dieu l’a fait Seigneur et christ...”.
Jésus est “christ” pour l’histoire juive et “Seigneur” pour l’ensemble du monde habité. Il est christ dans le temps, dans son aboutissement; il est Seigneur spatialement, dans l’espace non juif, dans son universalité. C’est pour cela que les deux titres sont toujours présents chez Luc. Dans le récit de conception, au moment de l’annonciation, l’ange va parler du christ :”Il sera appelé fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père” (Lc 1,32); la naissance se fait à l’occasion d’un dogme (édit) de Rome qui voulait le recensement de tous les habitants pour que l’empereur puisse toucher les impôts sur toute la terre. L’ange annonce :”Un sauveur vous est né, qui est le christ Seigneur” (Lc 2,11).

Il y a donc un changement d’orientation : les disciples ne s’orientent plus vers un avenir immédiat dont ils attendent tout : le retour de Jésus. Pour Luc, le temps sera long, des générations, des générations, et la petite communauté chrétienne est personnifiée par “une vierge, fiancée à un homme du nom de Joseph” qui chante : “Désormais toutes les générations me diront bienheureuse” (Lc 1,48). On n’est plus du tout à la fin des temps. Cette orientation se concentre sur Jésus, mais Jésus autorité.
Cela est propre à Luc et a traversé l’histoire, il faut le reconnaître. C’est assez normal que Jésus soit situé et compris en fonction de l’histoire juive dans un milieu juif et qu’il soit mieux dégagé en tant que tel dans un milieu moins attaché à Jérusalem comme Etienne.

8.4 : *des païens cohabitent avec des juifs dans la communauté d’Antioche*
A Antioche, on a deux traditions côte à côte : la tradition des disciples juifs (Matthieu) et la tradition des disciples non juifs (Luc). Ces deux évangiles se ressemblent mais sont aussi très différents. Or ces deux communautés n’ont rien en commun, ni le passé ni la loi ni la culture. La cohabitation sera possible car les non juifs sont en train de découvrir Jésus et sont d’accord d’être avec des juifs pour mieux le comprendre et ainsi se découvrir mieux eux-mêmes et être plus aptes à vivre en commun. Ils avaient cette chance inouïe : Jésus avait encore toute sa fraîcheur, toute sa nouveauté, donc toute sa capacité d’attraction et de transformation des êtres. Pour la première fois, on va voir cohabiter des païens avec des juifs qui, grâce à Jésus, ont découvert l’essentiel et sont donc en mesure de relativiser un passé qui par ailleurs leur semble sacro saint. On n’a plus la continuité de l’histoire juive, on a le commencement d’une nouvelle histoire, parce qu’il y a Jésus, par le simple fait qu’il est là. Cela suppose une expérience suffisante de Jésus, mais, si on ne l’a pas, c’est un problème quasi insoluble.

A Jérusalem, on ne savait pas que Jésus avait une dimension humaine qui n’était limitée ni au temps ni aux frontières juifs. Cela va poser de gros problèmes :“La nouvelle en vint aux oreilles de l’église de Jérusalem, et l’on députa Barnabé à Antioche. Lorsqu’il arriva et qu’il vit la grâce accordée par Dieu, il s’en réjouit et les encouragea tous à demeurer d’un coeur ferme, fidèles au Seigneur” (Aa 11,22).

Barnabé n'est pas n'importe qui : "Il possédait un champ; il le vendit, apporta l'argent et le déposa aux pieds des apôtres" (Aa 4,37); on l'appelle "un fils de consolation". Un homme qui met ainsi sa maison à disposition pour suivre Jésus, ce n'est pas étonnant qu'il puisse accepter les étrangers, les non juifs et s'en réjouir car il voit le début d'une aventure qui n'aura ni limite ni frontière. Ce Barnabé est un être assez merveilleux, un être de réconciliation.
Ici on a un terme tout à fait nouveau qui vient de Paul : "Il vit la grâce accordée par Dieu". Le mot "grâce" est utilisé dans ce contexte pour dire que des gens qui normalement ne devraient pas être là, sont là; ils ne devraient pas être admis et ils sont admis. Il n'y a pas de raison, c'est la grâce. Ils sont admis de façon inconditionnelle.

9 : ***la "grâce accordée par Dieu" est l'admission des païens pour Luc***

Le mot "grâce" que Luc a repris dans les actes, vient de Gabriel, l'ange du Seigneur : "Réjouis-toi, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi" (Lc 1,28). Luc a trouvé un mot qui n'existe pas en grec : "grâce", "pétrie de bienveillance". Chouraqui traduit "Dilection de dilection". Il faut partir de ce mot qui, pour Luc disciple de Jésus, veut dire "l'eudokia".
Le terme de "grâce" a un double sens :
a) le roi peut faire "grâce" à des gens qui s'opposent à lui, à des prisonniers politiques. C'est une situation publique et non pas privée. La théologie des actes ne connaît que la situation publique : le Seigneur fait grâce, fait ce qu'il veut et il n'y a rien à lui dire.
b) l'autre sens est dans le privé : le roi choisit celle qui lui plaît en raison et à cause d'elle, en raison de sa valeur, parce qu'elle est "gracieuse", elle obtient sa "grâce".

9.1 : *la salutation de Gabriel est une manifestation concrète de l'eudokia*

Dans la salutation de Gabriel, on a les deux sens. Dieu fait grâce car c'est lui qui fait être et donne le droit d'exister mais, en même temps, et on ne le comprendra jamais, il est touché. Quand Luc écrit :"Ils se réjouirent des paroles pleines de grâce qui venaient de Jésus" (Lc 4,22), on sent à la fois cette chance qu'ils ont de l'entendre et un souverain respect pour celui qui en est l'objet. La proclamation de la présence du transcendant ne peut donc se faire qu'au sein d'une salutation empreinte d'un souverain respect pour celui ou celle qui est salué.
Gabriel essaie de dire que personne n'est à l'origine d'une telle salutation, aucun humain n'est en mesure de la faire. Marie est l'objet d'une eudokia, d'une bienveillance inconditionnelle qui vient d'en deçà de l'humain, qui l'habite mais dont elle n'est pas l'origine.
L'esprit qui anime Gabriel est l'esprit du père de Jésus et de notre père, tel qu'il nous est parvenu dans la vie et le don de soi de Jésus, esprit plus fort que la mort, esprit qui proclame l'inouï, esprit qui salue chacun de nous appelé à vivre son existence dans la reconnaissance de l'amour : "Réjouis-toi, le Seigneur est avec toi".
En entendant cela, un être est bouleversé : "Elle fut ébranlée de fond en comble par cette parole" (Lc 1,29) et en même temps, elle devient à elle-même une interrogation existentielle et elle se demandait "de quel sens pouvait être cette salutation". Selon le témoignage de Luc, au coeur de cette salutation, parvient la proclamation concernant

Jésus : “Tu concevras et enfanteras un fils et tu l’appelleras Jésus; il sera grand et on l’appellera fils du très-haut”.

9.2 : *Jésus est le messager de la grâce*
L’esprit qui anime Gabriel, qui salue avant de proclamer, c’est l’esprit dont était animé Jésus lorsqu’il regardait et saluait chacun des siens s’éveillant à son contact, lorsque, “ému aux entrailles” (Mc 1,41), il touchait le lépreux que la mort tentait à mettre définitivement à l’écart, lorsque, tremblant pour elle, il regardait au milieu de justes, la femme surprise en flagrant délit d’adultère, lorsque, émerveillé de se découvrir enfin reconnu, il se voit littéralement coiffé de parfum par Marie de Béthanie.
Les contemporains de Jésus, sous l’effet de son regard, de son sourire, de sa main tendue, d’un repas partagé, ont vu cette bienveillance au quotidien. L’avènement de Jésus prend sa source en celui qu’il appelait son “abba”. Jésus est bienfaisant et par là dit l’origine de sa bienveillance. Il peut le dire parce qu’il l’est, parce qu’il est devenu un fruit, le fruit de sa fidélité à celui en qui il s’origine d’instant en instant, d’heure en heure, avec des combats, des doutes. Le jour de sa maturité, devenu lui-même, il est paradoxalement aussi plénitude pour tous. Du coup, lui qui avait une vie cachée jusque-là, se met à parler et à paraître en public. En chacune de ses paroles, en chacun de ses gestes, parvient à qui l’entend, à qui est salué, à qui est rencontré, la voix qui éveille chaque être à lui-même, l’amour qui fortifie chaque être dans son existence.

9.3 : *en Jésus, tous les hommes sont l’objet de la bienveillance du père*
Or cette présence bienfaisante, expérimentée au contact de Jésus en dépit de sa précarité, demeure. Ses proches, ses intimes, en ont fait l’expérience à leur plus grand étonnement. Étonnés, stupéfaits, ils ont constaté que les forces d’opposition, les forces de destruction, la mort, l’élimination ont échoué. Éliminé, il leur parvient encore. Le proclamer présent en dépit de son élimination est donc une parole qui naît dans l’expérience de l’inouï. Les siens sont bien conscients, en raison de cette expérience vécue, qu’ils ne sont pas à l’origine de cette proclamation. C’est sous l’intensité du vécu qu’ils se mettent à dire l’indicible.
Pour dire cet indicible, les mots importent, ils ne seront jamais adéquats. L’important sera que ces mots, en même temps qu’ils sont l’expression de ce qui advient par Jésus, soient portés par une expérience de Jésus, en écho à sa fidélité à celui qui est source de vie et d’existence, bienveillance inconditionnelle à l’égard des humains, volonté obstinée que chacun vive.
Selon cette bienveillance de principe que tous sans exception partagent, nous nous accueillons les uns les autres, même si les apparences criantes nous font apparaître comme des miettes sans valeur ni consistance aucune, car, dans et par la foi, chacun est appelé à devenir soi afin qu’advienne le royaume commun dans une histoire très longue car impossible et qui advient en dépit de son impossibilité, dans une histoire de remise de dettes mutuelle car seule une telle remise permet peu à peu, au jour le jour, d’épouser la bienveillance inconditionnelle, première, qui nous est principe.
Réjouissez-vous, objets d’une bienveillance inconditionnelle, objets d’un amour qui est à l’origine de votre existence, qui veut que vous soyez et qui vient au-devant de vous en celui qui s’y est livré à fond, à cent pour cent, et qui dès lors nous rend présent celui qui était seulement origine : “Le seigneur est avec toi”. Désormais, en Jésus, notre origine inaccessible nous est rendue présente.

9.4 : *les actes n'ont pas repris cette salutation*
Quand Luc fait dire à Pierre :"Ce Jésus que vous, vous avez crucifié", l'autorité apostolique, autorité nouvelle, accuse, appelle au repentir et fait grâce. C'est ce qui a traversé les siècles mais ce n'est plus l'eudokia : d'un côté, bienveillance a priori du père; de l'autre, culpabilisation de l'autorité apostolique.
La salutation est totalement absente des actes et ce qui a traversé l'histoire est sans aucun doute la proclamation d'autorité des actes plus que la salutation tremblante de respect, balbutiée par le messager de l'amour. Il nous est donné de l'entendre à nouveau aujourd'hui pour en vivre sûrement. Réjouissons-nous mais quelle exigence, quelle béatitude et quel appel ! Nous voilà donc invités à concevoir, (il s'agit bien d'une conception) une réalité sur laquelle nous n'avons au départ aucune prise, une réalité qui ne nous sera présente qu'avec notre consentement. Ce qui est engendré dans notre histoire, ne l'est que par notre conception consentante. Le mystère qui nous engendre est paradoxalement celui qui est conçu.

Luc va montrer ce long combat des non juifs pour faire triompher cet aspect "gracieux" de Jésus, pour faire entendre à ses frères et soeurs juifs qu'ils ne connaissent pas encore très bien l'amour de celui dont ils témoignent, que cet amour va beaucoup plus loin qu'ils ne le pensent. Les non juifs y ont tout intérêt puisque ce sont eux les exclus.

10 : ***l'admission des païens est conforme à l'esprit de Jésus***

Sans doute Jésus n'a pas connu les païens. Ils ont essayé de chercher si Jésus n'en avait pas rencontré. Ils ont trouvé notamment le centurion romain. Mais l'exemple n'était pas très bon car Jésus dit : "Moi, aller chez toi ?" (Mt 8,7). Jésus, juif, ne peut pas aller chez lui. Le centurion le comprend fort bien :"Ne te dérange pas davantage..., mais dis un mot et que soit guéri mon serviteur". Jésus est émerveillé car cet homme a compris que le Dieu de Jésus a un regard sur chacun qui lui donne la permission de vivre. Luc n'a pas vu cette bienveillance mais seulement que tout le monde est admis et, dans les actes, la bienveillance du père de Jésus pour chacun se transforme en "grâce".
Ils se souviennent d'un autre exemple. Jésus voulait se retirer dans le nord, en Syro-Phénicie, pour mettre un terme à la mission. On le comprenait mal et il voulait prendre le temps de former les siens, de les mettre au courant qu'il n'est pas le christ mais le fils de l'homme. Il ne veut même pas qu'on connaisse sa présence et c'est plus facile de rester discret en se retirant du pays. Une Phénicienne dont la fille est malade, a entendu parler de ce guérisseur. Jésus refuse :"Il ne sied pas de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens" (Mc 7,27). Ce n'est pas sa mission et cette femme est une étrangère. Alors elle réplique : "Même les petits chiens sous la table mangent les miettes des enfants". Jésus est dans l'admiration. Ils ont donc deux souvenirs extraordinaires parce que, les deux fois, Jésus refuse de s'occuper des païens, sa mission est "d'aller plutôt vers les brebis perdues d'Israël" (Mt 10,6), il ne peut pas tout faire mais cela ne veut pas dire que son coeur n'a pas une dimension universelle, comme le montrent ces récits qui sont d'une simplicité, d'une humilité, d'une vérité bouleversantes. En présence d'êtres vis-à-vis desquels il

ne se sent pas pour le moment en mission, il est incapable de refuser. Sous la pression des païens, on garde ces souvenirs car, s'il ne refuse personne, il va bien les admettre eux aussi et on a bien fini par les admettre.
L'intérêt des païens ranime le souvenir de Jésus et permet de mieux comprendre ses paroles, comme si jusque-là on avait transmis son message presque sans le comprendre. Luc part d'une situation historique, celle d'Antioche, et fait dire à Jésus des paroles qu'il n'a jamais dites mais qui correspondent à celui qu'il est. Il n'invente pas, c'est le Jésus qu'il a découvert, même s'il l'a découvert à moitié. Jésus dit dans la synagogue de Nazareth ce qui a été découvert à Antioche,10 ans ou 12 ans plus tard.

10.1 : *Jésus cite Isaïe pour expliquer sa mission* (Lc 4,16 et ss)
Jésus prend la bible, l'ouvre et lit :

"L'esprit du seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré par l'onction.
"Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres,
"annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue,
"rendre la liberté aux opprimés,
"proclamer une année de grâce de la part du seigneur.
"Alors il replie le livre, le rendit au servant, s'assied
"et tous dans la synagogue avaient les yeux tournés vers lui
"et tous lui rendaient témoignage
"car ils étaient dans l'admiration devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche".

C'est un portrait de Jésus : délivrer, rendre la vue, annoncer une bonne nouvelle, libérer, proclamer la grâce et la bonté... Cela ne ressemble pas du tout à un discours de Jean-Baptiste, c'est bien du Jésus et ça correspond bien à celui qu'il est. Jésus dit la bienveillance du père, "l'eudokia", le droit d'être, d'exister pour tous fondamental, irrévocable.
Luc cherche dans la bible ce que Jésus est. C'est tout à fait étranger à Jésus qui trouve en lui-même qui il est. Son but est d'aider le lecteur à rencontrer Jésus, à le connaître un peu comme lui le comprend à l'aide d'un texte qui lui semble correspondre assez bien au portrait de Jésus. Ce procédé est tout à fait normal, surtout dans le contexte d'un dialogue avec les juifs, 60 ans après la venue de Jésus, pour leur montrer que Jésus est prédit dans la bible.
Il écrit à une époque où le souvenir de Jésus est encore suffisamment présent pour exercer un contrôle vigilant sur tout ce qu'on dit de lui. Personne ne peut contester que Jésus soit une bonne nouvelle pour les petits et les pauvres, qu'il ait délivré beaucoup de gens qui se sentaient noués, qu'il ait permis à d'autres de voir, qu'il ait libéré des gens emprisonnés par toutes sortes de théories... Sa venue correspond à une "année de grâce", cette année du jubilé qui devait arriver tous les 7 X 7 ans, tous les 50 ans :"Chacun rentrera dans son patrimoine, chacun retournera dans son clan" (Lév 25,10), toutes les dettes allaient être remises etc... C'était une coutume juive, merveilleuse mais inapplicable. Cependant on sentait que la vie devrait être comme ça. Donc Jésus, c'est un peu tout ça mais il faut savoir que Jésus ne s'est jamais présenté comme ça à Nazareth.

Les textes de la Sagesse avaient déjà aidé Etienne à rencontrer Jésus. Plus tard, on va fouiller la bible à la recherche de textes qui parleraient de lui, comme le montre le récit des disciples d'Emmaüs: "Esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont

annoncé les prophètes !... Et commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interpréta dans les écritures tout ce qui le concernait" (Lc 24,25-27). Certains textes correspondent vraiment à Jésus, comme le texte d'Isaïe repris par Luc. Mais il y en a d'autres qu'on devrait interdire au nom de l'esprit de Jésus comme : "Le seigneur a dit à mon seigneur : Siège à ma droite jusqu'à ce que j'ai fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds" (Aa 2,34), c'est le psaume 2. Mais à partir du moment où Jésus devient le christ, on passe de sa personne à un langage le concernant.

10.2 : *Jésus se réfère à Elie et Elisée*
A Antioche, cette "année de grâce" fut notamment l'admission des non juifs, acte de bienveillance gratuite inconditionnelle de l'eudokia. Mais ce pas fut difficile pour leurs compagnons juifs. Alors Luc relit les écritures pour leur montrer que les païens ont leur place et qu'il faut essayer de vivre ensemble.

"Assurément, je vous le dis, il y avait beaucoup de veuves en Israël au jour d'Elie",
"lorsque durant trois ans et six mois le ciel demeura fermé
"et qu'une grande famine sévit sur tout le pays;
"pourtant ce n'est à aucune d'elles que fut envoyé Elie
"mais bien à une veuve de Sarepta, au pays de Sidon.
"Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël, lors du prophète Elysée,
"pourtant aucun d'eux ne fut guéri mais bien Naaman le Syrien".

Cela se passe à Nazareth et on sait que les Nazaréniens sont très attachés à ces prophètes qui sont de la Galilée. Donc ce n'est pas par hasard qu'il fait référence à eux : si d'aussi grands prophètes ont admis des non juifs, les juifs d'Antioche n'ont vraiment plus d'objections. C'est le problème de Luc. Ce n'est pas du tout celui de Jésus qui n'était pas préoccupé par l'admission des non juifs.
Mais l'origine de cette ouverture aux païens est bien une présence bienveillante qui fait voir les aveugles, libère les captifs et fait vivre, transforme cette femme chez Simon... Cela vaut pour tout le monde, donc aussi pour les non juifs, ça n'a pas de frontières. Mais c'est difficile à faire admettre.

Ce texte permet de voir deux choses essentiellement :
a) Luc attribue à Jésus des paroles qu'il n'a jamais dites mais qui lui correspondent. Les discours de Jean, neuf fois sur dix, ne sont pas ce que Jésus a dit mais ce qu'il est. Les paroles qu'on lui attribue aident un peu à le comprendre, à le deviner :"Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'écriture".
b) Luc se sert de ce qui est découvert à Antioche pour dire qui est Jésus et ce que Jésus aurait fait à leur place, s'il avait eu à décider l'admission des païens.

III - Esprit de Jésus et Esprit Saint

Trois types d'esprits apparaissent dans les évangiles et les actes :

1- *l'esprit de Jean-Baptiste*
L'esprit qui nous parvient surtout par Jean-Baptiste est l'esprit du Dieu des justes, l'esprit qui dit l'exigence de l'amour. Si cette voix se substitue à celle du père, l'exigence devient première et ne pas correspondre à l'exigence expose à la colère. Les textes d'Israël contemporains et antérieurs à Jésus montrent que c'est l'esprit dominant au début du premier siècle. Paul, avant de rencontrer Jésus, est animé par cet esprit et, partisan zélé de la religion de ses pères, il met en prison les disciples de Jésus pour leur non conformité à l'esprit des justes.

2- *l'esprit de Jésus*
L'esprit de Jésus s'origine dans le père et se fonde sur l'eudokia, c'est la découverte de soi sous le regard ou à partir d'une source bienveillante, inconditionnelle.

3- *l'esprit du Dieu des prêtres*
C'est l'antithèse des autres car c'est l'esprit du Dieu qui fait grâce avec cette particularité que cette grâce est indivisiblement liée à une accusation. C'est un esprit de Dieu qui accuse et qui fait grâce. L'eudokia n'accuse jamais.

Le Dieu des justes est un aspect réel, le Dieu qui fait grâce est un aspect réel mais ce qui est premier selon le témoignage et la vie de Jésus, c'est la bienveillance de la source que Jésus appelait, en parabole, "son père ou son abba"; il ne faut pas en conclure trop vite que Jésus est le fils de ce père.
Jésus a été très sensible à l'esprit de Jean-Baptiste : l'exigence, c'est l'amour et l'amour, c'est l'exigence. Devant cet homme qui a payé le prix, qui a consacré sa vie pour être celui qu'il devait être, Jésus a été ému : "Parmi les enfants de la femme, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste" (Mt 11,11). Jean-Baptiste, en voyant Jésus, se rend compte qu'il ira plus loin que lui et s'en réjouit : "Voici celui dont j'ai dit : lui qui vient après moi, est passé devant moi" (Jn 1,15). Vivre selon Dieu n'est pas chose aisée. Jean a mesuré l'exigence comme personne d'autre au monde. Jésus a compris, à son contact, que l'exigence de l'amour est bien réel mais il a découvert ensuite que, si on met l'exigence en principe, il n'y a plus l'amour.

L'esprit de Jésus, l'esprit de son abba, l'esprit de l'eudokia, comprend aussi une exigence du Dieu des justes, il peut aussi fermer les yeux quand c'est nécessaire et faire grâce, sans réduire l'eudokia à la grâce, ce que nous avons fait. Mais il n'est pas l'esprit du Dieu des justes, même si le Dieu des justes insiste sur un aspect vrai, l'exigence de l'amour, ni celui des prêtres, même si le Dieu des prêtres met l'accent sur un élément vrai, cette attitude gracieuse de l'amour qui ferme les yeux. L'amour est exigeant, l'amour est gracieux mais ni l'exigence ni la grâce ne sont l'amour.

Dans la mesure où nous désirons devenir disciples de Jésus et vivre comme il a vécu, notre vie de foi aujourd'hui est avant tout d'essayer d'entrer peu à peu dans l'expérience vécue par Jésus, à savoir l'expérience de l'eudokia. Tout ce dont Jésus a fait part au cours des brèves années qu'il a vécues, se fonde sur cette expérience et est inspiré par elle.

1- l'esprit de Jésus est l'esprit de l'eudokia,

2- l'esprit des actes est l'esprit sacerdotal.

A) L'esprit de Jésus est l'esprit de l'eudokia

1 : *Jésus a cherché sa propre voie*

Jésus a mis du temps avant de découvrir celui qu'il appelle "son père". Il y a là une densité humaine, une richesse, une ouverture, un accueil, dont il n'a pas pu prendre conscience tout de suite mais il a senti qu'aucune force d'opposition, de destruction ne pourra s'y opposer. Il en vit et l'a découvert peu à peu.

1.1 : *Jésus rencontre Jean-Baptiste*

Tout petit garçon, il a essayé de vivre comme son papa, comme ses frères et soeurs, il a été fidèle.
Comme enfant et adolescent, il attend le christ. C'est une expression de la vie de foi du peuple de ce temps-là, au moins pour les plus religieux. Raisonnablement, on peut penser qu'il partage cette espérance qu'Israël enfin pourra entrevoir qui est Dieu et qui ils sont. Le christ va venir dire ce que les prophètes ont déjà annoncé mais il le dira encore mieux. C'est vraiment ça, l'attente du christ.

Dans ce contexte, la voix de Jean-Baptiste se lève : "Repentez-vous car le royaume est tout proche... Celui qui vient derrière moi, est encore plus puissant que moi...", quelqu'un va venir. Pour Jésus, tout ce qu'il est en train de vivre est confronté à ce quelqu'un. Jean a un certain succès, l'historien Josèphe le montre, et beaucoup de gens vont le voir. Jésus est parmi eux : "Qui êtes-vous allés contempler au désert ? Un roseau agité par le vent ?... Qui êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu de façon délicate ?... Qu'êtes-vous allés faire ? Voir un prophète ?" (Mt 11,7-9). Son admiration est grande car c'est son maître et c'est plus qu'un roseau agité par le vent, c'est un chêne. Donc il est ému par cette voix. Jean-Baptiste appelle à un engagement sérieux, à une vie qui ne s'appuie pas sur le passé. Etre fils d'Abraham ne suffit pas, ce n'est pas le passé qui détermine une vie mais ce qui se fait maintenant face à Dieu, face à soi-même. On comprend que Jésus approuvait cela. A un moment donné, il suit Jean-Baptiste et devient son disciple parce qu'il a été sensible à l'exigence.
Son adhésion à Jean-Baptiste est sincère, il y adhère pleinement. Il a 30 ans, il est en pleine maturité humaine, il va au-devant de Jean-Baptiste et se fait baptiser. Se faire baptiser revenait à reconnaître Jean-Baptiste comme l'envoyé de Dieu. Jésus s'est engagé ainsi vis-à-vis de lui. Ce geste publique est d'ailleurs la raison pour laquelle : "les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander :"Qui es-tu ?" (Jn 1,19).

Plus tard, à Jérusalem, les prêtres et les responsables religieux vont demander à Jésus devenu à son tour une "autorité" : "Par quelle autorité fais-tu cela ? ou qui t'a donné autorité pour le faire ?". Il n'est ni rabbi ni scribe ni disciple d'un maître, pas

même de Jean-Baptiste. Jésus se défend en prenant l'exemple de quelqu'un qui n'avait pas non plus droit de parole :"Le baptême de Jean, venait-il du ciel ou des hommes ?". Jean-Baptiste a surgi sans mandat officiel, il était simplement lui-même et a inquiété ceux qui avaient le droit de parole. Jésus leur pose un vrai problème : "Si nous répondons: du ciel, il dira :"Pourquoi donc n'avez-vous pas cru en lui ? (car dire qu'il n'avait pas d'autorité, qu'il n'était pas de Dieu, c'est dire qu'il est du démon). Mais allons-nous dire : des hommes ?". Ils redoutaient le peuple car tout le monde tenait que Jean avait été réellement un prophète" (Mc 11,31-32). Les prêtres sont des gens prudents mais ils ne peuvent quand même pas dire que Jean était de Dieu. Donc son maître lui reste présent, même s'il a pris ses distances par rapport à lui.

1.2 : *Jésus rencontre le "père"*
Peu à peu, Jésus trouve que quelque chose ne va pas, que l'exigence chez Jean-Baptiste est plus grande que le jugement, Jean condamne tout le monde :"Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu" (Mt 3,10). Il le quitte lorsqu'il voit que cette exigence entraîne nécessairement un jugement.
Il y a une tension avec Jean, il ne voit plus tout à fait comme lui. Ce sont des choses qui, spirituellement, peuvent amener quelqu'un à sa maturité.

Une expérience va le séparer de Jean-Baptiste à tout jamais. Cette tension, cette interrogation, cette fidélité débouchent tout à coup : "Il vit les cieux se déchirer". Jésus parle toujours en parabole. L'image ne dit pas que les cieux s'ouvrent mais se déchirent, le grand voile se déchire, comme si, pour la première fois dans l'histoire des êtres humains, Dieu et l'être humain se trouvaient en présence l'un de l'autre sans voile. Personne n'a assisté à cet événement appelé le baptême de Jésus. Il a donc dû en faire la confidence. Il a pris les termes usuels dans l'imagerie populaire. Il est ému, parce qu'il ne fait pas l'expérience de Dieu, il fait l'expérience de lui-même mais reconnu par Dieu. C'est tout à fait autre chose. Une voix le confirme dans ce qu'il est et c'est une voix qui a l'air heureuse de le voir tel qu'il est. A ce moment-là, vivant d'une exigence qui n'est plus un jugement, il s'entend dire :"Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur". Il est bouleversé. Il est reconnu par celui qu'il appellera alors "son père".
Dans sa vie, ce moment est décisif, même si ce n'est pas le moment initial de sa découverte de l'eudokia. Il en parle à ses amis mais c'est difficile à dire. Transmettre l'essentiel est presque impossible : l'essentiel ne s'enseigne pas mais se transmet d'être à être.

Les évangiles racontent deux événements bien distincts comme un seul moment, le baptême et la découverte de l'eudokia :"Au moment où il remontait de l'eau, il vit les cieux se déchirer" (Mc 1,10). C'est un contresens : au moment où Jésus reconnaît Jean-Baptiste et devient son disciple en se faisant baptiser, il découvrirait autre chose qui le sépare de Jean.
Cet amalgame provient sans doute de l'expérience historique des disciples : la rencontre de Jésus, l'épreuve de l'élimination et puis l'inouï. A la suite de cette dernière expérience, ils éprouvent le besoin d'en parler d'abord entre eux puis avec d'autres. Chaque fois que quelqu'un se joint à leur groupe, ils éprouvent le besoin de célébrer sa venue. Or Jésus n'a rien dit sur l'entrée dans la communauté, il n'a pas demandé un baptême. Ils ont donc repris le geste utilisé par Jean-Baptiste, un engagement public, pour montrer qu'ils veulent vivre selon Jésus, en signe

d'adhésion à Jésus et du don de son esprit. A cette occasion, le baptême de Jean et l'adhésion à Jésus se rejoignent dans un seul rite.
Plus tard, on va assimiler le baptême de Jean et le baptême chrétien dans la vie même de Jésus. Le dialogue entre Jésus et Jean-Baptiste révèle le malaise de la communauté de Matthieu qui exprime l'adhésion à Jésus avec le signe par lequel Jésus s'était fait disciple de Jean : "Jésus vient au Jourdain pour être baptisé par Jean. Celui-ci voulait l'en détourner :"C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et toi, tu viens à moi" (Mt 3,13-14).

2 : J***ésus est chassé au désert***

A la suite de ce baptême, on ne voit plus Jésus pendant 40 jours, il est parti et personne ne sait où il est : "L'esprit le chasse au désert", c'est-à-dire l'éloigne de Jean-Baptiste, sinon il serait peut-être retombé dans l'esprit de colère du Dieu du juste.
Il faut quarante jours pour digérer une telle émotion, le temps de s'apprivoiser avec ce qui nous dépasse, le temps d'épouser vraiment ce qu'on est appelé à être et aussi le temps suffisant et absolument nécessaire de silence avant de pouvoir en parler.
Ces quarante jours sont pour lui un temps d'épreuve, "tenté par satan". Trois points lui paraissent essentiels car ils lui permettent de prendre distance par rapport à Jérusalem, Jean-Baptiste et tout ce qui existe à ce moment-là.

2.1 : *accepter sa propre précarité*

La première tentation de l'être humain est de quitter la petitesse de l'humain, la précarité, pour rejoindre ce qu'on appelle Dieu. Jésus est amené à renoncer au désir de toute puissance propre à l'enfant, au nourrisson, et accepter, à partir de là, d'être fils de Dieu : "Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains" (Mt 4,3). La découverte de Jésus est que l'être humain est incapable de changer des pierres en pains mais est objet de bienveillance en dépit de sa précarité. Le père ne lui demande pas d'être autre chose que lui-même. Ainsi il est aimé de la source, de Dieu, puisqu'il est dit "fils de Dieu".
Le refus de cette première tentation est le point le plus important.

2.2 : *renoncer à l'intervention de Dieu*

Le Dieu d'Israël est un Dieu interventionniste. Selon le contexte juif, il est présent dans l'histoire et on peut le prier d'intervenir. L'expérience de l'eudokia amène Jésus à reconnaître et accepter que la présence de celui qui est inconditionnellement bienveillant n'est pas interventionniste. Cette présence est réelle, elle exige une foi très grande dans sa petitesse mais Dieu n'est pas là pour empêcher d'avoir mal, quoiqu'en dise le psaume : "Il a donné ordre à ses anges afin que ton pied ne heurte la pierre" (Ps 91,12). Renoncer donc à la tentation : "Si tu es fils de Dieu, jette-toi du haut du temple", comme si Dieu allait intervenir et donner ordre à ses anges de venir à l'aide. La conviction de Jésus est que "le fils de l'homme est entre les mains des fils d'homme" et il doit accepter de traverser l'épreuve dans la foi nue. La foi nue n'est pas la confiance en Dieu.

2.3 : *renoncer à tout pouvoir*

S'engager sur cette voie amène à renoncer à tout pouvoir, à toute domination, que ce soit au nom de Dieu ou au nom du démon car il n'y a pas de "bon pouvoir". Une

vérité ne pourra jamais être imposée sous le prétexte qu'elle vient de Dieu. Rien ne peut s'imposer. Quand il s'agit de domination et de pouvoir, il n'y a pas de distinction : homme-Dieu, vrai-pas vrai. C'est "non" pour Jésus. On comprend pourquoi il est si violent lorsque Pierre et les disciples essaient d'en faire un christ. Il ne peut pas faire autre chose que d'être fidèle à ce qu'il a vécu. Pierre ne comprend pas et Jésus refuse d'imposer son point de vue: "Voulez-vous partir, vous aussi ?" (Jn 6,67). Il ne peut obliger personne à le suivre, à l'écouter car toute vérité imposée au nom de Dieu ne relève pas de l'abba, de l'eudokia. "Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir" (Mt 20,28).

3 : *Jésus proclame la bonne nouvelle du royaume*

Quand il ressurgit, Jésus est tout à fait autre. Il ne retourne pas auprès de Jean-Baptiste mais il parle là-bas "en Galilée. Il y proclamait en ces termes la bonne nouvelle venue de Dieu :"Les temps sont accomplis et le royaume est tout proche" (Mc 1,14-15). Il ne commence pas par raconter ce qu'il a fait et vu pendant quarante jours mais il a quelque chose à dire au nom de cette expérience. Il va dire simplement celui qu'il est au regard de celui qui le regarde. Il n'a rien d'autre à dire sinon l'expérience de l'eudokia. Il est ému du dedans pour le dire. Certains l'entendent et progressivement il va avoir des disciples qui vont l'interroger. Le moment sera venu de faire part de ce qu'il a vécu surtout lorsqu'il a refusé justement d'être christ, d'être ce qu'ils voudraient qu'il soit. Il est donc bien obligé de parler de lui-même : il est simplement celui qu'il est.

3.1 : *la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres*

Jean-Baptiste, mis en prison, se demande ce qui arrive à Jésus. Comme il a une très grande confiance en lui, il envoie ses propres disciples lui demander ce qui s'est passé. La réponse est connue :"Allez rapporter à Jean ce que vous voyez et entendez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres" (Mt 11,4), l'être humain est en voie de guérison parce qu'il rencontre une bienveillance qui lui redonne une raison de vivre. Il n'a rien d'autre à dire à Jean sauf ce message : "Heureux s'il n'est pas scandalisé à mon sujet !". Même Jean-Baptiste n'arrive pas de but en blanc à l'eudokia. Pour Jésus, c'est la seule chose qui compte, tout le reste est zéro, nul :"Tu vois ces grandes constructions ? Il n'en restera pas pierre sur pierre : tout sera détruit" (Mc 13,2); la religion fait un temps. Cela veut dire que tout a une fin et seul sera maintenu et fera vivre, le soleil éternel de la bienveillance de celui qui nous a suscités à la vie. Pour les responsables de Jérusalem, Jésus relativise tout, c'est inadmissible :"Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ?" (Jn 7,15), il n'a pas eu de maître, pas de référence plausible et il blasphème car "toi qui n'es qu'un homme, tu te fais dieu" (Jn 10,33).

3.2 : *Jésus a un regard bienveillant pour tous*

Jésus accueille tout le monde. Il accueille les êtres humains comme des nourrissons, au début d'eux-mêmes, dépassés par la situation : "Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrez sûrement pas dans le royaume" (Mt 18,3). Le nourrisson a confiance dans son avenir mais il ne sait pas comment faire car il n'est pas en mesure de l'assumer lui-même et il n'y parvient pas à force de justice, de perfection, d'efforts.

Il a une façon de parler qui respecte ses auditeurs. Il n'est gêné par la compagnie de personne. Avec celui qui éprouve des difficultés à admettre l'autre, il pouvait dire beaucoup d'humour :"Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'oeil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton oeil, tu ne la vois pas ?" (Mt 7,3). De telles poutres empêchent de voir.

Voir mieux, c'est peu à peu épouser le regard de Jésus, comme lui-même s'est senti vu par celui qu'il appelle "son abba". C'était quelque chose d'inouï, d'inoubliable. Il a compris que son "abba" voyait ainsi chaque être humain comme un chef d'oeuvre, chef d'oeuvre en péril souvent mais toujours chef d'oeuvre. On n'a pas de mot français pour le dire, c'est "l'eudokia", un regard vrai, un regard de bienveillance a priori auquel Jésus initiait :"Ton père qui voit dans le secret, te le rendra", il faut essayer d'oublier tout ce qu'on sait, être présent à soi-même et, avec un peu de patience, on se verra en même temps qu'on verra celui qui voit dans le secret. Selon Jésus, on se voit bien quand on se voit avec ce regard-là. Une telle expérience est ténue et forte. On entrevoit de temps en temps quelque chose.

3.3 : *Jésus appelle chacun à voir comme lui*
Avant ce qu'on appelle le "baptême de Jésus", Jésus se tait. Ce n'est pas seulement par humilité qu'il attend 30 ans pour parler. Il se met à parler parce qu'il a vécu quelque chose et il commence à initier les siens, même s'il les sait au début de cette vie à sa suite et selon son esprit. Le royaume commence tout de suite, sans délai, et il advient même un tout petit peu dans la mesure où nous arrivons à nous réconcilier avec nous-mêmes et donc à accepter notre précarité, notre impuissance, nos limites, notre petitesse de nourrisson, mais aussi à nous accepter un peu mutuellement, à nous réconcilier tant bien que mal. Alors, sans le savoir, on épouse l'eudokia, on devient l'eudokia, on devient ce qui est en fait à notre principe.
3.4 : *Jésus proclame que le royaume est pour tous*
C'est sa propre expérience, ce qu'il vit, et cette conviction lui fait dire des choses que jusque là on n'avait pas dites dans le cadre d'Israël. Il est arrivé à une certaine maturité où il peut s'appeler "le fils de son abba" car son abba se reconnaît en lui : c'est comme s'il était son fils. Jésus parle toujours en parabole, le mot "fils" est une parabole. Nous avons fait de cette parabole un dogme : Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le saint Esprit.
Mais il est intimement convaincu que tout le monde est appelé à devenir fils, sans exception. Il connaît alors une joie fondamentale et parle avec une autorité extraordinaire :"Il s'en alla à travers toute la Galilée, prêchant dans leurs synagogues et chassant les démons" (Mc 1,39). Il s'intéresse à la brebis égarée et "tire plus de joie d'elle que des quatre-vingt-dix-neufs qui ne se sont pas égarées" (Mt 18,13). Toute communion limitée va craquer. Il y a une absence de jugement définitive : "Le père fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons". Il est arrivé à un niveau de compréhension de l'être humain où les catégories : pécheurs-justes, bons-méchants sont dépassées, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de la méchanceté ou de la bonté mais qu'un être humain ne peut jamais être catalogué soit comme bon, soit comme méchant. En présence de Jésus, cela n'a aucun sens. Lorsque certains lui font remarquer qu'il y a quand même des bons et des méchants, Jésus leur dit : "Vous risqueriez, en ramassant l'ivraie, d'arracher en même temps le blé" (Mt 13,29). On ne peut plus jamais classer quelqu'un dans ces catégories parce que tout être humain est appelé à exister de plein droit et qu'il y a une bienveillance

inconditionnelle, une eudokia, qui le fait être. Et la mort est sans emprise sur cette volonté-là.

Pour dire cela, Jésus n'a pas besoin du mot résurrection. Il peut l'employer mais il n'en a pas besoin : "Ainsi est la volonté de votre père qui est dans les cieux, que pas un de ces petits ne se perde" (Mt 18,14). Ce sont des mots qui ont frappé et qu'ils ont retenus. C'est une présence inclusive de toute autre présence et qui absout d'avance.
Pour l'expliquer, il raconte une parabole merveilleuse. "Il en va du royaume comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. On lui en amena un qui lui devait dix mille talents. N'ayant pas de quoi rendre, le maître ordonna de le vendre... Apitoyé, le maître de ce serviteur le relâcha et lui fit remise de sa dette" (Mt 18, 23 et ss). Nous ne savons pas aimer mais nous sommes appelés à aimer et donc, par rapport à l'amour, nous sommes tous endettés car nous nous faisons souffrir. Avec Jésus tout à coup, c'est comme si on arrivait à une espèce d'accomplissement de l'humain : tout être humain a le droit d'exister.

4 : ***tout être humain peut accéder au royaume***

Selon Jésus, l'accès au royaume est sans délai. Malheureusement nous avons compris cela comme si c'était le royaume qui était immédiat. Non, c'est l'accès au royaume qui est immédiat. "Cherchez et vous trouverez" (Mt 7,7), ce n'est pas : cherchez le royaume mais cherchez l'accès au royaume et vous trouverez la façon d'être et de vivre qui donne accès au royaume. Toutes les paraboles sur le royaume concernent le mystère de l'être humain qui est accès au royaume quand il devient lui-même.

4.1 : *l'accès est sans condition*

Souvent l'être humain cherche du solide pour avoir un point d'appui. Or la bienveillance concerne notre précarité. C'est angoissant de ne pas faire le poids, de n'avoir pas de raison valable d'exister, d'être parfaitement inutile. Et cependant, il y a cette voix : "Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur". Ce n'est pas possible mais c'est comme ça. C'est vraiment assister à l'impossible, c'est devenir contemporain de l'impossible que nous sommes.
C'est l'expérience d'Abraham. Isaac ne devait pas être là car Sarah est stérile. Abraham accueille un étranger et l'invite chez lui. Cet invité lui déclare :"Je reviendrai chez toi l'an prochain; alors ta femme Sarah aura un fils" (Gen 18,10). Le texte dit que Sarah a ri. On assiste à l'impossible, à une bienveillance inexplicable, initiale, originelle que Jésus appelait "son abba". Il aurait pu prendre un autre mot car ce n'est pas le mot qui importe. Il parle "d'eudokia", quelque chose d'inconditionnellement favorable, une volonté que tout être soit là à tout prix. Cela ne s'explique pas, il n'y a aucune raison, aucune nécessité : c'est comme ça mais ce n'est pas possible. Il faudrait trouver un mot pour traduire "eudokia" car ni "bienveillance" ni "grâce" ne sont adéquats.
Cette expérience est à l'origine de sa parole. Jésus, comme tout enfant d'Israël, attendait le christ jusqu'à ce jour. Après cette expérience, il doit oublier le christ car il s'agit de lui : il a découvert en lui-même le mystère de l'être humain et va maintenant

l'annoncer joyeusement aux autres :"Les temps sont accomplis et le royaume est proche", chaque être va pouvoir accéder à lui-même, trouver le chemin d'accéder sans délai au royaume.

4.2 : *l'accès est sans délai*
Jésus propose d'être simplement les uns pour les autres un rayon de lumière, un verre d'eau fraîche, sans exiger que nous soyons parfaits. Le royaume peut donc commencer tout de suite. On n'a vraiment pas à attendre un christ. Jésus posait cette question :"Le fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ?" (Lc 18,8), s'il ne trouve pas la foi, si on n'a pas la foi en soi, il ne peut rien faire. C'est tout à fait différent de se demander quand le fils de l'homme viendra. Etre disciple de Jésus permet de vivre entre nous cette bienveillance, ce respect formidable dont les droits de l'homme sont une amorce : tout être a le droit d'exister, le droit au respect. C'est très difficile à vivre, presque impossible : "Pour les hommes, c'est impossible mais, pour Dieu, tout est possible" (Mt 19,26), le royaume est impossible mais Jésus nous invite à l'impossible.
A ceux qui veulent absolument la perfection, il dit :" Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait" (Mt 5,48). Le père ne se soucie pas de la perfection, il n'a qu'un seul souci, c'est de faire lever son soleil sur les bons et méchants, rafraîchir et faire tomber sa pluie sur les justes et les injustes. Notre seul souci doit être, non pas d'être "parfait" mais d'être un petit rayon de soleil, un petit verre d'eau fraîche pour un autre, de temps à autre et dans le cadre de nos limites. Cette attention constante à l'autre est un signe de bienveillance, un rayon de lumière, un peu de chaleur ou de rafraîchissement, selon les images que Jésus emploie. Quand on a compris la source, il n'y a plus de jugement, c'est l'autre qui compte et non s'il est juif ou Samaritain. On peut dire à Jésus comme le lévite : avec toi, on ne sait plus qui est le prochain. Pour un homme de loi, la question se posait.
Il faut aimer dans le cadre de ses limites. Donner un verre d'eau, c'est peu de chose, or "Qui vous donnera un verre d'eau au nom de ce que vous êtes, je vous le dis, il ne perdra pas son salaire" (Mc 9,41). On ne se rend pas compte de la signification d'un verre d'eau pour celui qui en a besoin. On n'a pas compris le mystère de l'être humain et le texte ajoute : "Donner à boire au nom de ce que vous êtes au christ", c'est vraiment ne plus comprendre de quoi il s'agit.

4.3 : *l'accès se fait par le pardon mutuel*
Jésus a le souci de donner à chacun sa chance : "Ne jugez pas !... Qu'as-tu à regarder la paille dans l'oeil de ton frère ?". Il invite à s'abstenir de se juger les uns les autres et finalement à remplacer le souci de la perfection par une invitation quotidienne au pardon mutuel. Jésus a beaucoup d'humour :"Si ton frère vient à pécher, réprimande-le et, s'il se repent, remets-lui. Et si sept fois le jour il pèche contre toi et que sept fois il revienne à toi en disant :"Je me repens", tu lui pardonnes" (Lc 17,3), Quand il dit qu'il faut pardonner 70 fois 7 fois par jour, ça veut dire qu'on se fait mal les uns aux autres à longueur de temps. Donc il y a là une espèce de densité de présence.Tant qu'on n'a pas été éveillé soi-même à cette source qui est la bienveillance inconditionnelle, on ne peut pas comprendre. Celui qui en fait l'expérience, en est vraiment bouleversé car il n'est pas lui à l'origine de lui-même et il se sent, comme Bouddha, envahi d'une immense compassion pour tous les êtres humains. Bouddha a essayé, pendant des semaines, des mois, de savoir qui il était. Il a échoué et le reconnaît devant les cinq disciples qui étaient restés avec lui et qui

s'en vont. Bouddha, n'ayant plus rien à faire, s'assied sous un arbre et il a son illumination.
Les témoignages de Jésus et de Bouddha sont très différents dans les mots mais il y a une concordance dans l'expérience et, chez les deux, un amour inconditionnel. Par exemple, après son illumination, Bouddha dit : je vais me taire, je ne dirai rien à personne. Jésus s'est tu également pendant quarante jours et, au bout de quarante jours, il se dit : puisque c'est comme ça, il faut bien parler, même si c'est indicible et il part : "Les temps sont accomplis, le royaume est proche".

4.4 : *mais la précarité de l'être humain demeure*
Jésus sait qu'aucune force de destruction ne peut l'atteindre mais aussi qu'il doit souffrir : "Le fils de l'homme va être livré aux mains des fils d'homme". Les responsables de la tradition, de la religion estiment que ce que dit ce Jésus est dangereux : si tous les êtres humains sont vus à partir d'une bienveillance inconditionnelle, il est impossible à tout jamais de juger qui que ce soit et la vie en société devient impossible. Ceux qui estiment que son attitude est déstabilisante pour la société iront plus vite que lui et Jésus va accepter d'être éliminé.
Il va essayer de préparer les siens car Dieu ne va pas intervenir, ce serait encore voir les choses de l'extérieur. Il ne va pas les préparer en disant : je suis le christ et vous allez voir que Dieu a le dernier mot. Au contraire, il sait qu'il est de Dieu et qu'il est incapable de faire quoi que ce soit, il est la précarité même, il n'a aucun pouvoir. Il a faim et il est incapable de changer les pierres en pains. Il l'a raconté lui-même et normalement cela devrait remettre en cause qu'il puisse être de Dieu : "Si tu es fils de Dieu...". Il n'est pas toute-puissance mais c'est dans cette précarité qu'il est fils de Dieu. Jésus en était conscient plus que quiconque : "Et le verbe précarité est devenu". Jamais on n'avait dit cela et toutes les traditions spirituelles rêvent en fait que le spirituel accompli soit capable de tout, ne soit plus limité par rien.
L'exceptionnel existe mais c'est d'un autre ordre. L'être humain n'est jamais hors précarité.
5 : ***Jésus révèle l'eudokia***

Le message de Jésus s'est transmis par ses disciples. Certains étaient plus frappés par le grandiloquent, l'extraordinaire, la grandeur. La tradition de Marc, qui est celle de Pierre, est plus sensible à ce que Jésus avait de merveilleux :"On était vivement frappé de son enseignement" (Mc 1,22). Marc est plus populaire, plus festif et aime les récits de Pierre, les nuits sur le lac ensemble à pêcher.
D'autres, des gens plus intérieurs, plus enclins au recueillement, furent plus attentifs aux moments où Jésus se confiait davantage, comme Marie de Béthanie, Marie-Madeleine. Ils transmettront ce qu'ils ont entendu dans des apartés avec Jésus. Quand Marie de Béthanie découvre qu'il faut renoncer à tous leurs rêves de messie et que seul Jésus compte :"Elle vint avec un flacon d'albâtre contenant un nard pur, de grand prix. Brisant le flacon, elle le lui versa sur la tête" (Mc 14,3), geste un peu fou, qui ne fut pas compris. Ces femmes sont le type d'une tradition de disciples dont on ne sait apparemment rien, si ce n'est que ça nous parvient, c'est vécu, c'est reçu. C'est la tradition la plus précieuse qui vient de Jésus. Elle se transmet de bouche à oreille et de coeur à coeur. Elle a gardé les paroles les plus denses de Jésus, des moments où il a pu se confier vraiment. On y rencontre probablement Jésus dans ses moments les plus intérieurs, les plus imperceptibles et aussi dans toute sa précarité. On peut la retrouver, la reconstituer assez aisément puisque Marc n'en parle pas. Il suffit de mettre Luc et Matthieu côte à côte. Cela s'appelle "la source

Quelle", la source "Q" en français, la "tradition des enfants de l'eudokia", car l'eudokia en est vraiment l'inspiration de base.

5.1 : *le père révélé aux petits*
Un de ces moments de recueillement, la fin d'une journée, un moment de très grand bonheur pour Jésus, a été recueilli par Matthieu :

"A ce moment là, Jésus dit :
"Je te rends gloire, abba, seigneur du ciel et de la terre,
"tu as caché ces choses-là loin des yeux des sages et de ceux qui savent
"et tu as dévoilé ça aux nourrissons, aux tout-petits.
"Oui, leur père, ainsi donc l'eudokia est advenue en ta présence.
"Toutes choses m'ont été transmises par mon abba
"et personne ne connaît (ou reconnaît) le fils si ce n'est l'abba". (Mt 11,25-27).

Réconciliation et paradoxalement épousailles mystérieuses avec l'eudokia malgré notre petitesse de nourrissons car nous sommes tout au début de notre aventure :"Je te bénis, père, d'avoir révélé cela aux tout petits", des nourrissons au début de leur mystère mais promis à un avenir qui nous est actuellement à peine perceptible :"Le royaume est comme un grain de sénevé" (Mc 4,31). Pour les paysans de Galilée, la graine est petite mais la plante devient grande. La grande majorité des paraboles sont des émerveillements d'enfant. Seul, un enfant, avec l'aide de son père, peut s'émerveiller devant une petite semence qui devient un grand arbre. Donc se réconcilier d'abord avec notre précarité, notre petitesse de nourrisson à peine perceptible et, avec les yeux de la foi, voir ce que peut devenir ce petit rien. La même image est reprise avec les miettes ramassées : ce sont des miettes mais pas que des miettes.

5.2 : *la beauté de chaque être*
Il a une autre parabole pour inviter à cette vie de foi : chacun est revêtu d'une beauté inaccessible à nos yeux de gens de peu de foi mais dont on peut prendre conscience et éveiller d'autres.

"Observez les lis des champs, comme ils poussent.
"Ils ne peinent ni ne filent.
"Or je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire,
"n'a pas été vêtu comme l'un d'eux" (Mt 6,28-29).

Ils ne tissent ni ne filent : c'est au-delà du dire et du faire, au-delà de nos efforts. Il faut percevoir quelque chose, s'y ouvrir, s'y engager et puis advenir dans l'acceptation de celui que chacun est car la question n'est plus : "Qui donc est le plus grand dans le royaume ?" (Mt 18,1). Cette beauté surpasse celle du roi Salomon habillé de pourpre, le roi des rois pour les juifs, celui qui a réussi, l'homme aux mille femmes et dix mille chevaux. Salomon, dans toute sa beauté, c'est du toc à côté de la beauté d'un être qui naît à lui-même sous le regard de celui que Jésus appelle son abba.

Cette expérience est celle de Jésus mais elle est racontée avec son baptême et on a tout confondu. Ce n'est pas à partir du baptême que Jésus est devenu lui-même car il l'avait entrevu déjà tout petit. Tant de paraboles le racontent. Cette femme a perdu un sou et balaie toute la maison pour le retrouver. Un enfant qui voit une vieille dame hors d'elle-même, affolée, parce qu'elle a perdu un sou, est très impressionné et demande des explications. Probablement sa maman lui a expliqué qu'elle n'a que ça

pour vivre. Alors il comprend : “Si un homme possède cent brebis et vient à en perdre une, n’abandonne-il pas les 99 autres pour s’en aller après celle qui est perdue ?” (Lc 15,4). Le père ne le supporte pas :”On ne veut pas, chez votre père, qu’un seul de ces petits se perde” (Mt 18,14).

6 : ***l’esprit de Jésus dans son évangile*** (Lc 7, 36 à 50).

Dans la parabole “un homme avait deux créanciers”, Luc va essayer d’illustrer l’esprit de Jésus, sa façon d’être et de vivre. Ce récit arrive après une évocation de Jean-Baptiste qui donne l’occasion à Luc de faire une catéchèse sur le groupe des disciples de Jean et sur l’esprit de Jean comparé à celui de Jésus : l’eudokia et le jugement. Maintenant il va montrer la deuxième famille qui est la plus proche après celle des disciples de Jean-Baptiste, la famille pharisienne. Quand on réfléchit à notre histoire, on est bien obligé de constater que ce qui a traversé les siècles au sein du christianisme, à 80 et 90 %, c’est l’esprit de Jean-Baptiste et l’esprit pharisien. Jusqu’ici nous n’avons pas très bien compris l’esprit de Jésus, c’est tout.

6.1 : *Jésus est invité par Simon le Pharisien*
De nouveau, Jésus se trouve en présence d’un Pharisien avec lequel il est en situation d’amitié et qui l’invite à sa table. Mais à la même table, il y a deux esprits différents. Le premier anime un être qui ne fréquente que les hommes de Dieu. C’est la raison pour laquelle d’ailleurs il invite Jésus car il croit vraiment que c’est un homme de Dieu. Et puis il y a celle qui ne comprend rien à Dieu mais qui s’est vu reconnue et qui, sous cet amour qui la fait naître à elle-même, déborde de reconnaissance. Ce n’est pas de la religion, c’est de la reconnaissance aimante parce qu’elle s’est sentie aimée. Mais, au vocabulaire de Jésus, Luc va mêler son vocabulaire de diacre des apôtres. Deux vocabulaires vont se chevaucher : celui de Jésus qui est dette et amour et celui du diacre des apôtres qui est rémission des péchés et grâce.
Jésus est chez Simon. On le connaît par son prénom, comme Nicodème, il a sûrement invité Jésus pour voir si vraiment il est un homme de Dieu. Malheureusement tout ne se déroule pas comme prévu.

6.2 : *survient une femme pécheresse*

> *“Un Pharisien l’invita à sa table*
> *”Il entra donc chez lui et prit place.*
> *“Survint une femme, une pécheresse de la ville.*
> *“Ayant appris qu’il était à table chez le Pharisien,*
> *“se plaçant en arrière, tout en pleurs, à ses pieds,*
> *“elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes;*
> *“puis elle les essuyait avec ses cheveux,*
> *“les couvrit de baisers, les oignait de parfum”.*

Une pécheresse de la ville, ce n’est pas tout à fait bien dit, c’est une pécheresse publique, celle qu’on peut désigner du doigt, celle qui, pour des raisons bien précises, dans un contexte de religion, fait une chose qui n’est pas admise (le divorce par exemple).
Jésus n’est pas tout à fait un inconnu pour elle. C’est très important car elle va oser faire en présence de ce Pharisien un geste un peu fou : envers lui, elle a une dette, une dette d’amour. L’histoire ne raconte pas, et c’est dommage, s’ils se sont

rencontrés la veille ou si on lui a parlé de cet homme. Jésus n'est pas un inconnu pour elle et elle vient lui témoigner de la reconnaissance. C'est un geste simple de reconnaissance : un femme en sanglots qui ne croyait plus en elle-même et qui, sous l'effet de la rencontre de Jésus, se découvre et aime comme elle n'a jamais aimé. Luc a supprimé le récit de Béthanie et le vase de parfum vient ici. Il aime beaucoup qu'on soit aux pieds du Seigneur, même Marie de Béthanie. C'est compréhensible chez lui puisque Jésus est le Seigneur.

6.3 : *Jésus remet toutes les dettes*
En lui-même, Simon est noué, vraiment triste, il ne veut pas faire un reproche à Jésus mais un prophète, c'est un homme de Dieu qui dit des paroles qui viennent de Dieu. Il l'a invité pour l'entendre parler de Dieu. Il se rend compte qu'il s'est trompé et il en a la preuve : cette femme qui le touche. Il ne le dit à personne, le texte est formel. Mais Jésus le voit, sent tout ce qu'il a pu se dire en lui-même.

"A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité, se dit en lui-même :
"Si cet homme était prophète,
"il saurait qui est cette femme qui le touche...
"Prenant la parole, Jésus dit :
"Simon, j'ai quelque chose à te dire" - "Oui, Maître".
"Un créancier avait deux débiteurs.
"L'un avait une dette de six millions et demi; l'autre, trois francs cinquante.
"Comme ils n'avaient pas de quoi s'acquitter, il fit grâce à tous deux ?"

C'est bien le regard de Jésus sur l'être humain : il constate qu'il n'a pas de quoi rembourser et il remet la petite comme la grande dette.

Le "Notre Père" comporte deux versions : celle de Matthieu :"Remets-nous nos dettes" (Mt 6,12), et celle de Luc :"Remets-nous nos péchés" (Lc 11,4). On a gardé la version de Luc car c'est un langage sacerdotal : se considérer comme pécheur. Ce n'est pas le langage de Jésus qui parle toujours de dettes. Pour Jésus, l'être humain est en dette vis-à-vis des autres, dette d'amour. Il nous invite à régler nos dettes dans la mesure du possible :"Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon ?" (Mt 18,33). Pour le père, c'est toujours une remise totale, on est pardonné d'avance. Ce n'est pas une logique de banque, c'est le regard de l'eudokia. L'être humain est carence, pauvreté, petitesse et c'est tout à fait normal. Il est comme il est et il faut l'accepter comme il est si on veut être avec lui.

Luc cherche à montrer que le disciple ne peut pas s'appuyer sur sa justice, sur la valeur qu'il a à ses propres yeux car il est accepté dès le départ, sans condition. C'est l'expérience de l'eudokia, l'expérience de la reconnaissance d'un être rencontré par un autre et l'amour qui jaillit entre Jésus et cette femme.
Cette parabole a des ressemblances avec "un homme avait deux fils". Luc l'a gardée pour comprendre la relation de sa propre tradition avec celle de Matthieu et il la situe dans le milieu des disciples, tandis que Jésus s'adressait aux Pharisiens pour leur permettre de deviner ce qui l'animait.

6.4 : *l'histoire fournit à Luc l'occasion d'une catéchèse*
Ici se termine l'histoire de Jésus et commence la catéchèse de Luc.

a) "Lequel des deux l'aimera le plus ? Simon répond :"Celui-là, je pense, auquel il a fait grâce de plus".

La question de Jésus trouble Simon. Il ne s'est jamais trouvé dans cette situation : avoir une dette énorme et être pardonné. Il a au contraire la conviction d'être juste à 99 % et demander pardon pour une imperfection n'entraîne pas une reconnaissance infinie à l'égard de celui dont il est presque l'égal. Il n'ose pas affirmer, il est plus ou moins convaincu sans l'être encore tout à fait.

Le mot "grâce" est un mot dangereux car il cache un pouvoir. Dans l'eudokia, il y a la reconnaissance de l'autre, tout être humain a droit à l'existence malgré sa petitesse, sa "carence d'être", ses dettes. C'est un principe fondamental, inexplicable qui émeut Jésus et celui que Jésus appelle son "abba". Tant qu'on ne prend pas conscience de ça, on ne sait pas qui est cet "abba".

Il y a quelque chose en nous qui comprend tout de suite, c'est l'enfant. Mais il est tellement petit, il tient à peine debout, il oublie vite, il a des tas d'objections. Et il ne parvient plus à être au niveau de ce qu'il a perçu, qu'il est l'objet d'une bienveillance inconditionnelle et que, sous ce regard, il devient lui-même et déborde de reconnaissance.
Cette femme en a une telle conscience qu'elle ne voit plus rien ni personne : c'est lui, elle veut le voir, lui dire... mais elle ne sait même pas ce qu'elle veut lui dire.

b) "Se tournant vers la femme : "Tu vois cette femme ? dit-il à Simon. Tu ne m'as pas versé d'eau; elle au contraire... Tu ne m'as donné de baisers; elle au contraire... Tu n'as pas répandu d'huile; elle au contraire...
Ses nombreux péchés lui sont remis..."
On a d'un côté les Pharisiens et de l'autre, les disciples de Jésus qui ne s'identifient évidemment pas au Pharisien mais à la femme reconnaissante. La comparaison est accablante, culpabilisante. Le changement de vocabulaire est frappant. Pour Luc, c'est la rémission des péchés qui la fait aimer, ce n'est plus d'être reconnue comme elle est, telle qu'elle est.
Les invités ont sûrement été émus de voir Jésus en présence de cette femme, même le Pharisien car on a gardé son nom. Probablement Simon est devenu disciple de Jésus par après et raconte ici son histoire, explique comment il a rencontré Jésus. Certains Pharisiens ont compris, d'autres n'ont rien entrevu. Pour l'histoire, cela aura une assez grande influence : les disciples auront des relations avec les premiers mais les seconds deviendront la tradition rivale. Dans les évangiles, les Pharisiens sont des adversaires de Jésus à cause de cette tradition parallèle juive restée fidèle à la loi. Elle a eu des difficultés à accepter Jésus parce qu'elle sentait qu'il menaçait la tradition, la loi, la religion juives. De plus, elle n'en a pas eu le temps pour la simple raison que Jérusalem a été détruite. Après, l'attitude "christienne" est à ce point accusatrice qu'on ne voit vraiment pas comment ils auraient pu rejoindre le christianisme.
Le vocabulaire des actes est reproduit dans une parabole de Jésus. Et ceux qui sont à table posent la question que Luc a ouïe par ailleurs :"Quel est donc cet homme qui va jusqu'à remettre les péchés ?". C'est une réflexion de théologien sur les péchés, sur le pouvoir de remettre les péchés et il ajoute, parce que c'est dans la tradition paulinienne : "Ta foi t'a sauvée; va en paix".
Luc, disciple de Jésus, conserve ce récit qui montre le regard bienveillant de Jésus et le diacre des apôtres en profite pour faire une petite catéchèse. Mais l'eudokia a été noyée dans un langage repris des actes, langage qui trouve son origine chez Paul et qui s'appelle la théologie de la grâce : on n'est pas sauvé par ses oeuvres,

parce qu'on est quelqu'un de bien et de juste comme le pense Simon, on est sauvé parce que les péchés sont remis "par grâce".
Dans ce texte, on retrouve les trois mentalités : l'esprit de Jésus et de cette femme, l'esprit pharisien et un esprit sacerdotal naissant même s'il n'y a pas encore de prêtre. On voit ici la naissance du sacerdoce à l'intérieur de notre tradition mais cet esprit est étranger à l'esprit de Jésus.

7 : ***Traces de l'esprit de Jésus dans les actes***

Cet esprit de Jésus n'a heureusement pas tout à fait disparu des actes. On le retrouve dans deux versets :

7.1 : "*Ce que nous avons vu et entendu"*

Pierre et Jean parlent de Jésus dans le temple. Les chefs de Jérusalem le leur interdisent.

"Ils les rappelèrent et leur défendirent de souffler mot et d'enseigner au nom de Jésus.

" Mais Pierre et Jean de leur rétorquer :

"S'il est juste aux yeux de Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, à vous d'en juger.

"Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier

"ce que nous avons vu et entendu" (Aa 4,18-20)

On a sûrement ici un récit initial car il cite Pierre et Jean et non les apôtres. Quand Jésus avait envoyé les douze en mission, deux par deux, Pierre et Jean étaient partis ensemble. Ils continuent à donner leur témoignage ensemble en parlant de leur vécu avec Jésus.

7.2 : *"Tout ce qui concerne cette vie-là"*

Le deuxième récit raconte l'emprisonnement et la délivrance des apôtres :

"Pendant la nuit, l'ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison

"et, après les avoir conduits dehors, leur dit: :

"Allez annoncer hardiment au peuple dans le temple

"tout ce qui concerne cette vie-là" (Aa 5,19-20).

Luc a repris un événement arrivé au seul Pierre et qu'il raconte dans les moindres détails au chapitre 12 : "Soudain l'ange du Seigneur survint et le cachot fut inondé de lumière... Il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où une assemblée assez nombreuse s'était réunie et priait. Il heurta le battant du portail et une servante, du nom de Rhodé, vint aux écoutes" " (Aa 12,7 ss). La scène est belle, la servante referme la porte, annonce que c'est Pierre et oublie de lui ouvrir. Pierre explique comment il est sorti de prison mais, comme il ne comprend pas comment cela s'est fait, il dit que c'est un ange du Seigneur. C'est sa façon de raconter et c'est son droit puisqu'il n'a pas enfoncé les portes. Luc aurait dit que c'était par l'intervention du saint esprit.

Luc reprend cet ange dans le récit du chapitre 5 et lui fait dire cette phrase étonnante : "Allez annoncer tout ce qui concerne cette vie-là". Le mot en grec (ρηματα) signifie "choses parlantes de la vie", des choses qui nous arrivent et ont du sens pour

nous, dire en mots ce qu'on vit et qui n'a pas de mot. Traduire par "les choses de la vie"; c'est déjà bien.

Luc emploie le même mot pour l'annonciation (κατα το ρημα σου) :"Qu'il m'advienne selon ce qui m'arrive de toi", au lieu de traduire: "Qu'il me soit fait selon votre parole". C'est important de voir que des textes aussi décisifs se répondent. Luc sait très bien pourquoi il met "des choses parlantes" des deux côtés.

"Ce que nous avons vu et entendu", "les choses parlantes de cette vie-là" : voilà le langage initial ! Les premiers, Pierre, Jean, ont manifestement oublié de parler de la résurrection du Seigneur. Elle est comprise dedans mais ils n'ont ni le mot "résurrection", ni le mot "Seigneur" car l'expérience fondatrice est infiniment plus riche que la proclamation des apôtres.

B) L'Esprit des actes est l'esprit sacerdotal

A l'époque où Luc et ses compagnons jouent un rôle décisif et doivent témoigner à leur tour, ce n'est plus l'attente qui est déterminante mais l'esprit de Jésus qu'ils commencent à discerner et à avoir en commun. Ce discernement s'est développé notamment au contact des païens qui, à Antioche, ont entendu parler de Jésus. Les disciples juifs ne les ont pas admis facilement. On a dû leur montrer que Jésus n'avait jamais exclu personne, ni "une femme pécheresse de la ville" ni "une femme surprise en flagrant délit d'adultère" et que, pour lui, sans "détruire la loi et les prophètes", l'être humain est plus précieux que la loi. Pour percevoir l'originalité de cet esprit, il fallait du temps et aussi une certaine maturité. Après 60 ans de vie, le souvenir de leur vécu avec Jésus, leur façon d'être et de vivre de son esprit leur permettent de comprendre que cet esprit qui agit en eux, existe depuis le début.

Luc ne peut plus partager l'attente mais il veut partager l'esprit de Jésus. A chaque page des actes, il évoque dans un même récit un fait initial et le moment qu'il vit. Ce qui était initial, c'est : il vient et, s'il vient demain, on peut attendre :"Vous ne savez pas si la maître de maison viendra le soir, à minuit, au chant du coq ou sur le matin" (Mc 13,35). Les Galiléens n'avaient pas besoin de raconter l'enfance de Jésus, Marc n'en parle pas. Il a fallu réaliser qu'il ne viendrait plus pour se demander d'où il vient, pour dire ce qu'il a d'extraordinaire. La situation initiale n'est donc pas l'ascension de Jésus, elle vient au bout de 60 ans car on doit prendre acte qu'il est parti, il ne viendra plus mais il a donné son esprit. Ce sont des hommes en blanc qui le disent. Luc le raconte avec toute une mise en scène mais il fait toujours allusion à une situation initiale.

Luc rédige son oeuvre des années après la mort de Jésus. Il peut donc discerner cet esprit à l'oeuvre dès le départ et va mettre du saint esprit un peu partout. C'est sa façon de voir les choses et de les dire. Ainsi quand Jésus se réjouit de voir que les petits découvrent l'eudokia, il écrit : "A cette heure même, il tressaillit de joie sous l'action de l'esprit saint" (Lc 10,21). Pour montrer que Jésus avait préparé ses disciples à son élimination et qu'ils devraient continuer à vivre et lui rendre témoignage après sa mort, il lui fait dire :"Je vais envoyer sur vous ce que le père vous a promis. Vous donc, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtu

de la force d'en haut" (Lc 24,49), une force d'en haut, Jésus parle toujours en parabole. Luc reprend cette parabole dans les actes : "Vous allez recevoir une force, celle de l'esprit saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins... (Aa 1,8). De même, le parler en langues vient du saint esprit etc.. Il explicite chaque fois car, pour lui, c'est toujours le saint esprit.

Luc fait constamment intervenir le saint esprit mais on se rend compte que cet esprit n'est plus tout à fait l'esprit de Jésus. L'esprit des apôtres vient manifestement d'en haut grâce à Dieu, tandis que l'esprit de Jésus vient en nous à force de le fréquenter. "Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es" n'est pas le contexte des actes.

8 : ***le saint esprit passe par les apôtres***

Selon Luc, les apôtres "choisis par le saint esprit... pour être les témoins de Jésus à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux confins de la terre" sont les intermédiaires obligés pour recevoir le don du saint esprit.
C'est le sens du premier discours de Pierre (Aa 2,36-38).

"Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude,
"Dieu l'a fait Seigneur et christ, ce Jésus que vous, vous avez crucifié.
"D'entendre cela, les auditeurs eurent le coeur transpercé
"et ils dirent à Pierre et aux apôtres :
"Frères, que devons-nous faire?" .
"Pierre leur répondit :"Repentez-vous et que chacun de vous se fasse baptiser
"au nom de Jésus christ pour la rémission de ses péchés
"et alors vous recevrez le don du saint esprit".

Pour recevoir le don du saint esprit, il faut d'abord reconnaître son péché, ici le fait d'avoir crucifié Jésus, s'en repentir et se faire baptiser : repentir et baptême.

Mais lorsque Pierre se trouve chez Corneille, devant un auditoire païen, les événements ne se passent pas tout à fait de la même façon (Aa 10,44-48).

"Pierre parlait encore quand l'esprit saint tomba sur tous ceux qui écoutaient la parole.
"Et tous les croyants circoncis qui étaient venus avec Pierre,
"furent stupéfaits de voir que le don du saint esprit
"avait été répandu aussi sur les païens.
"Ils les entendaient en effet parler en langues et magnifier Dieu.
"Alors Pierre déclara :"Peut-on refuser l'eau du baptême
"à ceux qui ont reçu l'esprit saint aussi bien que nous ?"
"Et il ordonna de les baptiser au nom de Jésus christ".

Chez Corneille, le saint esprit tombe sur des païens qui ne sont pas baptisés et Pierre en conclue qu'il n'y a plus aucun obstacle au baptême. Le saint esprit n'a pas besoin de passer par les apôtres.

8.1 : *il y a une contradiction entre ces deux discours*

Ces deux conclusions ne peuvent pas coexister mais elles peuvent éventuellement se succéder. C'est ce qui s'est passé. Le récit qui correspond à la situation initiale vécue par les Galiléens, est incontestablement celui où Pierre constate que, d'emblée, il n'y a pas de condition d'accès à Dieu, ce qui est tout à fait selon l'esprit de Jésus. Au départ, les disciples ont conscience de l'impossibilité d'exclure car ils sont encore proches de Jésus et de l'esprit de celui qu'il appelle son abba. Cela va permettre aux non juifs d'Antioche de se faire admettre.

Mettre quelqu'un à l'écart de la bienveillance du père est impossible pour Jésus. Il n'y a pas de condition. Il y a l'émerveillement de se savoir regardé avec bienveillance et accepté avant même d'être soi-même. C'est la situation du bébé avec sa maman. Jésus emploie le mot "eudokia" pour parler de sa relation à Dieu, il appelle Dieu "Papa" et nous, il nous appelle :"Nourrissons", pas même enfants. Il est ému de voir cette bienveillance inconditionnelle pour un petit qui est à peine né, qui n'a encore rien fait de bon mais est admis d'avance. Pour Jésus, cette bienveillance est universelle, principielle, initiale, originelle et irrévocable. Il ne changera pas d'avis, même si le Dieu d'Israël est moins tolérant dans leur histoire. Cet esprit ne se donne pas par un baptême mais à force de fréquenter et de découvrir l'esprit dont Jésus vit. Ce fut extrêmement difficile pour les disciples de partager cette bienveillance inconditionnelle. Dans le film de Zaffarelli par exemple, le jour où Jésus propose d'admettre comme disciple un préposé aux impôts, Pierre, furieux, reste à la porte parce qu'il ne veut pas manger avec eux et Jésus raconte la parabole du père et de ses enfants en regardant Pierre car il parle pour lui.

8.2 : *les apôtres s'approprient le droit de parole*
C'est merveilleux de voir ce don de parole au contact de Jésus. Il est une présence aimante et bienveillante. Cet amour est aussi parole car on fait beaucoup de bien avec une parole : "Dis une parole et mon serviteur sera guéri" (Lc 7,7). Jésus est une parole qui suscite les autres et laisse parler. Le rencontrer libère et, au sein de cette présence, on sent qu'on a droit de parole, qu'on a le droit d'être soi-même. Ce langage peut être silencieux et éloquent comme celui de cette femme reconnaissante qui pleure devant tout le monde. Donc Jésus y est pour quelque chose.
Après son élimination, ses familiers font l'expérience qu'il leur parvient encore, ils se sont remis à parler et d'autant plus. C'est assez normal et c'est sans doute l'origine lointaine du don des langues. Quand ils en parlent aux païens, ceux-ci comprennent bien qui est Jésus et vont demander à se souvenir de lui, découvrent qu'il admettait tout le monde. A ce moment-là, il n'y a pas besoin de "parler en langues".Le don des langues est devenu utile, nécessaire peut-être, pour des gens qui entendent dire sur Jésus des choses extraordinaires : mort, il vit toujours. L'extraordinaire paraît plus important que l'ordinaire. Paul est confronté à ce phénomène car c'est tellement fort qu'on va dire : c'est le saint esprit. Paul ne l'interdit pas : "Je rends grâces de ce que je parle en langues plus que vous tous; mais, dans l'assemblée, j'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence, pour instruire aussi les autres, que dix mille en langue" (I Cor 14,18-19).

8.3 : *le saint esprit passe désormais par les mains des apôtres*
Pendant les courtes années que Jésus a vécues avec eux, il n'y a pas de don des langues et personne n'a envie de se réserver la parole. Mais cet esprit de Jésus est

si nouveau que l'esprit du Dieu de la Bible subsiste. Les actes réalisent un renversement complet : pour recevoir le don du saint esprit, il faut d'abord obtenir la rémission des péchés. Au fond, nous assistons au "hold-up du millénaire" : les apôtres s'emparent de l'esprit de Jésus qui devient le saint esprit, qui donne le droit de parole et est donné par leurs mains. Ils ont profité du don du saint esprit pour s'approprier la parole et inviter les disciples à être "assidus à l'enseignement des apôtres". Le don des langues était à tout le monde mais pas celui de la parole. Luc va écrire les actes selon leur christologie, au nom des apôtres qui le lui demandent au nom du Seigneur. Au bout du compte, l'esprit finira par être donné par les seuls apôtres, ministres de l'unique christ, en son nom :"Pierre et Jean leur imposèrent les mains et ils recevaient le saint esprit" (Aa 8,17). Bien sûr, ils ne donnent pas le saint esprit, celui-ci passe simplement par leurs mains; ils n'y sont pour rien, c'est le chemin mystérieux de la grâce. Mais ça passe par eux, le don vient à condition d'adhérer à ce qu'ils disent.

Au point de vue du gouvernement, c'est génial. Jésus voulait être avec Douze, c'est-à-dire avec tout le monde, pour tout le monde, afin d'accueillir tout le monde. Mais on ne fait pas un régime politique avec ça. Les disciples, chaque fois qu'ils parlent, le font toujours en se référant à Jésus, si bien qu'on ne sait pas si c'est vraiment Jésus qui parle ou eux qui font parler Jésus. Avec les actes, on assiste à la naissance de l'autorité "christienne", on n'a pas un évangile, on a les "actes des apôtres", les apôtres parlent au nom de Dieu. Ce qui a traversé les siècles, ce sont les actes... et les évangiles dans la mesure où ils sont conformes aux actes. On s'en rend compte dans l'évangile de Luc. Par exemple, dans le récit de Jésus avec une femme à la table de Simon, cette petite histoire se termine avec la rémission des péchés et la foi qui l'a sauvée. Toute la théologie des actes est là.

L'autorité est une nécessité en société. Celui qui se sent appelé à prendre un pouvoir par fidélité à lui-même sera reconnu par les autres. Mais celui qui prétend détenir une autorité au nom de qui que ce soit, sera capable de tuer si on le conteste et s'il en a le pouvoir. On n'attaque pas l'autorité de celui qui proclame l'avoir. La tradition "christienne" est la tradition de gens qui parlent, non pas au nom de Jésus, mais au nom du christ, ils se sont saisis de la parole.

9 : ***les apôtres proclament la résurrection***

Cet esprit imprègne les actes et supplante l'esprit de Jésus. Depuis deux mille ans, notre vie de foi repose sur la proclamation des apôtres. Elle a non pas éliminé mais caché l'expérience fondatrice : une vie vécue avec Jésus, une épreuve suite à son élimination et l'expérience de l'inouï. C'est l'expérience propre à Pierre et à ses compagnons, "ce qu'ils ont vu et entendu", "les choses parlantes de cette vie-là", qui comprend la résurrection mais ne se fonde pas que sur elle.

Les disciples non juifs, Luc, Paul, n'ont pas vécu cette expérience, ils ne s'appuient plus sur elle pour une raison toute simple : ils n'étaient pas là. Ils ne peuvent que recevoir ces témoignages. Ils se sentent en état d'infériorité, Paul par rapport à Pierre, la communauté d'Antioche par rapport à Jérusalem. Donc ils vont chercher ce qu'ils ont en commun et que personne ne peut contester. C'est seulement l'expérience de l'inouï : "Dieu l'a ressuscité, ce Jésus". Ils ne retiennent qu'une phase

de l'expérience et elle est plus au niveau des concepts. "Le Seigneur vient", cette formule va aider et permettre de vivre la relation avec Jésus, pendant 50, 60 ans. Et puis on dira : "Fils de Dieu, Christ tout-puissant, éternel etc... Cela ne veut pas dire que la proclamation ne retient rien de l'expérience fondatrice mais elle est plus restreinte. Ils ne disent plus "ce qu'ils ont vu et entendu", et l'expérience de l'inouï est affirmée comme le point de départ absolu. Cela donne une nouvelle religion : la religion du ressuscité.

Aujourd'hui, il faut que le ressuscité perde son absolu pour comprendre qui est Jésus, pour interpréter ce que veut dire ressuscité, christ etc... Tous ces mots existaient avant même que Jésus ne naisse au milieu de nous, tous ces mots sont d'avant Jésus et ne peuvent pas le dire lui, peut-être le suggérer plus ou moins bien car dire qu'il va mettre tous ses ennemis sous ses pieds, ça ne convient ni à l'abba ni à Jésus.

9.1 : *les actes parlent d'un acte souverain de Dieu qui triomphe d'un acte mauvais et fait grâce*

a) un acte souverain de Dieu : la résurrection de Jésus. Ils ne disent pas : Jésus est ressuscité mais Dieu a ressuscité Jésus, Dieu l'a fait Seigneur et christ, Dieu l'a exalté. C'est le vocabulaire utilisé ici. Jésus est considéré comme christ et Seigneur, christ pour le monde juif, Seigneur du point de vue du monde total donc oecuménique;

b) cet acte souverain triomphe d'un acte mauvais, méchant des êtres humains, des juifs d'abord accusés d'avoir crucifié Jésus, et des non juifs accusés de vivre dans le péché par ignorance;

c) cet acte souverain devient grâce : "vous recevrez alors le don du saint-esprit" sous condition :"Repentez-vous et convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés".

Donc un acte souverain de Dieu, qui triomphe d'un acte méchant, du péché pour prendre un vocabulaire qui nous est plus familier, mais qui se veut gracieux à condition de se repentir. C'est vraiment les actes et ce qui a traversé l'histoire. Résurrection, péché, grâce, conversion : c'est la religion chrétienne fondée sur la proclamation des apôtres. Ce n'est pas une vie née de cette vie-là, des choses de cette vie-là.

9.2 : *les discours de Pierre donnent l'essentiel de ce message*
Les discours de Pierre donnent un résumé du message des actes. Ce sont des textes décisifs.

a) Discours de la Pentecôte (Aa 2,36-38)
- acte souverain de Dieu : "Dieu l'a fait Seigneur et christ";
- acte méchant, le péché des êtres humains : "ce Jésus que vous, vous avez crucifié";
- et la grâce : "Repentez-vous... et vous recevrez alors le don du saint esprit".

Ce récit est une liturgie : proclamation de la résurrection, accusation, proclamation de notre péché et don du saint esprit. Ce "mea culpa" fait allusion à un récit propre à Luc

:"Les foules qui étaient accourues pour assister à ce spectacle, voyant ce qui s'était passé, s'en retournaient en se frappant la poitrine" (Lc 23,48).
Le peuple de Jérusalem ou le peuple chrétien demande ce qu'il doit faire et on leur répond de se repentir et se faire baptiser. Depuis, on baptise les petits enfants. L'accusation est là avec son péché originel car on a oublié l'eudokia originelle et on met à sa place le péché originel : tout le monde naît avec le péché et seule la grâce de Dieu peut nous en délivrer. C'est le baptême en vue de la rémission des péchés "et alors vous recevrez le don du saint esprit".

b) Discours dans le temple (Aa 3,13-15)

- acte souverain : "Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus".

Luc ne dit pas toujours "ressuscité" mais aussi "glorifié" qui suggère une intronisation sur un trône. Ils ne sont plus les témoins de Jésus mais les témoins de l'acte souverain de Dieu,

- les témoins accusateurs : "que vous avez livré, renié devant Pilate...",
- les témoins qui appellent au repentir : "Repentez-vous donc et convertissez-vous".

c) Discours devant le Sanhédrin (Aa 5,30-32)
Pierre est de nouveau arrêté avec les apôtres et le grand prêtre leur demande de se taire.

- acte souverain :"Dieu a ressuscité Jésus..., c'est lui que Dieu a exalté par sa droite";
- accusation : "ce Jésus que vous avez fait mourir";
- grâce : "la repentance et la rémission des péchés".

a) "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes".
Il aurait pu dire : nous devons être fidèles à Jésus mais Jésus est déjà tellement loin, c'est un vocabulaire qu'ils ne connaissent plus. Ils connaissent mieux Dieu et l'obéissance à Dieu.

b) "Dieu a exalté Jésus par sa droite, le faisant chef et sauveur".
Cette idée de Jésus, chef et sauveur, aura une belle succession :"Le chef de tout homme, c'est le christ; le chef de la femme, c'est l'homme; et le chef du christ, c'est Dieu" (I Cor 11,3) et ainsi Paul aura traversé les siècles comme le plus grand misogyne de tous les temps; la hiérarchie est en place : Dieu, le Christ, l'homme et la femme....

c) "Nous sommes témoins de ces choses, nous et l'esprit saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent". Les apôtres surgissent, témoignent, se dressent, se posent et rendent service comme médiateurs entre le Seigneur et le peuple. C'est le surgissement des apôtres, d'une autorité avec l'intention de rendre service et d'instaurer une religion de salut. Leur mentalité, leur esprit n'est plus l'esprit de Jésus mais un esprit de religion qui se réclame de Dieu, qui oppose Dieu et les hommes : Dieu et les hommes sont ennemis et il faut mater les gens pour la gloire de Dieu.

- ils ne sont pas témoins des "choses de cette vie" mais de ce qu'ils disent,
- l'esprit saint vient d'en haut, de Dieu et non après un long contact, une vie avec et selon Jésus,
- mais est donné seulement "à ceux qui lui obéissent".

On est loin de l'esprit de Jésus, quelques années seulement après la mort de Jésus.

9.3 : *la proclamation des apôtres est une interprétation*
C'était inévitable car l'expérience fondatrice était si intense : Jésus éveille par sa présence bienveillante, silencieuse et sans jugement et les Galiléens qui étaient presque réduits au silence, se mettent à parler. Il fait parler ceux qui n'ont pas droit de parole et empêche de parler quand on lui donne des titres. Il ne se conçoit pas sans ses disciples : Jésus rencontré, éliminé, présent en dépit de son élimination... Il est indissociable de ceux qui l'ont rencontré, qui ont vu, le coeur déchiré, qu'il était éliminé et qui, le coeur extasié, ne savent pas comment il leur parvient mais ils en font l'expérience. On ne peut le connaître qu'à travers et dans leur expérience. On ne peut pas parler de Jésus seul. Séparer Jésus des siens, ne parler que de lui seul, c'est entrer dans une abstraction. Une abstraction n'est pas une erreur ni une fausseté mais elle est la porte ouverte à ce qu'on appelle "l'idéologie", ici une "christologie". Cela ne signifie pas que Jésus n'est pas serviteur, christ, sauveur...

Dans les actes, Dieu ressuscite, exalte son christ. Les apôtres ne parlent plus au nom de Jésus mais au nom de Dieu, ils disent ce que Dieu dit. Jésus devient tout à fait passif : il ne fait rien, il subit tout, il est entre leurs mains, il est l'objet de leur proclamation. Ils ne l'écoutent plus car ils sont les proclamateurs de l'acte souverain de Dieu, les accusateurs du péché de l'homme et ceux qui, au nom de Dieu, font grâce à condition qu'on se convertisse.
Au titre de la proclamation apostolique, Jean peut passer de Dieu à Jésus et, pour savoir qui est Dieu, il suffit de regarder Jésus :"Qui m'a vu, a vu le père" (Jn 14,9). C'est la grande révolution johannique qu'on a perdue du tout au tout en disant que Jésus est Dieu venu parmi nous et donc il est d'abord Dieu. Cette incompréhension est due au fait que son témoignage est relu à l'intérieur de la tradition apostolique. On est dans deux univers, deux esprits totalement étrangers l'un à l'autre. La confusion provient de ce qu'on a dit que la proclamation apostolique est "ce que nous avons vu et entendu", "les choses de cette vie-là".

L'esprit des apôtres est donc différent de l'esprit de Jésus. La proclamation apostolique n'est plus toute l'expérience fondatrice car elle est dite par des gens qui ne l'ont pas faite, alors même que leur intention est de la reprendre et de la poursuivre puisqu'ils la mettent dans la bouche de Pierre. Venant des gens de la deuxième génération, elle va être une interprétation mais, en même temps, elle prend la première place et devient fondatrice. Dans l'histoire, elle a pris le pas sur l'expérience. Avec elle, on a choisi la voie christologique et on parle de Jésus comme christ, comme prince, comme trône...

Cette voie était peut-être nécessaire car elle permettait d'échapper et de faire échapper Jésus à la précarité mais toute abstraction répond aussi à un besoin de certitudes. Trois siècles après, c'est devenu d'étonnants dogmes, un dire qui se durcit parce qu'il se veut premier. Si le dogme essayait de reformuler l'expérience fondatrice, il accepterait une évolution constante. Or il exige de croire à ce qu'ils disent. Si jamais Jésus, comme ils le constatent, ne correspond plus tout à fait à ce qu'ils disent, c'est parce que, à la lumière de la résurrection, les apôtres voient de leurs pleins yeux, ils ont l'illumination pascale. Seule, l'expérience de Jésus sans cesse renouvelée, peut nous sauver des abstractions christologiques.

10 : ***l'esprit des actes relève de l'esprit sacerdotal***

L'esprit qui préside à ce dire, à cette proclamation, relève de l'esprit sacerdotal des prêtres juifs. Ce sacerdoce est né au lendemain de l'exil, après la destruction du pouvoir royal. Il prit le pouvoir et dirigeait tant bien que mal Israël encore du temps de Jésus. Les apôtres des actes parlent comme les prêtres en Israël. Cet esprit a existé jusqu'à Jésus et a perduré indépendamment de Jésus.

10.1 : *le texte fondateur est un texte de Zacharie* (Zach 3,1-8)
Zorobabel avait tenté une restauration royale qui a échoué. Ce qui a réussi, c'est la restauration sacerdotale. Le texte fondateur de ce sacerdoce se trouve dans le prophète Zacharie, un des petits prophètes qui a une fameuse influence : sa vision est devenue réalité. Il sait très bien que c'est un début mais, si sa vision est juste, normalement ça doit durer. Or cela a duré 4 à 5 siècles. Les prêtres vont créer une liturgie qui va devenir annuelle et "jouer" ce qui se passe du point de vue de Dieu.

"Il me fit voir Josué le grand prêtre qui se tenait devant l'ange de Yahvé,
"tandis que le satan était debout à sa droite pour l'accuser.
"Mais l'ange dit à Satan : "Que Yahvé te réprime, Satan, lui qui a fait choix de Jérusalem.
"Celui-ci n'est-il pas un tison tiré du feu ?
"Or Josué était vêtu d'habits sales lorsqu'il se tenait devant l'ange de Yahvé.
"Prenant la parole, l'ange de Yahvé parla en ces termes à ceux qui se tenaient devant lui :
"Enlevez-lui les habits sales et vêtez-le d'habits somptueux
"et mettez sur sa tête une tiare propre.
"On le revêtit de somptueux habits et on lui mit sur sa tête une tiare propre.
"L'ange de Yahvé se tenait maintenant debout devant Josué et lui dit :
"Vois, j'ai enlevé de dessus toi ton iniquité.
"Puis l'ange fit cette déclaration à Josué :
"Ainsi parle Yahvé Sabbaot : "Si tu marches dans mes voies,
"si tu gardes mes commandements, tu gouverneras ma maison,
"tu garderas mes parvis
"et je te donnerai accès parmi ceux qui se tiennent ici".

Ce texte est vraiment le moment où naît la liturgie. On rend visible l'invisible par la liturgie; on fait percevoir ce que Dieu fait parce que cela ne se voit pas. Cette vision annonce la liturgie que le peuple va vivre pendant des siècles.

10.2 : *Josué, le grand prêtre, se tient devant l'ange de Yahvé*
Après l'exil, on ne parle plus de Dieu, il est l'innommable et, pour ne pas porter atteinte à son mystère, on dit "l'ange de Yahvé". Ils évitent de faire intervenir Dieu pour tout. L'ange est le représentant de "El", le Dieu d'Abraham : Emmanuel, Dieu avec nous, celui qui intervient dans notre histoire; Gabriel, Dieu qui parle; Michaël, celui qui est aussi fort que Dieu; Raphaël, celui qui guérit car on ne peut plus attribuer à Dieu une guérison.
Face à l'ange de Yahvé, il y a Josué. Donc Josué est face à Dieu et dos au peuple. Le grand prêtre et les prêtres sont "dos au peuple". Jésus avait un autre esprit, il était toujours à table.

10.3 : *Satan est debout à sa droite pour accuser*

Satan, c'est le mot que Jésus emploie à propos de Pierre :"Passe derrière moi, Satan" (Mc 8,33) pour se faire taire mutuellement lors de la proclamation du christ. Satan, "Dieu qui pourrait se tromper", est l'adversaire redoutable de l'eudokia. Le prêtre, dans la mesure où il accuse, regarde le peuple avec un oeil satanique. Jésus n'a pas ce regard. Or les apôtres sont de nouveau accusateurs : "Vous l'avez fait mourir". Satan est remplacé maintenant par le péché originel mais c'est aussi une proclamation satanique.
"Que Yahvé te réprime, Satan, lui qui a fait choix de Jérusalem" dit l'ange de Yahvé à Satan qui accuse. C'est très beau car c'est toute l'histoire d'Israël : le peuple a été infidèle à l'alliance, l'exil est un juste châtiment et Satan peut accuser le peuple mais Dieu le fait taire car il aime Jérusalem, Israël. C'est la découverte d'un Dieu qui fait grâce. L'expérience de la grâce est très importante mais elle ne peut pas se substituer à l'eudokia car elle suppose toujours une accusation préalable.
Jésus ne fait jamais grâce puisqu'il n'accuse jamais. Pour lui, l'eudokia est originelle et initiale, on est excusé d'avance, on reçoit un chèque en blanc. Le fils aîné de la parabole ne peut pas supporter ce point de vue car il est un homme bon, juste, fidèle à son Dieu. Mais pour le père :"C'est mon enfant, c'est ton frère", il n'a aucun autre argument.

10.4 : *les habits de Josué sont sales*
Josué se tient devant Yahvé et écoute le dialogue entre Yahvé et Satan. Or "il est vêtu d'habits sales". C'est un jeu liturgique : le peuple est plein de ses infidélités, tout crotteux, tout sale puisqu'il y a accusation. L'exil est la conséquence de leur infidélité. Yahvé dit : "Enlevez-lui ses habits sales" : il fait grâce. Au point de vue liturgique, le peuple est soulagé car, quelques soient ses infidélités, il est pardonné.
L'aîné de la parabole voit que le cadet est sale et il n'a pas tort. Le père ne voit pas comme nous, il ne connaît ni les sales ni les propres ni les bons ni les méchants. C'est une logique d'amour invraisemblable.

"On le revêtit donc d'habits somptueux et on mit sur sa tête une tiare propre". C'est le symbole du baptême. L'eudokia n'en a pas besoin puisque chacun est regardé avec une bienveillance a priori et on comprend pourquoi le baptême n'a pas pu être institué par Jésus.
"Vois, j'ai enlevé de dessus toi ton iniquité". Le père des deux fils n'a pas cette prétention. Jésus connaissait cette liturgie et on comprend ce qu'il a voulu faire avec son fouet au temple : "Ma maison sera appelée une maison de prières pour toutes les nations et vous, vous en avez fait un repaire de brigands" (Mc 11,17).

La découverte de Dieu qui fait grâce est un grand moment d'Israël. Jésus n'a pas compris tout de suite que la grâce exalte Dieu et humilie l'être humain mais un jour "il vit les cieux se déchirer et l'esprit comme une colombe descendre sur lui : tu es mon fils bien aimé, tu as toute ma faveur". Son abba ne veut pas humilier l'être humain, c'est contraire à l'amour, contraire à la bienveillance. C'est impossible.

10.5 : *le prêtre devient l'égal des anges*
Dieu a beau faire grâce, le peuple continue d'être infidèle, il n'observe pas les commandements et cela dure depuis tant de siècles. Alors l'ange s'adresse seulement aux prêtres et leur demande d'observer au nom du peuple :"Si tu marches dans mes voies..., je te donnerai accès parmi ceux qui sont ici". Le prêtre, en

observant, devient l'égal des anges, c'est-à-dire médiateur entre Dieu et les hommes.
En note, la bible de Jérusalem met :"Cela montre que le sacerdoce participe à la fonction médiatrice des anges". Le prêtre n'est plus un homme, il est vraiment médiateur, présent auprès de Dieu aussi bien qu'auprès de nous. Un ange est auprès de Dieu et aussi présent parmi nous. Anges et prêtres jouent un rôle médiateur et sont sacrés. Ce sacerdoce s'est perpétué dans notre tradition et on l'a recréé à une époque où il y avait peu de prêtres dans les communautés.

11 : /*es apôtres prolongent l'esprit sacerdotal*

Les apôtres, 60 ou 70 ans après l'élimination de Jésus, se trouvent dans la même situation que les prêtres après l'exil. Ils vont essayer de dire ce qui s'est passé à l'occasion de cette mort et de cette nouvelle vie ou résurrection : "Dieu l'a fait Seigneur et christ, celui que vous avez crucifié. Repentez-vous et que chacun se fasse baptiser au nom de Jésus pour la rémission de ses péchés".
C'est une affirmation, une proclamation théologique. Ils parlent au nom de Dieu et disent ce que Dieu fait parce qu'ils ont l'esprit de Dieu justement.

11.1 : *les apôtres reprennent le rôle de médiateur des prêtres*

Les apôtres jouent donc un rôle de médiateur entre le peuple et Dieu, entre le Dieu des juifs et des non juifs et le monde entier : "C'est pour vous qu'est la promesse, ainsi que pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin" (Aa 2,39)
En tant que médiateurs, ils donnent l'interprétation des événements, la vision de Dieu sur l'histoire. Pour les prêtres, Dieu décide de ramener Israël de l'exil; pour Pierre, Dieu ressuscite cet homme. Ils estiment que le peuple a besoin d'entendre ce qu'ils disent sinon ils ne parleraient même pas. C'est vraiment la mentalité de ceux qui ont cet esprit sacerdotal : ils sont absolument persuadés qu'il en va de notre salut. C'est leur rôle, ils n'y sont pour rien mais ils ont reçu l'esprit.

Personne n'institue ces prêtres : ils surgissent; les conditions historiques font qu'une intervention est nécessaire. Luc comprend que Jésus appartient au passé et qu'ils sont au début d'une histoire qui sera longue. Une médiation s'impose pour garder le souvenir de Jésus. Ils le sentent et prennent la parole. Ils ont tout à fait raison et ils rendent service. Mais ils ont tort de s'imposer, c'est lié à la mentalité sacerdotale de se considérer comme une médiation indispensable, non à cause d'eux mais à cause de Dieu comme ils le disent :"Qu'avez-vous à nous regarder comme si c'était par notre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet homme... C'est la foi en lui qui, devant vous tous, l'a rétabli en pleine santé" (Aa 3,12-16). Ce n'est pas l'esprit de Jésus qui, lui, renvoie à la foi en soi.

11.2 : *les apôtres parlent comme les prêtres*

Ils parlent d'un acte souverain de Dieu qui triomphe d'un péché ou d'une infidélité, acte qui se veut gracieux à condition d'observer la loi (après l'exil), de se détourner de tout ce qu'ils avaient fait jusqu'ici (les actes).

- un acte souverain de Dieu : le retour de l'exil, la résurrection de Jésus,
- qui triomphe d'un péché : l'infidélité du peuple à l'alliance, la crucifixion de Jésus,

- et est un acte gracieux : le pardon à condition : observez la loi...; repentez-vous...
Cette mentalité se retrouve dans certains récits de l'évangile :"Tes péchés sont remis" (Lc 7,48) dit Luc à une femme en train de se découvrir au contact de Jésus. C'est l'esprit sacerdotal qui raconte à sa façon. Il faut beaucoup de temps pour vivre au niveau où Jésus vivait, selon l'eudokia. Il le savait bien mais pour lui, l'accès à cette eudokia, c'est tout de suite, même si la réalisation prendra des siècles :"Les temps sont accomplis, le royaume est tout proche".

a) les apôtres, comme les prêtres, sont les témoins d'un acte souverain de Dieu.
Les prêtres d'Israël assistent au retour de l'exil alors que tout semblait perdu, c'est vraiment une résurrection. Ezéchiel voit Israël comme un tas d'ossements, c'est la mort : "Nos os sont desséchés, notre espérance est détruite, c'en est fait de nous" (Ez 37,11) et voilà que ces ossements reprennent vie :"Je mettrai mon esprit en vous et vous vivrez".
Les apôtres sont les témoins que Dieu a ressuscité Jésus :"Vous avez pris et fait mourir cet homme en le clouant à la croix par la main des impies, mais Dieu l'a ressuscité". C'est un vocabulaire sacerdotal car l'accusation est maintenue, on ne peut pas parler de grâce si on n'insiste pas d'abord sur l'accusation. La punition menace toujours et, dans notre histoire, cela aboutira à l'affirmation du péché originel. Tout devient logique : le péché originel et le baptême pour en délivrer, Dieu ferme les yeux.

Le sacerdoce chrétien succède au sacerdoce juif. Dans la liturgie juive, le prêtre entre, chaque année, aux grandes fêtes, dans le Saint des Saints. Selon Luc, Zacharie s'avance vers Dieu comme Josué : "Zacharie remplissait devant Dieu les fonctions sacerdotales. Il fut, suivant l'usage liturgique, désigné par le sort pour entrer dans le sanctuaire" (Lc 1,8-9). Il espère que Yahvé va renouveler son alliance et bénir le peuple. C'est un moment très émouvant car la mort du prêtre signifierait que le peuple est rejeté. Pour le rassurer, le grand prêtre avait au bout de sa robe des petites clochettes et on l'entendait marcher. "Mais quand il sortit, il ne pouvait leur parler et le peuple comprit qu'il avait eu une vision". Zacharie revient mais il est muet. L'évangile de Luc commence par la bénédiction de Zacharie et s'achève ainsi : "Puis il les emmena vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit" (Lc 24,50). Zacharie est remplacé, désormais Jésus est le prêtre qui bénit avant de monter au ciel. L'histoire continue mais il ne faut plus regarder Josué et le grand prêtre, la nouvelle liturgie se passe du côté de Jésus. Jean a le même langage : "Voici l'agneau qui enlève le péché du monde" (Jn 1,29). Faire de Jésus un grand prêtre est aussi dangereux que d'en faire un christ, un roi.

b) acte souverain qui triomphe d'un péché et fait grâce
Satan accuse et le peuple écoute car il sait bien qu'il n'a pas marché droit. L'accusation et le sacerdoce sont liés. Les prêtres estiment qu'ils doivent accuser, non pour le plaisir d'accuser mais pour avoir la joie de dire que Dieu n'en tient pas compte. C'est donc une parole d'institution et c'est difficile de changer une institution accusatrice et gracieuse. Ce langage, cette interprétation sacerdotale et satanique, c'est une théologie : dire ce que fait Dieu. Le sacerdoce interprète l'exil comme une infidélité mais une toute petite phrase dans le texte de Zacharie dit que cette vérité n'est pas une vérité éternelle :"Celui-ci n'est-il pas un tison tiré du feu ?". Cela veut dire : le malheur arrivé à Israël, l'exil, est une terrible épreuve mais il en est sorti tout

juste comme un tison tiré du feu. Il n'y a pas d'accusation mais la constatation d'un malheur qu'on ne sait pas expliquer.
Tout cela cesse en présence de Jésus à cause de sa plénitude et de l'étonnement qu'il provoque. On est dans un émerveillement tel qu'on oublie Dieu, sauf cet "abba" qui nous vient dans cette expérience même. C'est un changement radical. Tous les juifs ont accepté cette accusation sacerdotale sauf Job. Jésus confirme Job et corrige la liturgie avec la parabole de l'enfant prodigue.Le mot "péché" est absent de son vocabulaire car le mot est accusateur. Le Pharisien voit une femme pécheresse, Jésus ne voit qu'une femme, il ne sait pas ce qu'est un pécheur. Pour Jésus, le petit n'est pas un pécheur, il est perdu :"Je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue" (Lc 15,6), "Il était perdu et il est retrouvé" (Lc 15,24), c'est mon enfant et c'est ton frère.

Du point de vue sacerdotal, les êtres humains sont toujours des pécheurs prêts à s'accuser de tous les péchés du monde car la culpabilité est liée à l'histoire de la petite enfance. La grâce semble une heureuse issue jusqu'au jour où on commence à faire l'expérience de l'eudokia. Même si la grâce peut vraiment soulager, elle ne peut pas nous rendre à nous-mêmes. Ni l'accusation ni la grâce ne permettent de discerner qui on est aux yeux de celui qui nous veut, le prix qu'il nous accorde. Ni l'accusation ni la grâce ne sont au niveau de l'eudokia, de l'essentiel mais ces choses sont nécessaires à un moment donné, comme la liturgie. Peu à peu il faut s'en dégager pour se découvrir. C'est le souhait de Jésus. Tant qu'on ne sent pas sur soi un regard d'une extrême bienveillance, on ne sait pas encore tout à fait qui on est. Dans cette voie, personne sans doute n'est allé aussi loin que Jésus. Sans ce regard, nous sommes encore prisonniers d'un corps collectif articulé selon une organisation sacerdotale qui accuse et fait grâce, nous ne sommes pas encore nés, nous n'avons pas encore découverts le royaume, nous ne sommes pas encore devenus des enfants. Et un baptême ne suffira pas.

c) la grâce est toujours accordée mais sous condition
Les apôtres accordent la rémission des péchés à condition de se repentir.
Pour Jésus, il n'y a pas de condition pour accéder à Dieu. Dieu nous est inconditionnellement favorable, il l'a toujours été et il ne peut être que comme ça. Ce n'est pas donné grâce à nos efforts, c'est donné d'avance: "Qui nous séparera de l'amour du Christ ? (Rom 8,35). On ne peut rattraper cet amour qui est toujours premier. Par Jésus, l'eudokia est présente au sein de l'histoire des êtres humains et sa grande joie est de proclamer partout que ça vaut pour tout le monde, c'est une bonne nouvelle. Mais 50 ans après, tout est presque à nouveau oublié et alors nécessairement vont surgir des médiateurs bardés d'accusation et de grâce. C'est inhérent à la condition humaine. Une meilleure connaissance de Jésus permettra de laisser tomber cette médiation même si la culpabilité reste toujours car l'auto accusation est tenace.

Par la parabole des deux fils, Jésus voulait substituer le point de vue sacerdotal qui accuse et qui fait grâce mais aussi le point de vue du juste. Ces deux esprits sont toujours présents mais doivent progressivement se dissiper pour qu'adviennent l'expérience et l'esprit de l'eudokia.

Table des matières

Introduction

1- la pluralité des témoignages 1
2- il ne faut pas séparer Jésus des siens 2

I- Les actes des apôtres

A) *Jérusalem et la constitution du collège apostolique* 4
1- Jésus n'a pas institué un collège apostolique 4
au départ, Jésus est le seul messager du royaume
Jésus appelle les Douze pour la mission
Jésus refuse d'être un christ
2- l'institution apostolique est vraiment l'oeuvre de Luc 6
Matthieu décrit Jésus avec ses disciples
Luc apporte une nouvelle dimension : les apôtres
3- les apôtres parlent au nom du Seigneur 7
la mission des apôtres est de proclamer la résurrection du Seigneur
les apôtres deviennent la nouvelle autorité
les apôtres sont chargés du service de la parole
la nouvelle autorité se heurte à l'ancienne
la nouvelle autorité s'impose
4- les apôtres vont avoir leurs diacres 10

B) *Le cycle de Pierre*
5- Pierre continue Jésus et accueille les païens 11
Pierre est Jésus continué
Pierre baptise des païens
des non juifs sont admis à Antioche
Pierre sort de prison et peut s'en aller

C) *Antioche et la première mission*
6- la fondation de l'église d'Antioche et l'admission des païens 12
7- Luc reconnaît dans une parabole la situation d'Antioche 13
Matthieu n'a pas gardé cette parabole
Jésus n'a jamais songé aux païens en racontant cette parabole
8- l'église d'Antioche comporte deux barques et deux chefs de file 16
les deux barques sont les deux communautés
Pierre et Paul sont les deux chefs de file
9- à Antioche, les disciples reçoivent un nom nouveau 17
les disciples avaient déjà un nom
Jésus reçoit un titre nouveau
10- le culte chrétien naît à Antioche 18
11- la première mission part d'Antioche 18
12- Jérusalem pose des conditions à l'admission des païens 19
la circoncision doit-elle être imposée aux païens ?
la loi est-elle valable pour les païens ?
la place du dogme et des rites religieux
les païens ne sont pas des juifs

D) *le cycle de Paul*

13- la vocation de Paul 21
14- les missions de Paul 21
Paul et Barnabé se séparent
Paul veut démontrer que “celui-ci est le christ”
le but de Paul est de permettre la relation à Jésus
après Paul, on fait de Jésus le christ décrit par les écritures
II- Le dessein de Luc

A) *Garder vivant le souvenir de Jésus*

1- des Galiléens rencontrent Jésus 23
Jésus étonne car son enseignement est nouveau
des Galiléens s’attachent à Jésus
Jésus conduit à un certain désencombrement
2- Jésus est rapidement éliminé 25
3- Jésus leur parvient encore 25
le premier mot pour dire leur expérience : il vient
une autre formulation eut très vite du succès : il est ressuscité
4- l’adoption du mot résurrection n’est pas sans conséquence 28
la résurrection n’est plus une aventure commune
Jésus s’estompe derrière le ressuscité
la résurrection devient le fondement de la religion
Jésus reçoit des titres nouveaux
5- Jésus ne reviendra pas 30
Luc suggère que Jésus est parti au ciel
Luc pense que Jésus est au début de l’histoire
Luc remplace l’attente par le don du saint esprit

B) *Admettre les païens*

6- Etienne est à l’origine de l’ouverture aux païens 32
Etienne est un Helléniste
les Hellénistes sont des juifs en Diaspora
les Hellénistes ne considèrent plus les non juifs comme des ennemis
la Sagesse est l’évangile des Hellénistes
7- Jésus est le juste selon la Sagesse 35
Jésus accomplit la Sagesse
mais Jésus corrige la Sagesse
8- des Hellénistes s’adressent à des non juifs 38
“parler la parole”
des non juifs s’intéressent à Jésus
les païens s’intéressent surtout à la résurrection
des païens cohabitent avec des juifs
9- la “grâce accordée par Dieu” est l’admission des païens 39
la salutation de Gabriel est la manifestation concrète de la bienveillance du père
Jésus est le messager de la grâce
en Jésus, tous les hommes sont l’objet de la bienveillance du père
les actes n’ont pas repris cette salutation

10- l'admission des païens est conforme à l'esprit de Jésus 41
Jésus cite Isaïe pour expliquer sa mission
Jésus se réfère à Elie et Elisée
III- L'esprit de Jésus et le saint esprit

Les trois types d'esprit 43

A) *l'esprit de Jésus est l'esprit de l'eudokia*

1- Jésus a cherché sa propre voie 44
Jésus rencontre Jean-Baptiste
Jésus rencontre le père
2- Jésus est chassé au désert 45
accepter sa propre précarité
renoncer à l'intervention de Dieu
renoncer à tout pouvoir
3- Jésus proclame la bonne nouvelle du royaume 46
le royaume est annoncé aux pauvres
Jésus a un regard bienveillant pour tous
Jésus appelle chacun à voir comme lui
Jésus proclame que le royaume est pour tous
4- tout être humain peut accéder au royaume 47
l'accès est sans condition
l'accès est sans délai
l'accès se fait par le pardon mutuel
mais la précarité de l'être humain demeure
5- Jésus révèle l'eudokia 49
le père révélé aux petits
la beauté de chaque être
6- l'esprit de Jésus dans son évangile 50
Jésus invité par Simon
survient une femme pécheresse
Jésus remet toutes les dettes
l'histoire fournit à Luc l'occasion d'une catéchèse
7- traces de l'esprit de Jésus dans les actes 52
"ce que nous avons vu et entendu"
"tout ce qui concerne cette vie-là"

B) *l'esprit des actes est l'esprit sacerdotal*

8- le saint esprit passe par les mains des apôtres 53
la contradiction des actes
les apôtres s'approprient la parole
le saint esprit passe désormais par les mains des apôtres
9- les apôtres proclament la résurrection 55
les actes parlent d'un acte souverain de Dieu
qui triomphe d'un acte mauvais et fait grâce
les discours de Pierre donnent l'essentiel de ce message
la proclamation des apôtres est une interprétation
10- l'esprit des actes relève de l'esprit sacerdotal 57

le texte fondateur est un texte de Zacharie
11- les apôtres prolongent l'esprit sacerdotal 59
les apôtres reprennent le rôle de médiateur des prêtres
les apôtres parlent comme les prêtres